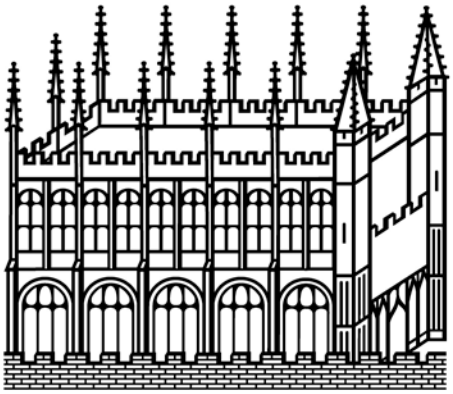


Bodleian Libraries

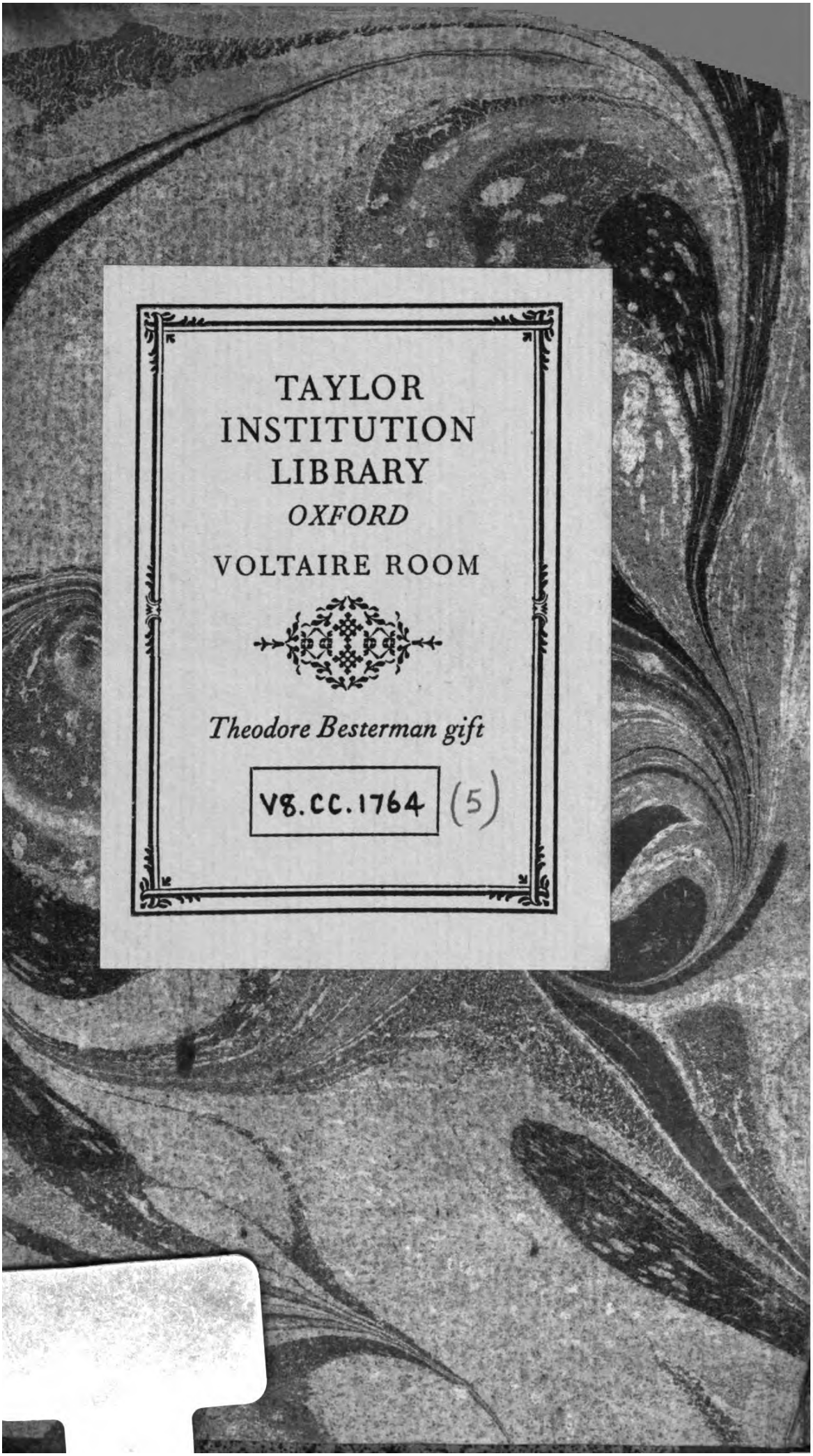
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V8.CC.1764 (5)

P. CORNEILLE.

TOME CINQUIÉME.

THÉATRE

DE

PIERRE CORNEILLE,

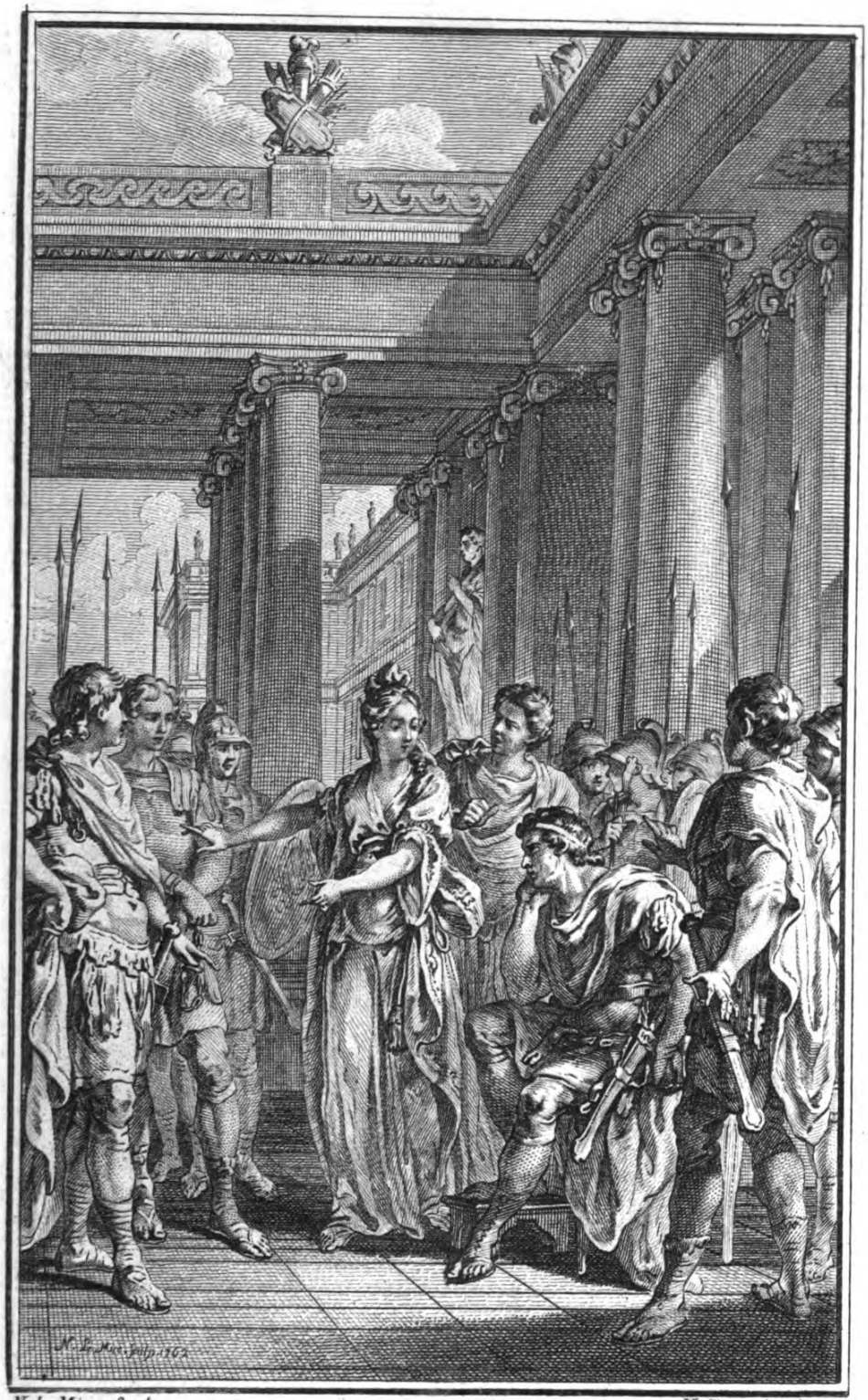
AVEC

DES COMMENTAIRES,

&c. &c. &c.

TOME CINQUIÉME.

M. DCC. LXIV.



N. le Mire Sculp. *H. Gravelot inven.*

Devine ſi tu peux, et choiſi ſi tu l'oſes.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMÉDIE FAMEUSE,

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

Fête repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſalon royal du palais, par don Pédro Caldéron de la Barca.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

IL s'eſt élevé depuis longtems une diſpute aſſez vive, pour ſavoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vû de ſatisfaiſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'*Héraclius* de *Caldéron*, intitulé, *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4o, avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur atentif verra aiſément quelle eſt la diférence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Caldéron*; & il

découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déja fait la comparaiſon des théatres français & anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius*, après avoir lû celle de *Cinna*. Il comparera de même le théatre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

PERSONAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FÉDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan gracieux, ou boufon.

SABANION, autre boufon, ou gracieux.

Muſiciens & ſoldats.

LA COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théatre repréſente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour & on ſonne de la trompette; de l'autre on jouë du luth & du théorbe; des ſoldats s'avancent à droite, & Phocas parait le dernier; des dames s'avancent à gauche, & Cintia reine de Sicile paraît la dernière. Les ſoldats crient, *Vive Phocas*: Phocas répond, *Vive Cintia*, allons, ſoldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les ſoldats & les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ſes tambours & à ſes trompettes de batre & de ſon-

ner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ſes muſiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la muſique chante ce couplet.

* *Sicile en cet heureux jour,*
Vois ce héros plein de gloire,
Qui régne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas ; elle ſe félicite d'être la première à lui baiſer la main : Nous ſommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros ſi glorieux ; enſuite, cette belle reine ſe tournant vers les ſpectateurs, leur dit ; C'eſt la crainte qui me fait parler ainſi ; il faut bien faire des complimens à un tyran. La muſique recommence alors, & on répéte, que Phocas eſt venu en Sicile par un heureux hazard. L'empereur Phocas prend alors la parole & fait ce récit, qui, comme on voit, eſt très à propos.

Il eſt bien force que je vienne ici, belle Cin-

* Il y a dans l'original mot à mot :
Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce Céſar toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

tia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des aplaudiſſemens, & je pouvais y entendre des injures. Je ſuis né en Sicile comme vous ſavez, & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvaſſe ici plus d'opoſitions que de fêtes, atendu que perſonne n'eſt auſſi heureux dans ſa patrie que chez les étrangers, ſurtout quand il revient dans ſon pays après tant d'années d'abſence.

Mais voyant que vous êtes politique & aviſée, & que vous me recevez ſi bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni ſur vous ni ſur la Sicile, la ſoif hidropique de ſang de mon ſuperbe héritage; & afin que vous ſachiez qu'il n'y a jamais eu de ſi grande clémence, & que perſonne juſqu'à préſent n'a joui d'un tel privilége, écoutez atentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruières m'ont donné la naiſſance, & que je ne dois qu'à moi ſeul, non à un ſang illuſtre, les grandeurs où je ſuis monté. Avorton de ces montagnes, c'eſt grace à ma grandeur que j'y ſuis

revenu. Vous voyez ces ſommets du mont Etna dont le feu & la neige ſe diſputent la cime; c'eſt là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de ſerpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; & dans ma jeuneſſe, je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-tems ſi j'étais homme ou bête, & réſolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vaſſaux furent les griffes des oiſeaux, & les armes des hommes contre leſquels je combatis; leurs corps me ſervirent de viande & leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui pourſuivis par la juſtice, ſe retiraient dans les épaiſſes forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raiſonnable, ils me choiſirent pour leur capitaine; nous mimes à contribution le plat pays; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entrepriſes, nous nous emparames de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Vôtre père régnait alors en Sicile, & il était aſſez puiſ-

ſant pour me réſiſter ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Conſtantinople. Il paſſa en Italie, pour ſe venger de ce qu'on lui diſputait la ſouveraineté des fiefs du ſaint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ſes étendarts.

Vôtre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage aprocher de ſes états, nous acorda un pardon général, à nos voleurs & à moi : (ô ſotes raiſons d'état !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infame devint une ocupation glorieuſe. Je combatis l'empereur Maurice avec tant de ſuccès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ſes grandeurs, tous ſes triomphes s'évanouïrent ; ſon armée me nomma ſon capitaine par terre & par mer : alors je les menai à Conſtantinople, qui ſe mit en défenſe ; je mis le ſiége devant ſes murs pendant cinq années, ſans que la chaleur des étés ni que le froid des hyvers, ni la colère de la neige, ni la violence du ſoleil me fiſſent quiter mes tranchées : enfin les habitans preſque enſevelis ſous leurs ruines, & demi morts de faim, ſe ſoumirent à regret, & me nommèrent Céſar. Depuis

ma première entrepriſe juſqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combatu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal propre peigne aſſez rarement.

Me voilà à préſent revenu en Sicile; & quoiqu'on puiſſe préſumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vû bandit, & qui eſt à préſent empereur, j'ai pourtant encor deux autres raiſons de mon retour. Ces deux raiſons ſont des propoſitions contraires, l'une eſt la rancune, & l'autre l'amour. C'eſt ici, Cintia, qu'il faut me prêter atention.

Eudoxe, qui était femme & amante de Maurice, & qui le ſuivait dans toutes ſes courſes, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit pluſieurs de *ſes ſujets*), fut ſurpriſe des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué ſon mari dans la bataille; elle acoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Aſtolphe, qui était venu en ambaſſade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne ſais pour quelle affaire. Je me ſouviens très bien de cet Aſtolphe, & ſi je le voyais, je le reconnaîtrais.

Quoi qu'il en ſoit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (ſi pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Aſtolphe, ſe voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remit entre mes mains; on prétend qu'il s'eſt enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne ſait aujourd'hui s'il eſt mort ou vivant.

Mais laiſſons cela, & paſſons à une autre avanture; elle n'eſt pas moins étrange; & cependant elle ne paraîtra pas invraiſemblable; car deux avantures pareilles peuvent fort bien arriver; on admire les hiſtoriens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'hiſtoire tient du prodige.

Il faut que vous ſachiez qu'il y avait une jeune payſane nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puis qu'en effet l'empire eſt dans la beauté; elle fut dame de mes penſées; il n'y a, comme vous ſavez, ſi fière beauté qui ne ſe rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans ſon village, je la laiſſai groſſe. Je mis auprès d'elle un confident atentif.

Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'aprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant ſuporter mon abſence, elle réſolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la ſurprirent en chemin dans un déſert; mon confident qui l'acompagnait, alla chercher du ſecours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéreſſer davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reſſentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chifre gravé ſur une lame d'or, dont je lui avais fait préſent.

Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu diſparut auſſi-tôt, emportant avec lui mon fils & le ſigne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, ſans qu'il nous ait été jamais poſſible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déja dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laiſſé le tems de faire les recherches néceſſaires. Aujourd'hui com-

me tout l'Orient eſt calme, ainſi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux ſentimens de tendreſſe & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une eſt celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périſſe, j'ignore même encor ſi cet enfant eſt un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni ſoins ni peines; je chercherai par toute l'iſle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, juſqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes eſpérances & mes craintes finiſſent.

CINTIA.

Si j'avais ſû vôtre ſecret plus tôt, j'aurais fait toutes les diligences poſſibles; mais je vais vous ſéconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui ſouhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ſes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joye publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, batez du tambour, & ſonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix :

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par ſa victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive ! vive Cintia !

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive ! vive Phocas !

(*On entend ici une voix qui crie derrière le théatre*, Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, ſuſpendez vos chants : quelle eſt cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas ?

LIBIA *derrière le théatre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie ? nous voila

tombés d'une peine dans une autre ; c'eſt une femme qui paraît belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne ; elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuſe, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du panchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'atlas du ciel de ta beauté ; tu es en ſureté, reprens tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis nous qui tu es ?

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître ; il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes & des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre : il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ;

chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté & de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'aprocher, lorſqu'au milieu de ces précipices, j'ai vû une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête ; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante ; ſa barbe & ſes cheveux ſâles couvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides, que le tems, ce maudit laboureur, imprime ſur les ſillons de notre vie pour n'y plus rien ſemer. Cet homme reſſemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui étant ſans écorce & ſans racine, ſont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien ; ne pourſuis pas ; tu ne ſais pas quelles idées tu rapelles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes ? Il y a là dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourez trouver aiſément cet homme ; car ſi les tambours & la muſique l'ont fait ſortir de

ſa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il aprochera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faiſons entendre encor nos inſtrumens.

(*La muſique recommence, & on chante encor.*)

Sicile en cet heureux jour
Vois ce héros plein de gloire &c.

(*Après cette repriſe, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du ſorcier s'en vont à la piſte de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, ſans qu'on ſache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui eſt Aſtolphe lui-même, vient ſur le théatre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils ſont tous trois vétus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de vôtre caverne ſans ma permiſſion, & que vous hazardiez ainſi vôtre vie & la mienne !

LÉONIDE.

Que voulez-vous ? cette muſique m'a charmé ; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(*On entend alors le ſon des tambours.*)

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphirs & le bruit des ruiſſeaux s'acordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bienvenue des roſes & des œillets, leur muſique n'aproche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hyver les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'aproche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonerre dans un tems ſerein; il flate mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS & LÉONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir

où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vû.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vû une femme, ne m'avez-vous pas apellé, pour voir comment une femme eſt faite ? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'aproche d'une femme; je ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas apellé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'apercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente, ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah Léonide, que tu penſes à merveille !

HÉRACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des

choſes contraires nous ayons tous deux raiſon?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages; regardez la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable; regardez la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de nôtre nature, c'eſt nôtre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaiſir ſans elle, point de douleur ſans elle auſſi: on a raiſon de la craindre, on a raiſon de l'eſtimer. Sage eſt qui s'y fie, & ſage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'allégreſſe & la triſteſſe; elle bleſſe & elle guérit, c'eſt du thériaque & du poiſon. Enfin elle eſt comme la langue, il n'y a rien de ſi bon quand elle eſt bonne, & rien de ſi mauvais quand elle eſt mauvaiſe &c.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connuſſions ce bien par expérience pour en jouïr, & ce mal pour nous en garantir?

HÉRACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Juſqu'à quand, notre père, nous refuſerez-vous notre liberté? & quand

nous inſtruirez-vous qui vous êtes & qui nous ſommes ?

ASTOLPHE.

Ah ! mes enfans ! ſi je vous répons, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, ſachez qu'il eſt dangereux pour vous de ſortir d'ici. La raiſon qui m'a forcé à vous cacher votre ſort, c'eſt l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette converſation eſt interrompuë par un bruit de chaſſe. Héraclius & Léonide s'échapent, excités par la curioſité. Les deux payſans gracieux, c'eſt-à-dire les deux boufons de la piéce viennent parler au bon homme Aſtolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius ſortent d'une grotte.*)

HÉRACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel eſt cet objet ?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HÉRACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très réſolue, & je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vûe, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles ; qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je ſuis une femme, & rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vû d'autres ?

HÉRACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi : j'ai vû le ciel, & ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien ſavant ; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

HÉRACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait & qui a fait tant de peur à une femme ?

HÉRACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes ?

HÉRACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'eſt pas peu ſavoir, que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux aprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes fléches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule ; elle veut prendre ſes fléches.*)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes fléches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HÉRACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez vous en à leurs rayons ; quel beſoin avez-vous de vos fléches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton ſtile, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage ? Ou ta voix n'apartient pas à ta peau, ou ta peau n'apartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatuë de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrive Libia & Léonide, qui ſe diſent à peu près les mêmes choſes que Cintia & Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théatre. Héraclius & Léonide ſortent & rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux ; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, & concluent qu'Aſtolphe avait raiſon de dire que la femme eſt un tableau à double viſage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Aſtolphe qui s'eſt retiré dans ſa grotte. Enfin Phocas parait avec ſa ſuite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.*)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible ; mais je ne trouve point cette vieille carcaſſe qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux ſauvages.*

Vous me faites ſouvenir de mon premier état : qui êtes-vous ?

HÉRACLIUS.

Nous ne ſavons rien de nous, ſinon que ces montagnes ont été nôtre berceau, & que leurs plantes ont été nôtre nourriture : nous tenons nôtre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Juſqu'aujourd'hui, j'ai ſû quelque choſe de moi-même ; & vous autres, pourrai-je ſavoir auſſi quelque choſe de vous, ſi j'interroge ce vieillard qui en ſait plus que vous deux ?

LÉONIDE.

Nous n'en ſavons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en ſauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en ſaurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buiſſons, & tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure, c'eſt là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez y avec des ſoldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LÉONIDE.

Que perſonne n'oſe en aprocher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans

* Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce diſcours de *Cintia* eſt peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un ſiécle où l'on était ſi loin du bon goût, un auteur ſe ſoit abandonné à ſon génie ſauvage pour amuſer une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vû juſqu'à préſent n'eſt que contre le bon ſens ; mais

cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HÉRACLIUS & LÉONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voila une impertinence trop effrontée, allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reſte pas dans les carquois une fléche qui ne ſoit lancée dans leur poitrine. *

(*Comme on eſt prêt à tirer ſur ces deux jeunes gens, Aſtolphe ſort de ſon antre, & s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que

que *Cintia* qui a paru avoir quelques ſentimens pour *Héraclius*, & qui doit l'épouſer à la fin de la piéce, ordonne qu'on le tuë lui & *Léonide*, cela choque ſi étrangement tous les ſentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuſe* de D. *Pédro Caldéron de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

ce ſoit moi qui meure ; tuez moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reſte en ſuſpens, en s'écriant :*)

Qu'eſt-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle choſe admirable !

(*Les deux payſans gracieux prennent ce moment intéreſſant pour venir mêler leurs bouſoneries à cette ſituation, & ils croyent que tout cela eſt de la magie : Phocas reſte tout penſif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vû létargie pareille à celle dont le diſcours de ce bon homme vient de fraper Phocas.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du tems, de tes cheveux blancs, & de ton vieux viſage brulé par le ſoleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta perſonne ; je t'ai vû ambaſſadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'éfrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève toi, & dis moi, ſi l'un de ces deux jeunes gens n'eſt pas le fils de Maurice que ta fidélité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, ſeigneur, l'un eſt le fils de mon empereur,

que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je ſuis; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avouë; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux je ſuis ſûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de ta crainte à moins de fraix.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang: ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir

fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HÉRACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu ſûr ?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HÉRACLIUS.

Ma valeur. *

PHOCAS.

Quoi! vous combatez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'eſt ?

HÉRACLIUS.

* On voit que dans cet amas d'avantures & d'idées romaneſques, il y a de tems en tems des traits admirables.

Si

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frape l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

Si tout reſſemblait à ce morceau, la piéce ſerait au-deſſus de nos meilleures.

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils; & pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es ſûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un & l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vû ?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? quand je ſuis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauve-garde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien; la nature,

l'amour paternel parleront ; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſuplice.

ASTOLPHE.

Ne te fies pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vû ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon ; & cette longue mort t'arrachera ton ſecret piéce à piéce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relévent.*)

HÉRACLIUS & LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter ?

PHOCAS.

Oſez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a ſauvé nôtre vie, n'eſt-il pas juſte que nous gardions la ſienne ?

PHOCAS.

Ainſi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne poura rien changer dans vos cœurs ?

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une payſane.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un ſuprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la préſomtion de vouloir être au deſſus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'eſt là aimer. Hélas ! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un & ſur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuërai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'eſpèrent-ils ? qu'on les traine en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcène terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce tems là les deux ſauvages ſe defendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia & Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo père de Libia arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont bien peu de choſe ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres envelope l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonerres, les nuées, le ciel, la lune & le ſoleil obéïſſent à ma voix.

(*Auſſi-tôt la terre tremble, le théatre s'obſcurcit,*

on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.)

C'eſt ainſi que finit la première journée de la piéce de Calderon.

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la ſeconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce cahos de folies inconſéquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce ſauvage qu'on apelle Héraclius, lui parle ainſi : » Nous » ſommes les premières qui avons vû combien ſa » rudeſſe eſt traitable.... J'en ai eu compaſſion, » j'en ai été troublée ; je l'ai vû d'abord ſi fier, » & enſuite ſi ſoumis avec moi ! Il s'animait d'un » ſi noble orgueil, en ſe croyant le fils d'un em- » pereur ; il était ſi intrépide avec Phocas, il ai- » mait mieux mourir que d'être le fils d'un autre » que de Maurice ! enfin, ſa piété envers ce véné- » rable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi.

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui parait ſublime, c'eſt cette réponſe de Phocas au ſorcier Liſippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. Phocas répond : » C'eſt ainſi qu'en juge ma » valeur ; & en voyant l'excès de leur courage je » les ai cru tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Aſtolphe, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes: » Car, dit Aſtolphe, » puiſque le ſon des inſtrumens les » a fait ſortir de nôtre caverne, il les atirera une » ſeconde fois. « On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à Phocas que toute cette avanture pourait bien n'être qu'une illuſion; qu'on n'eſt ſûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt partout jointe au menſonge. » Pour » vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout à » l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces » déſerts ſauvages, ſur quoi eſt-il fondé? ſur le » vent; c'eſt un portrait de la vie humaine.

Bientôt après Héraclius & Léonide reviennent au ſon de la muſique, & Héraclius fait l'amour à Cintia, à peu près comme *Arlequin ſauvage*. Il lui avouë d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrette horreur pour Phocas. Les payſans gracieux aprennent à Héraclius & à Léonide, que Phocas eſt à la chaſſe au tigre, & qu'il eſt dans un grand

danger. Léonide s'atendrit au péril de Phocas ; ainſi la nature s'explique dans Léonide & dans Héraclius ; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la piéce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le ſorcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encor entendre de la muſique. On répond en chantant à toutes leurs queſtions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit, *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge ou vérité.* Le ſecond chœur dit, *Que leur bonheur ſoit vérité & menſonge.* Enſuite on leur préſente à chacun une épée.

Je ceins cette épée en friſſonnant, dit Héraclius : *ie me ſouviens qu'Aſtolphe me diſait que c'eſt l'inſtrument de la gloire, le tréſor de la renommée, que c'eſt ſur le crédit de ſon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréſor royal : pluſieurs la prennent comme un ornement, & non comme le ſigne de leur devoir. Peu de gens oſeraient accepter cette feuille blanche s'ils ſavaient à quoi elle oblige.*

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, & ces riches habits dont on lui fait préſent, *Tout cela eſt beau*, dit-il, *cependant je n'en ſuis point*

ébloui, je ſens qu'il faut quelque choſe de plus pour mon ambition. L'auteur a voulu ainſi développer dans le fils de Maurice l'inſtinct du courage, & dans le fils de Phocas l'inſtinct de l'ambition. Cela n'eſt pas ſans génie & ſans artifice; & il faut avouer (pour parler le langage de Calderon) qu'il y a des traits de feu qui s'échapent au milieu de ces épaiſſes fumées.

Phocas vient voir les deux ſauvages ainſi équipés; ils ſe proſternent tous deux à ſes pieds, & les baiſent. Phocas les traite tous deux comme ſes enfans. Héraclius ſe jette encor une fois à ſes pieds, & les baiſe encor, aviliſſement qui n'était pas néceſſaire. Léonide au contraire ne le remercie ſeulement pas. Phocas s'en étonne. » De quoi » aurai-je à te remercier? lui dit Léonide: ſi tu me » donnes des honneurs, ils ſont dûs à ma naiſſance, » *quelle qu'elle ſoit*: ſi tu m'as acordé la vie, elle » m'eſt odieuſe, quand je me crois le fils de Mau» rice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les payſans gracieux ſe mêlent de la converſation. La reine Cintia & Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclairciſſement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un

ambaſſadeur du duc de Calabre, & cet ambaſſadeur eſt le duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. Phocas le relève, & le prétendu ambaſſadeur parle ainſi :

» Le grand duc Fréderic, ſachant, ô empereur! » que vous êtes en Sicile, m'envoye devers » vous, & devers la reine Cintia, pour vous » féliciter tous deux ; vous, de votre arrivée, & » elle, de l'honneur qu'elle a de poſſéder un tel » hôte ; il veut mériter de baiſer ſa main blan- » che. Mais, pour venir à des matières plus im- » portantes, le grand duc mon maître m'a char- » gé de vous dire, qu'étant fils de Caſſandre, » ſœur de l'empereur Maurice, dont le monde » pleure la perte, il ne doit point vous payer les » tributs qu'il payait autrefois à l'empire ; mais » que s'il ne ſe trouve point d'héritier plus pro- » che que Maurice, c'eſt à mon maître qu'a- » partient le bonnet impérial, & la couronne de » laurier, comme un droit héréditaire. Il vous » ſomme de les reſtituer.

* Le lecteur remarque aſſez ici l'érudition de *Caldéron*, & celle des ſpectateurs à qui il avait à faire. De la pou-

PHOCAS.

Ne pourſuis point, tais-toi, tu n'as dit que des folies. De ſi ſotes demandes ne méritent point de réponſe, c'eſt aſſez que tu les ayes prononcées.

LÉONIDE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt point aſſez ; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par leſquelles on peut faire ſauter au plus vite monſieur l'ambaſſadeur ?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient ſous le nom ſacré d'ambaſſadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir ſon maître.

PHOCAS *à l'ambaſſadeur.*

Pourquoi reſtes-tu ici ? n'as-tu pas entendu ma réponſe ?

FRÉDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raiſon des princes, eſt de la poudre, des canons & des boulets. *

PHOCAS.

Eh bien ſoit. — Que ferons nous, Cintia ?

dre & des balles au cinquiéme ſiécle, ſont dignes de la conduite de cette piéce.

CINTIA.

Pour moi, mon avis eſt, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des feſtins, des bals, de la muſique & des danſes.

PHOCAS.

Vous avez raiſon : entrons dans ces jardins, & divertiſſons nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jetter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un ſoufle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur, & une ſi grande majeſté.*)

LÉONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encor dans le doute où nous ſommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſotement à celui qui n'y a point de droit ?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique, il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de nôtre naiſſance, nous aprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, & avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuſe ? & dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une pieté bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, & qui était en ſon pouvoir ? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un & de l'autre ?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LÉONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité ? Il a été compatiſ-

ſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous inſtruire de nôtre deſtinée : mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi : puiſque tu prends ſon parti, tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis prêt de....

ASTOLPHE.

De quoi ? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'apelles ainſi ; vieux traitre, vieux tyran !

(*Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le reléve.*)

ASTOLPHE.

Ah ! je ſuis tout briſé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux païſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez !

(*Phocas*

(*Phocas parait alors. Cintia & le ſorcier arrivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe afaire.

HÉRACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(*Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas, & Cintia de ſa chûte; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal adroit, & veut courir après Héraclius pour ſe venger;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toûjours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia:*)

J'ai beaucoup vû dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vû; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, & l'autre par ſa modération.

Fin de la ſeconde journée.

TROISIÉME JOURNÉE.

LA troiſiéme journée reſſemble aux deux autres. La reine Cintia donne toûjours des concerts aux deux ſauvages pour les polir ; & ces deux princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux & ſur la voix de Cintia, & de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en préſence de Léonide, qu'Héraclius eſt le fils de Maurice : Comment le ſavez-vous ? dit Héraclius ; C'eſt, répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fit mourir avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'apartient l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais auſſi la Sicile où je régne, qui eſt une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce ſecret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra ; car l'empire eſt hydropique de mon ſang, & il s'aſſouvira du votre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, & voyez comment vous pourez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comment vous pourez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ

LIBIA.

Pluſieurs ne vous ſuivent.

CINTIA.

Pluſieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impoſſible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impoſſibilité
(*Toutes deux enſemble.*)
Que vous réuſſiſſiez tant que Phocas ſera en vie.

LÉONIDE.

Ecoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, atendez.

LÉONIDE.

Incertain ſur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Etonné de tout ce que j'aprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joye.

PHOCAS *dans le fond du théatre ayant feint de dormir.*

Déja ils ſont informés de cette tromperie, & perſuadés de la vérité à mon préjudice; il eſt bien force qu'entre deux ſentimens ſi contraires & ſi diſtincts, celui d'ennemi & celui de père, le ſang faſſe ſon devoir. Je vais leur parler tout à l'heure: mais non; il vaut mieux que je les obſerve fine-

ment, car il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi & qu'ils ne ſe confient qu'à elles; de manière que je vais une ſeconde fois faire ſemblant d'avoir ſommeil.

Je flote toûjours dans mes incertitudes : mon cœur ſe partage néceſſairement en deux ſentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi; allons, voyons ſi la nature ſe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence; il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce ſonge finiſſe.

LÉONIDE *ſans voir Phocas.*

J'avoue que je me ſuis ſenti pour Phocas je ne ſais quelle afection ſecrette; mais je vois à préſent que ce ſentiment ne venait que de mon orgueil qui aſpirait à l'empire. La même tendreſſe me prend actuellement pour Maurice, & je ſens que ce faux amour que je croyais ſentir pour Phocas n'était au fonds que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. *

* On ſent combien ce diſcours eſt abſurde : comment l'empire était-il à *Léonide ?* parlerait-il autrement ſi

HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir ſû quel noble ſang échaufe mes veines, quoiqu'à préſent ce feu ſoit atiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer ſur ce qu'ils diſent : aprochons nous pour les écouter ; peut-être que du menſonge on paſſera à la vérité. Je me ſens trop troublé par les inquiétudes de tout ce ſonge dont la réverie eſt un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement ; je ne veux que régner ; & je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre déſir que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'acompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe.

(*Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.*)

on lui avait dit qu'il eſt fils de *Maurice* ? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

* *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'eſt à *Héraclius*

LÉONIDE.

Il eſt parti, & je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas ſeul; mes inquiétudes, mes peines ſont avec moi; je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HÉRACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LÉONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer? * Mais quoi? je me ſuis ſenti une ſecrette inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-*il pas* mieux que cette ſecrette inclination? ſans doute: donc, qu'eſt-ce que je crains? pourquoi reſtai-je en ſuſpens?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide?

qu'elle a tenu ce propos: il faut donc qu'elle ait tenu le même diſcours, tantôt à *Héraclius*, tantôt à *Léonide.*

(*Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'eſt moi qui me ſuis opoſé à ſa fureur.

HÉRACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, & c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah ! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé ; j'entens crier, Qu'il meure ; j'entens crier, Qu'il ne meure pas ; je confons ces deux voix, aucune n'eſt diſtincte ; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler ; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles, tout eſt égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main !

HÉRACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vû que Léonide tirait le ſien pour te fraper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vûe; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étoufés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vû briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défens moi, Léonide; toute ma valeur tremble encor à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace; il me ſemble que je le vois encor eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HÉRACLIUS.

Eh! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah ! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah ! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril ?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS (*quand Héraclius eſt parti.*)

Défendez moi contre lui.

LÉONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré .... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai ; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon ; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide ; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, ſeigneur ?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt ; c'eſt une létargie, un évanouïſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe ; mes idées ſont toutes troublées ; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie ; je ne ſuis ni mort ni vivant ; chacun d'eux

prétend qu'il voulait me ſauver au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice ; toute ma colère crève ſur lui. Dites moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention : il faut les entendre : nôtre jugement ne peut ateindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange avanture ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit ; mais la déïté qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne poura nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMÉNIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entrainés par la force de l'enchantement.

(*Ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas & Liſippo reſtent ſur la ſcène.*)

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain; je dois vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vû des raiſons de mon ſilence.

(*Il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi ?

(*On entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la ſcène apellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pû ſavoir autre choſe d'eux tous, ſinon qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vû le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abime impénétrable! que de choſes tu me dis, & que de choſes tu me caches!

(*On entend derrière le théatre.*)

Voila le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théatre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proye. *

(*Tous les chaſſeurs apellent ici leurs chiens & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du théatre.*

Ainſi donc afin que la concluſion de cette terrible avanture réponde à ſon commencement, vois

* Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

mon tigre qui revient ſur moi pourſuivi par les chiens, ſans que j'aye le tems de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vétus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette piéce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'acours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour ſavoir . . . ; mais que vois-je ?

LÉONIDE.

Je viens ſavoir . . . ; mais qu'aperçois-je ?

HÉRACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LÉONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vû ce que j'ai ſongé ?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vû ?

HÉRACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais ? où était-il ?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre, les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pû pour retrouver le chemin, juſqu'à-ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboyemens des chiens ; j'ai apellé, vous êtes venus ; ſurement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvé à leur ordinaire au ſon de la muſique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chaſſeurs derrière le théatre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux payſans gracieux, & une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait (*dit un des gracieux*) de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ?

LÉONIDE.

Je n'en ſais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas ſur le bonheur qu'il a eu d'échaper au tigre. Les deux*

payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

PHOCAS.

Quoi qu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vétemens de ſauvages en habits royaux, & où nous ferons des feſtins & des réjouïſſances.

LÉONIDE.

O ciel! ſera-ce une fiction? & ce que nous avons vû était-il une vérité? quel eſt le certain? quel eſt l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vétus, & bien ſervis: que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouït, jouït; ſoit que les choſes ſoient vrayes ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des graces que je te fais?

HÉRACLIUS.

HÉRACLIUS.

Non, ſeigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, & que les pompes royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & qui diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vrayes ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe & Liſippo arrivent, & s'arrêtent au fond du théatre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſû que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe aprocher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſuplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré au mépris de mon honneur ?

HÉRACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je ? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arrive tout à l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux compren-

dre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice, & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je te dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu ?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable, c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pû le ſavoir ?

HÉRACLIUS.

C'eſt *Aſtolphe* qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort ; & toi, charitable impie, qui m'as

caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as revélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, & de manquer de reſpect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne ſais rien du tout.

HÉRACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te replique rien, mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais; je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi! quel palais?

LÉONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eſt pas vrai que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vû? quand t'ai-je parlé?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le ſorcier l'avait deviné par ſa profonde ſcience.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pû flater ainſi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchainé.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abime. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a apris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traitre Liſippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent ; il n'eſt plus tems de feindre : Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'afirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Tous les acteurs crient :

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius !

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il eſt venu ſur vôtre parole & ſur la mienne, il faut la tenir ; & ſi vous

voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſoner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous, & pour moi j'acomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres; faites démarer cette barque qui eſt ſur la rive, percez en le fond. — Madame, je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoye courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vû. Adieu, Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant. *

* C'eſt que *Phocas* a fait ſemblant de ſavoir qu'*Héra-*

PHOCAS.

Eſpère mieux, & vois ſi j'ai de la compaſſion. Je ne t'envie point la conſolation d'être avec cet Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion !

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouïſſances ; que Léonide vienne à ma cour ; que tout le monde le reconnaiſſe ; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, & qu'ils diſent à haute voix, Vive Léonide !

clius était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Aſtolphe*. Ainſi, ſelon Calderon, *tout eſt menſonge & vérité.*

HÉRACLIUS.

O cieux ! favoriſez moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous!

(*La muſique chante*, Vive Léonide !)

LÉONIDE.

Que tout ceci ſoit une vérité ou un menſonge, que cela ſoit certain ou faux, que l'enchantement finiſſe ou qu'il dure, je me vois en atendant héritier de l'empire ; & quand le deſtin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir gouté une ſi grande félicité à côté d'un ſi grand péril.

HÉRACLIUS.

Cieux, favoriſez moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La muſique recommence, & chante*, Vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Aſtolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des

trompettes, des tambours & du canon, qui paraiſſent vouloir changer nos divertiſſemens en apareil de guerre.

CINTIA (*qui aparemment s'en était allée, & qui revient ſur le théatre.*)

Je regardais d'une vûe de compaſſion le combat des vents & des flots, & ce gonflement paſſager des vagues qui ſe jouent en bouillonnant ſur ces vaſtes champs verds & ſalés, lorſque j'ai vû de loin dans le golfe une vaſte cité de navires, qui ont fait une ſalve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eſt aparemment quelque roi voiſin, feudataire de l'empire, (comme ils le ſont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obſervant de plus près ces voiles enflées, je panche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi ?

LISIPPO.

Que c'eſt la flote du prince de Calabre, dont l'ambaſſadeur eſt venu vous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joye &

nos divertiſſemens ! Cette flote ne m'inſpire aucune épouvante ; je vais enrôler du monde ; & pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégreſſe.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis malgré moi avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* O cieux ! ayez pitié de nous ! *On voit avancer la flote de Fréderic, & on entend :* A terre, à terre, aux armes, aux armes, guerre, guerre.)

HÉRACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez nous, ô pouvoirs divins !

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide ! vive Léonide !

FRÉDERIC grand duc de Calabre, *deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons ; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés : qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux & les vents m'ont été ſi favorables : que le ſang & le feu faſſent voir un autre élément :

Le deſtin m'a fait prince de Calabre, je ſuis neveu de Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit ? ſurtout, lorſque je ſais que le fils poſthume de Maurice eſt perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les deſtinées ne m'apellent-elles pas à l'empire, puiſque le tyran eſt ici mal acompagné ? n'eſt-ce pas à moi de ſoutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice ? Enfin, quand je n'aurais d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe, que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſufirait ; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*On voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déja porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FRÉDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de deſtruction ! Autant que ma vûe peut s'étendre,

autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il ſouffle comme un animal: ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas: ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HÉRACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons vôtre ſecours.

FRÉDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, & du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés que le deſtin qui

voulait nous donner la mort n'a pû en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers; la mer n'a pû nous ſoufrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des ſoldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce ſerait une cruauté d'avoir pitié de nous; & afin que vous ſoyez obligés de nous ôter cette malheureuſe vie, ſachez que je ſuis le fils de Maurice. Ce vieillard que ſa fidélité a banni ſi longtems de la cour, m'a ſauvé deux fois la vie ſur la terre & ſur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe. * Je vous conjure en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi héſitez-vous ? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens ?

FRÉDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit

* Le fond de cette ſcène paraît intéreſſant & admirable : on aurait pû en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance & de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraie

atendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croye avec tant de facilité; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel parait ici manifeſter ſa juſtice, & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HÉRACLIUS & ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joye. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprens mes eſprits; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déja vû.

tragédie, c'eſt-à-dire, d'une péripétie atendriſſante, toute en action, ſans aucun embarras, ſans le froid recours des lettres écrites longtems auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces raiſonnemens alembiqués qui font languir le tragique.

FRÉDERIC.

Cela eſt impoſſible; car je n'ai jamais aproché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HÉRACLIUS.

C'eſt la vérité; mais je t'ai vû ſans te voir.

FRÉDERIC.

Comment? me voir ſans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FRÉDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première; mais avant de l'aprofondir, va, je te prie, à ma galère capitane; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'aprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déja en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déja dit que je ſuis le fils des montagnes, acoutumé au travail & à la peine; & quoique j'aye beaucoup ſoufert, écoute moi, je me repoſerai en te parlant.

FRÉDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HÉRACLIUS.

HÉRACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna.....

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

Déja on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FRÉDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous acompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'atends de vous mon triomphe : déja mes ſoldats s'avancent avec audace.

(*Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes & les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne : on entend d'un côté*, Vive Phocas ; *& de l'autre*, Vive Fréderic. *Puis tous enſemble crient*, Aux armes, aux armes, combatons, combatons.)

HÉRACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez moi, je connais tous les ſentiers ; ſi vous marchez de ce côté, vous pourez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée, à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HÉRACLIUS.

Qui poura ſoutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frape mes yeux !

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois !

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins ; je

défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vûe pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? Rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie, moi fuir ! & fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand ſi tu enfonces ce paſſage, & ſi tu reſtes victorieux ?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combatant contre vous.

CINTIA à *Libia qui l'acompagne.*

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai ſoin de ma réputation, & de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne ſais ſi je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HÉRACLIUS.

Parce que ſi vous me traitez avec tant de bonté à préſent, vous direz peut-être comme vous avez déja fait, que vous ne vous en ſouvenez plus, & que mon bien & mon mal vous ſont indiférens.

(*Des voix s'élévent au fond du théatre.*)

LES SOLDATS DE FRÉDERIC.

C'eſt par là qu'Héraclius a paſſé.

FRÉDERIC.

Paſſez tous après lui.

HÉRACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je ſuis ! quand je voudrais fuir, * je ne pourais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'éfraye & qui abandonne le poſte que vous gardiez ? Fuiez, vous pourez à peine ſauver votre vie.

* On ne conçoit rien à ce diſcours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt une ironie avec *Cintia*, il eſt dificile de s'en apercevoir.

CINTIA.

Non, tu pourais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE *arrivant.*

Tournez tête, ſoldats ; ils ont forcé le paſſage que gardait Cintia ; défendons ſa vie, je ſerai le premier à mourir.

HÉRACLIUS *ſe jettant ſur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LÉONIDE.

Je ne ſuis point étonné de te voir en vie. Je ſuis perſuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combatent tous deux.*)

HÉRACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le déſir que j'en ai. Je crains ma ruine ſi Héraclius eſt vainqueur, puiſque ſon pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes eſpérances ſont perdues ; il eſt contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, ſecourez-moi ! *

* On ne conçoit rien à ce diſcours de *Cintia.* Je l'ai traduit fidélement. *Pues*

(*On entend les tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidéle à ton maître, qui en briſant ton frein, briſe les loix & le devoir, puiſque tu oſes ainſi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainſi déchainé ne fuis pas.

FRÉDERIC *à Héraclius.*

Charge moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en ſautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie eſt perdue!

HÉRACLIUS *courant ſur lui.*

C'eſt mon ennemi, qu'il meure.

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu? tout eſt toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix, *qu'il meure, qu'il ne meure pas*! Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je ſuis toujours en doute, je ſuis confondu.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quiſiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi eſperanza

HÉRACLIUS.

Ne ſois plus en doute à préſent. Si tu as voulu faire ici l'eſſai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité ſe montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain ; il diſait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas.* Tout eſt changé ; c'eſt lui qui te défend, & c'eſt moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je ſuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage quand j'ai cru voir ton glaive enſanglanté ?

LÉONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en

Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer ? cielos piadoſos !

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui eſt amoureux d'elle ?

devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vûe.

(*Libia, Fréderic, & des ſoldats s'aprochent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas.

FRÉDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jetté par terre.

LÉONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma perte!

(*Troupe de ſoldats.*)

UN SOLDAT.

Acourez tous.... mais que vois-je?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas ſon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon pro-*

pre ſang ? il faut donc qu'il ſe croye ſon père ; mais comment peut-il le croire ?)

CINTIA.

Déja tous ſes gens ſont en fuite, & les miens ayant ſecoué le joug de la tyrannie diſent & redíſent :

Vive Héraclius, qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne ſon front du ſacré laurier !
Il doit régner, il eſt fils de Maurice.

(*Les ſoldats & le peuple diſent ces paroles avec Cintia. Ils ſont une couronne.*)

HÉRACLIUS.

Cette couronne apartient à Fréderic, il l'a méritée ; c'eſt à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDERIC.

Je n'ai voulu que briſer le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime poſſeſſeur. Vous l'êtes ; c'eſt à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne ſais ſi je l'oſerai.

FRÉDERIC.

Pourquoi non ?

HÉRACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FRÉDERIC.

Comment ?

HÉRACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déja vû traité & vétu en prince, & qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frère, nous fumes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encor.

LÉONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidéle.

HÉRACLIUS.

Si par hazard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouït, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours batent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſoldats s'écrient :*)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FRÉDERIC.

Que ces aplaudiſſemens finiſſent.

HÉRACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon régne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſiéme & dernière journée.

DISSERTATION
DE L'ÉDITEUR
SUR
L'HÉRACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vû aiſément l'irrégularité de Shakeſpear, ſa grandeur & ſa baſſeſſe, des traits de génie auſſi forts, un comique auſſi déplacé, une enflure auſſi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéreſſans.

La grande diférence entre l'*Héraclius* de Calderon, & le *Jules Céſar* de Shakeſpear, c'eſt que l'*Héraclius* eſpagnol eſt un roman moins vraiſemblable que tous les contes des *mille & une nuits*, fondé ſur l'ignorance la plus craſſe de l'hiſtoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus abſurde. La piéce de Shakeſpear, au contraire, eſt un tableau vivant de l'hiſtoire romaine, depuis le premier moment de la conſpiration de Brutus, juſqu'à ſa mort. Le langage, à la vérité, eſt ſouvent celui des yvrognes du tems

de la reine Elizabeth ; mais le fond eſt toujours vrai, & ce vrai eſt quelquefois ſublime.

Il y a auſſi des traits ſublimes dans Calderon, mais preſque jamais de vérité, ni de vraiſemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de piéces ennuyeuſes dans notre langue, ce qui eſt encor pis : mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux Calderon, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte ; & ſûrement il n'a rien pris, ni pû prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que Calderon ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſupoſe une reine de Sicile du tems de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lû aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le traveſtir d'une manière ſi horrible ? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit,

n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de Philippe V., & ce n'eſt même que vers l'année 1725. qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique ; nous, au contraire, nous primes plus de quarante piéces dramatiques des eſpagnols du tems de Louïs XIII. & de Louïs XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid ;* il traduiſit le *Menteur*, la *Suite du Menteur* ; il imita D. Sanche d'Arragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vû quelques morceaux de la piéce de Calderon, il les ait inſérés dans ſon *Héraclius*, & qu'il ait embelli le fond du ſujet ? Molière ne prit-il pas deux ſcènes du *Pédant joué* de Cirano de Bergerac ſon compatriote & ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon, mais il ne l'eſt pas que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe faiſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin.* Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tra-

gédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille ? & quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ſes traductions de Guillen de Caſtro, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Caldéron dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de Calderon ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon *Héraclius* eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos piéces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu Calderon en vûe, n'aurait-il pas dit que les eſpagnols commençaient enfin à imiter les français, & leur faiſaient le même honneur qu'ils en avaient reçû ? aurait-il ſurtout apellé l'*Héraclius* de Calderon une belle copie ?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comédia* fut joüée ; mais on eſt ſûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, & plus tard

qu'en 1640. Elle ſe trouve citée (dit-on) dans des romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de Calderon, après ſa mort parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Calderon n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'*Héraclius* dans Corneille? ce docteur était très inſtruit de tout ce qui concernait Calderon; il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies; tantôt ils faiſaient enſemble des piéces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux, qu'on joüe encor en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fond aux anciennes piéces italiennes & françaiſes, tirées de l'écriture; mais elles ſont chargées de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV. envoyait toutes ces piéces à Louïs XIV. les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très-inutile au progrès des arts, de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit,

duit, bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des théatres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages, comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebatue, écoutons Lopez de Vega lui-même, génie égal pour le moins à Shakeſpear. Voici comme il parle à peu près dans ſon épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce tems.*

Les Vandales, les Goths dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains:
Nos ayeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos ayeux étaient des barbares. *

L'abus régne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit;
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas?

* *Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.*

Je me vois obligé de ſervir l'ignorance;
J'enferme ſous quatre verroux **
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en eſt à ſa quatre-cent-quatre-vingt-troiſiéme piéce de théatre; il alla depuis juſqu'à plus de mille. Il eſt ſûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez & de Shakeſpear était d'être comédiens; mais Molière était comédien auſſi, & au lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiécle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût;

* Muere ſin fama è gallardon.

** Encierro los preceptos con ſeis llaves &c.

ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune diférence entre les chanſons du pont-neuf & le ſecond livre de Virgile. Les chantres du pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire : Nous avons nôtre goût ; Auguſte, Mécène, Pollion, Varius avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges ? diront les partiſans de ces piéces irrégulières & bizarres. Qui ? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus & pater & res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſiéme, le quatriéme & le ſixiéme livre de Virgile, & le ſauront par cœur, ſoyez ſûr que ce ſont là des beautés de tous les tems & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* & d'*Athalie* aplaudis ſur tous les théatres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts ; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure ?

» ont encore de la peine à l'entendre, & qu'on
» ſe laſſe à la fin,

» *D'un divertiſſement qui fait une fatigue.*

» Dans Héraclius, ſujet & incidens, tout eſt
» de l'invention du génie fécond de Corneille,
» qui pour jetter de grands intérêts a multiplié
» des incidens peu vraiſemblables. Croira-t-on
» une mère capable de livrer ſon propre fils à la
» mort, pour élever ſous ce nom le fils de l'em-
» pereur mort ? eſt-il vraiſemblable que deux
» princes, ſe croyant toujours tous deux ce qu'ils
» ne ſont pas, parce qu'ils ont été changés en
» nourice, s'aiment tendrement lorſque leur naiſ-
» ſance les oblige à ſe déteſter, & même à ſe
» perdre ? ces choſes ne ſont pas impoſſibles ; mais
» on aime mieux le merveilleux qui naît de la
» ſimplicité d'une action, que celui que peut pro-
» duire cet amas confus d'incidens extraordinai-
» res. Peu de perſonnes connaiſſent Héraclius : &
» qui ne connait pas Athalie ?

» Il y a d'ailleurs de grands défauts dans Hé-
» raclius. Toute l'action eſt conduite par un per-
» ſonnage ſubalterne qui n'intéreſſe point : c'eſt la
» reconnaiſſance qui fait le ſujet, au lieu que la
» reconnaiſſance doit naître du ſujet, & cauſer la

» péripétie. Dans Héraclius, la péripétie précède » la reconnaiſſance. La péripétie eſt la mort de » Phocas : les deux princes ne ſont reconnus qu'a- » près cette mort ; & comme alors ils n'ont plus » à le craindre, qu'importe au ſpectateur qui des » deux ſoit Héraclius ? Il me parait donc que le » poëte qui s'eſt conformé aux principes d'Ariſto- » te, & qui a conduit ſa piéce dans la ſimplicité » des tragédies grecques, eſt celui qui a le mieux » réuſſi.

J'avoue que je ne ſuis pas de l'avis de Mr. Louïs Racine en pluſieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer ſon fils à la mort pour ſauver *le fils* de ſon empereur ; mais pour rendre *vraiſemblable* une action ſi peu naturelle, il faudrait que la mère eût été obligée d'en faire ſerment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif ſupérieur à la nature ; or c'eſt ce qu'on ne trouve pas dans l'Héraclius de Pierre Corneille ; Léontine même eſt d'un caractère abſolument incapable d'une piété ſi étrange ; c'eſt une intrigante, & même une très méchante femme, qui réſerve Héraclius à un inceſte ; de tels caractères ne ſont pas capables d'une vertu ſurnaturelle.

Je ne crois pas impoſſible qu'Héraclius & Marcian ayent de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque ſeulement que cette amitié n'eſt guères théatrale, & qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvemens néceſſaires au théatre.

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entiérement raiſon; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaiſon d'Athalie & d'Héraclius, ſi ce n'eſt pour avoir une ocaſion de dire qu'Héraclius lui parait un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans Héraclius, puiſqu'on le joüe toujours avec aplaudiſſement quand il ſe trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés ſe ſont aperçus ſans doute qu'une tragédie écrite d'un ſtile dur, inégal, rempli de ſoléciſmes, peut réuſſir au théatre par les ſituations, & qu'au contraire une piéce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la repréſentation. Eſther, par exemple, eſt une preuve de cette vérité; rien n'eſt plus élégant, plus correct que le ſtile d'Eſther; il eſt même quelquefois touchant & ſublime : mais quand cette piéce fut joüée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théatre fut bientôt

déſert ; c'eſt ſans doute que le ſujet eſt bien moins naturel, moins vraiſemblable, moins intéreſſant que celui d'Héraclius. Quel roi qu'Aſſuérus, qui ne s'eſt pas fait informer les ſix premiers mois de ſon mariage de quel pays eſt ſa femme ! qui fait égorger toute une nation, parce qu'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à ſon viſir ! qui ordonne enſuite à ce viſir de mener par la bride le cheval de ce même homme &c. !

Le fonds d'Héraclius eſt noble, théatral, atachant; & le fonds d'Eſther n'était fait que pour des petites filles de couvent, & pour flater Madame de Maintenon.

A MONSEIGNEUR

SEGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je ſais que cette tragédie n'eſt pas d'un genre aſſez relevé pour eſpérer légitimement que vous y daigniez jetter les yeux, & que pour ofrir quelque choſe à votre grandeur qui n'en fût pas entiérement indigne, j'aurais eu beſoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton, ou d'un Sénèque : mais comme je táchais d'amaſſer des forces pour ce grand deſſein, les nouvelles faveurs que j'ai reçûes de vous m'ont donné une juſte impatience de les publier ; & les aplaudiſſemens qui ont ſuivi les repréſentations de ce poëme m'ont fait préſumer que ſa bonne fortune pourait ſupléer à ſon peu de mérite. La curioſité que ſon récit a laiſſée dans les eſprits pour ſa lecture, m'a flaté aiſément, juſques à me perſuader que je ne pouvais prendre une plus heureuſe ocaſion de leur faire ſavoir combien je

vous ſuis redevable ; & j'ai précipité ma reconnaiſſance, quand j'ai conſidéré qu'autant que je la diférerais pour m'en aquiter plus dignement, autant je demeurerais dans les aparences d'une ingratitude inexcuſable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuſe violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en impoſaient une très-preſſante néceſſité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuſe, & où l'on ne ſe défie avec raiſon de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on ſait par toute l'Europe l'acueil favorable que votre grandeur fait aux gens de lettres, que l'accès auprès de vous eſt ouvert & libre à tous ceux que les ſciences ou les talens de l'eſprit élévent au-deſſus du commun, que les careſſes dont vous les honorez ſont les marques les plus indubitables & les plus ſolides de ce qu'ils valent, & qu'enfin nos plus belles muſes que feu monſeigneur le cardinal de Richelieu avait choiſies de ſa main pour en compoſer un corps tout d'eſprits, ſeraient encor inconſolables de ſa perte, ſi elles n'avaient trouvé chez votre grandeur

la même protection qu'elles rencontraient chez ſon éminence. Quelle aparence donc qu'en quelque climat où notre langue puiſſe avoir entrée, on puiſſe croire qu'un homme mérite quelque véritable eſtime, ſi ſes travaux n'y portent les aſſurances de l'état que vous en faites, dans les hommages qu'il vous en doit. Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci plus heureux que le reſte des miens, afranchiſſe mon nom de la honte de ne vous en avoir point encor rendu, & que pour afermir ce peu de réputation qu'ils m'ont aquis, il tire mes lecteurs d'un doute ſi légitime, en leur aprenant, non-ſeulement que je ne ſuis pas tout-à-fait inconnu, mais auſſi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre ſur moi votre bienveillance & vos graces: De ſorte que quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les paſſions imaginables pour votre ſervice, je ſerais le plus ingrat de tous les hommes ſi je n'étais toute ma vie très-véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant,
& très-fidèle ſerviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR,

SUR LA TRAGÉDIE D'HÉRACLIUS.

VOICI une hardie entrepriſe ſur l'hiſtoire, dont vous ne connaîtrez aucune choſe dans cette tragédie, que l'ordre de la ſucceſſion des empereurs Tibère, Maurice, Phocas & Héraclius. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en ſa faveur, & pour lui en donner une plus illuſtre, le faiſant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de ſon prédéceſſeur de douze années, & lui ai donné un fils, quoique l'hiſtoire n'en parle point, mais ſeulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priſcus ou Criſpus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Conſtantine: comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princeſſe que dans la quinziéme année de ſa tyrannie, quoiqu'il l'eût ſacrifiée à ſa ſûreté avec ſes filles dès la cinquiéme. Je ne me mettrai pas en peine de juſtifier cette licence que j'ai priſe, l'événement l'a aſſez juſtifiée, & les exemples des anciens que

j'ai raportés ſur Rodogune, ſemblent l'autoriſer ſufiſamment : mais à parler ſans fard, je ne voudrais pas conſeiller à perſonne de la tirer en exemple. C'eſt beaucoup hazarder, & l'on n'eſt pas toûjours heureux ; & dans un deſſein de cette nature, ce qu'un bon ſuccès fait paſſer pour une ingénieuſe hardieſſe, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'empereur Maurice & de celle de ſes fils que Phocas faiſait immoler à ſa vûe, raporte une circonſtance très-rare, dont j'ai pris l'ocaſion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle ſert de fondement. Cette nourice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle expoſa ſon propre fils au ſuplice, au lieu d'un des ſiens, qu'on lui avait donné à nourir. Maurice reconnut l'échange, & l'empêcha par une conſidération pieuſe, que cette extermination de toute ſa famille était un juſte jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru ſatisfaire, s'il eût ſoufert que le ſang d'un autre eût payé pour celui d'un de ſes fils. Mais quant à ce qui était de la mere, elle avait ſurmonté l'afection maternelle en faveur de ſon prince, & l'on peut dire que ſon enfant était mort pour ſon re-

gard. Comme j'ai cru que cette action était aſſez généreuſe pour mériter une perſonne plus illuſtre à la produire, j'ai fait de cette nourice une gouvernante. J'ai ſupoſé que l'échange avait eu ſon effet ; & de cet enfant ſauvé par la ſupoſition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le ſucceſſeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne pouvait cacher longtems cet enfant que Maurice avait commis à ſa fidélité, vû la recherche exacte que Phocas en faiſait faire, & ſe voyant même déja ſoupçonnée & prête à être découverte, ſe voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant ofrir ce petit prince dont il était en peine, au lieu duquel elle lui livra ſon propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre ſon fils Martian aux mains d'une perſonne qui lui fût plus aquiſe, d'autant que ce qu'elle venait de faire l'avait jettée, à ce qu'il croyait, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice qu'il avait ſeuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un ſecond échange d'Héraclius qu'elle nouriſſait comme ſon fils ſous le nom de Léonce, avec Martian que Phocas lui avait con-

fié. Je lui fais prendre l'ocaſion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, ſans revenir, à la guerre contre les perſes; & à ſon retour je fais qu'elle lui donne Héraclius pour ſon fils, qui eſt dorénavant élevé auprès de lui ſous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, & le nourit ſous le nom de ſon Léonce, qu'elle avait expoſé pour l'autre. Comme ces deux princes ſont grands, & que Phocas abuſé par ce dernier échange, preſſe Héraclius d'épouſer Pulchérie fille de Maurice, qu'il avait réſervée exprès ſeule de toute ſa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit & les titres de l'empire dans ſa maiſon; Léontine, pour empêcher cette alliance inceſtueuſe du frère & de la ſœur, avertit Héraclius de ſa naiſſance. Je ſerais trop long ſi je voulais ici toucher le reſte des incidens d'un poëme ſi embaraſſé, & me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puiſſiez comencer la lecture avec moins d'obſcurité. Vous vous ſouviendrez ſeulement qu'Héraclius paſſe pour Martian fils de Phocas, & Martian pour Léonce fils de Léontine, & qu'Héraclius ſait qui il eſt, & qui eſt ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas ni Pulchérie

n'en

n'en ſavent rien, non plus que le reſte des acteurs, hormis Léontine, & ſa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque ſcrupule de ce qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'une mère expoſe ſon fils à la mort pour en préſerver un autre; à quoi j'ai deux réponſes à faire. La première, que notre unique docteur Ariſtote nous permet de mettre quelquefois des choſes qui même ſoient contre la raiſon & l'aparence, pourvû que ce ſoit hors de l'action, ou pour me ſervir des termes latins de ſes interprètes, *extra fabulam*, comme eſt ici cette ſupoſition d'enfans, & nous donne pour exemple Œdipe, qui ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que l'action étant vraye du côté de la mère, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer ſi elle eſt vrai-ſemblable, étant certain que toutes les vérités ſont recevables dans la poëſie, quoiqu'elle ne ſoit pas obligée à les ſuivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'eſt pas une néceſſité, & la vrai-ſemblance n'eſt qu'une condition néceſſaire à la diſpoſition, & non pas au choix du ſujet, ni des incidens qui ſont apuyés de l'hiſtoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable, & il l'eſt, ſelon Ariſtote, par l'un de ces trois

moyens, la vérité, la vraiſemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre, & quoique peut-être on voudra prendre cette propoſition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le ſujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraiſemblable. La preuve en eſt aiſée par le même Ariſtote, qui ne veut pas qu'on en compoſe une d'un ennemi qui tuë ſon ennemi, parce que bien que cela ſoit fort vraiſemblable, il n'excite dans l'ame des ſpectateurs ni pitié, ni crainte, qui ſont les deux paſſions de la tragédie; mais il nous renvoye la choiſir dans les événemens extraordinaires qui ſe paſſent entre perſonnes proches, comme d'un père qui tue ſon fils, une femme ſon mari, un frère ſa ſœur; ce qui n'étant jamais vraiſemblable, doit avoir l'autorité de l'hiſtoire ou de l'opinion commune pour être cru; ſi bien qu'il n'eſt pas permis d'inventer un ſujet de cette nature. C'eſt la raiſon qu'il donne de ce que les anciens traitaient preſque les mêmes ſujets, d'autant qu'ils rencontraient peu de familles où fuſſent arrivés de pareils déſordres, qui ſont les belles & puiſſantes opoſitions du devoir & de la paſſion.

Ce n'eſt pas le lieu de m'étendre ici plus au long ſur cette matière; j'en ai dit ces deux mots

en paſſant, par une néceſſité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puiſqu'elle va à en ſaper le fondement, & non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne ſont pas généralement avouées des ſavans. Auſſi ne donnai-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montagne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en ſuis bien trouvé juſqu'à préſent; mais je ne tiens pas impoſſible qu'on réuſſiſſe mieux en ſuivant les contraires.

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHERIE, fille de l'empereur Maurice, maîtreſſe de Martian.

LÉONTINE, dame de Conſtantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, & maîtreſſe d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPERE, praticien de Conſtantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

Un page de Léontine.

La ſcène eſt à Conſtantinople.

HÉRACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

a) CRISPE, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne,

a) *Criſpe, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne, &c.*] On trouve ſouvent dans *Corneille* de ces maximes vagues, & de ces lieux communs, où le poëte ſe met à la place du perſonnage. S'il y a dans *Racine* quelque paſſage qui reſſemble au début de *Phocas*, c'eſt celui d'*Agamemnon* dans *Iphigénie*.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché !

Et celui dont le ciel pour un ſceptre fait choix,
Juſqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent atachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées:
b) Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouïr,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouïr.
c) Surtout, qui comme moi d'une obſcure naiſſance
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'empire élevé,

Mais que cette réflexion eſt pleine de ſentiment! qu'elle eſt belle! qu'elle eſt éloignée de la déclamation!

Au contraire, les premiers vers de *Phocas* paraiſſent une amplification, les vers en ſont négligés. Ce ſont *les faux brillans qui environnent une couronne*, c'eſt *celui dont le ciel a fait choix pour un ſceptre, & qui en ignore le poids*; ce ſont *mille & mille douceurs*, qui ſont *un amas d'amertumes cachées.*

J'ajouterai encor que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran, & à un meurtrier qui règne depuis longtems, & qui doit être très acoutumé aux dangers d'une grandeur aquiſe par les crimes, & à ces amertumes cachées ſous mille douceurs.

b) *Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouïr.*] Si ces douceurs ſont des amertumes, comment ſe plaint-on de les ſentir s'évanouïr? Quand on veut examiner les vers fran-

Ne l'a que par le crime acquis, & conſervé;
d) Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes,
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes;
e) Et comme il n'a ſemé qu'épouvante, & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.
J'en ai ſemé beaucoup, & depuis quatre luſtres
Mon trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner ſans effroi,

çais avec des yeux atentifs & ſévères, on eſt étonné des fautes qu'on y trouve.

c) *Surtout qui comme moi &c. — il croit voir de tempêtes.*] Cette phraſe n'eſt pas correcte; *qui comme moi s'eſt élevé au trône, il croit voir des tempêtes*; cet *il* eſt une faute, ſurtout quand ce *qui comme* eſt ſi éloigné.

d) *Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes &c.*] Cela eſt en même tems négligé & forcé; négligé, parce que ce mot vague de *tempêtes* n'eſt là que pour la rime; *forcé*, parce qu'il eſt dificile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes.

e) *Et comme il n'a ſemé qu'épouvante & qu'horreur.*] *Et comme il n'a ſemé*, c'eſt le fonds de la même penſée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phraſe, *comme il n'a ſemé, comme il voit en nous, &c.* eſt très ſouvent employé; il ne faut pas le prodiguer, parce qu'il eſt proſaïque.

f) Tout ce que j'en ai vû de plus digne que moi.
Mais le ſang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ſes yeux envoyés au ſuplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour m'ôter ce trône ils ſervent d'inſtrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années;
g) Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ſes menées;
Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embraſſe ce faux bruit.
h) Impatient déja de ſe laiſſer ſéduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,

f) *Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.*] Ce vers eſt beau; je ne ſais cependant ſi un empereur qui a eu aſſez de mérite & de courage pour parvenir à l'empire, du rang de ſimple ſoldat, avoue ſi aiſément qu'il a immolé tant de perſonnes plus dignes que lui de la couronne; il doit les avoir cru dangereuſes, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'eſt pas dans la nature qu'un ſouverain s'aviliſſe ainſi ſoi-même; c'eſt à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théatre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies.

g) *Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ſes menées.*] On ouvre l'oreille à un bruit, & non à des menées, on les découvre.

i) Qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé
Voudra ſervir d'idole à ſon zéle charmé.
k) Mais ſais-tu ſous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il reſſuſcite.

PHOCAS.

Quiconque en eſt l'auteur devait mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
Sa mort eſt trop certaine, & fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet d'une ſi vaine fable.
Il n'avait que ſix mois, & lui perçant le flanc
On en fit dégouter plus de lait que de ſang;

h) *Impatient déja de ſe laiſſer ſéduire.*] *Se laiſſer ſéduire à quelqu'un* n'eſt plus d'uſage, & au fonds c'eſt une faute ; *je me ſuis laiſſé aimer, perſuader, avertir par vous ;* & non pas *aimer, perſuader, averti à vous.*

i) *Qui s'oſant revêtir de ce fantôme.*] Peut-on ſe vêtir d'un fantôme ? l'image eſt-elle aſſez juſte ? comment pourait-on ſe mettre un fantôme ſur le corps ? toute métaphore doit être une image qu'on puiſſe peindre.

k) *Mais ſais-tu ſous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?*] Un bruit ne s'excite point ſous un nom.

Qu'il eſt difficile de parler en vers avec juſteſſe ! mais que cela eſt néceſſaire !

l) Et ce prodige afreux dont je tremblai dans l'ame
Fut auſſi-tôt ſuivi de la mort de ma femme.
Il me ſouvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que ſans Léontine ont l'eût longtems cherché.
Il fut livré par elle, à qui pour récompenſe
m) Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge preſque égal
Etait reſté ſans mère en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, & le peuple eſt crédule;
n) Mais avant qu'à ce conte il ſe laiſſe emporter,

l) *Et ce prodige afreux dont je tremblai dans l'ame.*] Ce prodige n'eſt point afreux, c'eſt ſeulement une croyance puérile, aſſez commune autrefois, que les enfans au berceau avaient du lait dans les veines. *Phocas* même l'inſinue aſſez en diſant, Il n'avait que ſix mois, & on en fit dégouter plus de lait que de ſang. Cette conjonction & ſignifie évidemment que ce lait était une ſuite, une preuve de ſon enfance, & par là même exclut le prodige; mais ſi c'en était un, que ſignifierait-il ? à quoi ſervirait-il ?

m) *Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance;*] Je donnai *à Léontine* ſon enfance *à* gouverner, —— *Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.* — Tout eſt juſqu'ici de

Il vous eſt trop aiſé de le faire avorter.
Quand vous fîtes périr Maurice, & ſa famille,
o) Il vous en plut, ſeigneur, réſerver une fille,
Et réſoudre dès-lors qu'elle aurait pour époux
Ce prince deſtiné pour régner après vous.
p) Le peuple en ſa perſonne aime encore, & révère,
Et ſon père Maurice, & ſon ayeul Tibère;
Et vous verra ſans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur ſceptre au reſte de leur ſang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la ſœur ſur le trône du père;
Mais preſſez cet hymen. Le prince aux champs de Mars,

la proſe un peu commune & négligée. Le milieu entre l'empoulé & le familier eſt difficile à tenir.

n) *Mais avant qu'à ce conte on ſe laiſſe emporter &c.*] On ne ſe laiſſe point *emporter à un conte* ; on fait avorter des deſſeins, & non pas des contes.

o) *Il vous en plut réſerver une fille.*] Cela eſt du ſtile d'affaires. *Il plut à votre majeſté donner tel ordre* ; il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique.

p) *Le peuple en ſa perſonne.*] Cette perſonne ſe raporte *à ce prince*, & c'eſt de cette fille reſervée, de *Pulchérie* que *Criſpe* veut parler.

Chaque jour, chaque inſtant s'ofre à mille hazards;
Et *q*) n'eût été Léonce, en la derniére guerre,
r) Ce deſſein avec lui ſerait tombé par terre,
Puiſque ſans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian *s*) demeurait ou mort, ou priſonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périſſe,
Qu'il vous laiſſe un neveu qui le ſoit de Maurice;
Et qui réuniſſant l'une & l'autre maiſon,
t) Tire chez vous l'amour qu'on garde pour ſon nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoi me ſert ce deſſein ſalutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
Pulchérie & mon fils ne ſe montrent d'acord

q) *N'eût été Léonce.*] Ces expreſſions ſont bannies aujourd'hui, même du ſtile familier.

r) *Ce deſſein avec lui ſerait tombé par terre.*] On a déja repris ailleurs ces façons de parler vicieuſes. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie & ſenſible, eſt mauvaiſe; c'eſt une règle qui ne ſoufre point d'exception. Or quel peintre pourait repréſenter une idée qui tombe par terre?

s) *Demeurait mort.*] On ne peut dire qu'un *homme ſerait demeuré mort ſi on ne l'avait ſecouru.* Ces mots *demeurer mort* ſignifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait eſtropié, parce qu'un eſtropié peut

Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les averſions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à ſe montrer rebelles.
La princeſſe ſur-tout frémit à mon aſpect ;
Et quoiqu'elle étudie un peu de faux reſpect,
Le ſouvenir des ſiens, l'orgueil de ſa naiſſance
L'emporte à tous momens à braver ma puiſſance.
Sa mère que long-tems je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'eſpérai de gagner,
L'a de la ſorte inſtruite, & ce que je vois ſuivre
Me punit bien *u*) du trop que je la laiſſai vivre.

CRISPE.

Il faut *x*) agir de force avec de tels eſprits,

guérir ; qu'on demeurerait priſonier, parce qu'un priſonier peut être délivré ; mais non pas qu'on demeurerait mort, parce qu'un mort ne réſuſcite pas.

t) *Tire chez vous l'amour qu'on garde pour ſon nom.*] On a déja repris ailleurs cette expreſſion *tirer l'amour* ; on ne tire l'amour chez perſonne.

u) *Du trop que je la laiſſai vivre*,] eſt trop d'une proſe familiére & trop incorrecte.

x) *Agir de force.*] On dit *entrer de force*, *uſer de force* ; je doute qu'on diſe *agir de force* ; le ſtile de la converſation permet, *agir de tête*, *agir de loin* ; & s'il permet, *agir de force*, la poëſie ne le ſoufre pas.

Seigneur, & qui les flate endurcit leurs mépris.
La violence eſt juſte où la douceur eſt vaine.

PHOCAS.

C'eſt par-là qu'aujourd'hui je veux domter ſa haine :
Je l'ai mandée exprès, *y*) non plus pour la flater,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

ENfin, madame, il eſt tems de vous rendre ;
Le beſoin de l'état défend de plus atendre ;
Il lui faut des Céſars, & je me ſuis promis
D'en voir naître bien-tôt de vous, & de mon fils.
Ce n'eſt pas exiger grande reconnaiſſance

y) *Non plus pour la flater, mais pour prendre mon ordre.*] C'eſt une faute de conſtruction ; il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phraſe. Ne nous rebutons point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit jamais être violée. *Phocas* parle

Des ſoins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus ſublime;
Ma couronne & mon fils valent bien quelque eſtime;
Je vous les ofre encor après tant de refus,
Mais aprenez auſſi que je n'en ſoufre plus,
Que de force ou de gré je veux me ſatisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que, ſi votre orgueil s'obſtine à me haïr,
Qui ne peut être aimé ſe peut faire obéir.

PULCHERIE.

ζ) J'ai rendu juſqu'ici cette reconnaiſſance
A ces ſoins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laiſſée en quelque liberté,

très-bien & très convenablement, je ne ſais ſi on en peut dire autant de *Pulchérie*.

ζ) *J'ai rendu juſqu'ici cette reconnaiſſance.*] Cela n'eſt pas français, on ne rend point une reconnaiſſance à des ſoins, on a de la reconnaiſſance, on la témoigne, on la conſerve; *J'ai rendu cette reconnaiſſance.*

a) J'ai voulu me défendre *b*) avec civilité :
Mais puiſqu'on uſe enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière *c*) à l'injuſte fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falait me cacher avec quelque artifice
Que

a) *Que j'ai voulu &c.*] C'eſt encor une faute contre la langue.

b) *Avec civilité*] eſt du ton de la comédie.

c) *A l'injuſte fureur* ;] il faudrait *à la fureur de &c.* On ne pourait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel que celui-ci ; *la fermeté brave la fureur* : l'épithète d'*injuſte* eſt faible & oiſeuſe avec le mot *fureur*. Enfin *la fureur* ne convient pas ici ; ce n'eſt point une fureur de marier *Pulchérie* à l'héritier de l'empire.

d) *Que j'étais Pulchérie & fille de Maurice.*] Sans examiner ici le ſtile, je demande, ſi une jeune perſonne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance ? On ne traite point ainſi ſon maître dans ſa propre maiſon. Voyez comme *Joſabeth* parle à *Athalie* ; elle lui fait ſentir tout ce qu'elle penſe ; cette retenue habile & touchante fait beaucoup plus d'impreſſion que des injures. *Electre* aux fers n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches ; mais *Pulchérie* bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup ? peut-elle parler en ſouveraine ? un ſentiment de douleur & de fierté qui échape dans ces ocaſions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles ?

d) Que j'étais Pulchérie, & fille de Maurice.
e) Si tu faiſais deſſein *f*) de m'éblouïr les yeux,
Juſqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels ſont tes préſens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta couronne;
g) Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moi,

inutiles ? Ce n'eſt pas que j'oſe condamner *Pulchérie* ; mais en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtiſans & de leurs gardes, ſont des perſonages dont le modèle n'eſt point dans la nature.

e) *Si tu faiſais deſſein.*] Cela n'eſt pas français ; on ne fait pas *deſſein*, on a *deſſein.*

f) *De m'éblouïr juſqu'à prendre.*] Il ſemble que ce ſoit *Phocas* qui prenne ces dons pour des dons précieux. Il falait pour l'exactitude, *juſqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux.*

g) *Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moi ?*] Non aſſurément, jamais femme n'a été héritiére de l'empire romain : *Pulchérie* a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée. Il ne lui ſied point du tout de dire ; *Il eſt à moi ce trône, c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propoſe *de laver ce trône avec ſon ſang.* J'obſerverai que ſi un trône eſt teint de ſang, il n'eſt point lavé de ſang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du ſang d'un empereur avec le ſang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien*, & non *du*

Et l'autre en eſt indigne étant ſorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puiſqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rens mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oſes preſcrire
Porte dans ta maiſon les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme raviſſeur,
Te faſſe vrai monarque, & juſte poſſeſſeur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée,
Qu'en perdant tous les miens tu m'as ſeule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vient de ta politique, & non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors *h*) fit ſeul cette réſerve;
Tu m'as laiſſé la vie afin qu'elle te ſerve;
Et mal ſûr dans un trône où tu crains l'avenir,

tien. Elle répète ce mot encore, *le boureau de mon ſang.* Elle dit qu'elle a le cœur *franc & haut*: on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur ſe faſſe ſentir par le diſcours même. On a déja remarqué que l'art conſiſte à déployer le caractère d'un perſonage, & tous ſes ſentimens, par la manière dont on le fait parler, & non par la manière dont ce perſonage parle de lui.

h) *Fit ſeul cette réſerve.*] Faire une réſerve, pour dire,

Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir,
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en deſcendre;
Mais connais Pulchérie, *i*) & ceſſe de prétendre.
Je ſais qu'il m'apartient ce trône où tu te ſieds,
Que c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais comme il eſt encor teint du ſang mon père,
S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſaurait me plaire;
Et ta mort que mes vœux s'éforcent de hâter,
Eſt l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être;
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie eſt trop haut, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flater le bourreau de ſon ſang.

épargner les jours d'une promeſſe; cela n'eſt pas noble. *Faire une réſerve*, eſt ſtile d'afaires.

i) *Et ceſſe de prétendre.*] Ce verbe *prétendre* exige abſolument un régime; ce n'eſt point un verbe neutre; ainſi la phraſe n'eſt point achevée. On pourait dire, *ceſſez d'aimer & de haïr*, quoique ce ſoient des verbes actifs, parce qu'en ce cas cela veut dire, *ceſſez d'avoir des ſentimens d'amour & de haine*; mais on ne peut dire, *ceſſez de prétendre, de ſatisfaire, de ſecourir &c.*

PHOCAS.

k) J'ai forcé ma colère à te prêter ſilence,
Pour voir à quel excès irait ton inſolence.
J'ai vû ce qui t'abuſe, & me fait mépriſer,
Et t'aime encor aſſez pour te déſabuſer.
N'eſtime plus mon ſceptre uſurpé ſur ton père,
Ni que pour l'apuyer ta main ſoit néceſſaire.
Depuis vingt ans je règne, & je règne ſans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me ſieds n'eſt pas un bien de race;
L'armée a ſes raiſons pour remplir cette place;
Son choix en eſt le titre, & tel eſt notre ſort,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.

k) *J'ai forcé ma colère à te prêter ſilence.*] Cette réponſe ne fait-elle pas voir que *Phocas* ne devait pas ſe laiſſer braver ainſi? Le moyen de parler encor à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort? Comment *Phocas* peut-il encor raiſonner amiablement avec *Pulchérie* après une telle déclaration? Eſt-il poſſible qu'il lui propoſe encor ſon fils?

l) *Un chétif centenier des troupes de Myſie.*] Encor une fois on ne parle point ainſi à un empereur romain reconu & ſacré depuis long-tems; il peut avoir paſſé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, & comme *Théodoſe* lui-même, ſans que perſonne ſoit en

Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triſte ſacrifice ;
Au repos de l'état il falut l'acorder ;
Mon cœur qui réſiſtait fut contraint de céder ;
Mais pour remetre un jour l'empire en ſa famille,
Je fis ce que je pus, je conſervai ſa fille ;
Et ſans avoir beſoin de titres, ni d'apui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHERIE.

l) Un chétif centenier des troupes de Myſie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaiſie,
Oſer arrogamment ſe vanter à mes yeux
D'être juſte ſeigneur du bien de mes ayeux !

droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhenſible, c'eſt que tant d'injures & tant de mépris doivent abſolument ôter à *Phocas* l'envie de donner ſon fils à *Pulchérie*, puiſqu'il ne croit pas qu'*Héraclius* ſoit en vie, & qu'il n'a pas un intérêt preſſant à marier ſon fils avec une fille qui n'aime point le fils, & qui outrage le père. Il ne ſera peut-être pas inutile de remarquer ici que *St. Grégoire* le grand écrivait à ce même *Phocas*, *benignitatem pietatis veſtræ ad imperiale faſtigium perveniſſe gaudemus.* Nous ne prétendons pas que *Pulchérie* dût imiter la lâche flaterie de ce pape : ce n'eſt qu'une note purement hiſtorique.

m) Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ſes crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un ſi noir atentat,
En imputant leur perte au repos de l'état!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuſe!
Soufre, ſoufre à ton tour que je te déſabuſe;
Aprens que ſi jadis quelques ſéditions
Uſurpèrent le droit de ces élections,
L'empire était chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère;
n) Et l'on voit depuis lui remonter mon deſtin
Juſqu'au grand Théodoſe, & juſqu'à Conſtantin.
Et je pourrais avoir l'ame aſſez abatue...

PHOCAS.

o) Hé bien, ſi tu le veux, je te le reſtitue,

m) *Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ſes crimes.*] Il falait, *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ſes crimes.* On n'a point des droits *pour*, mais des droits *à*; c'eſt un ſoléciſme.

n) *Et l'on voit depuis lui remonter mon deſtin.*] La race, le ſang, la maiſon, la famille, remonte à une tige, à *Conſtantin*; mais le deſtin ne remonte pas.

o) *Hé bien, ſi tu le veux, je te le reſtitue.*] Un homme doux & faible pourait parler ainſi, mais *notandi ſunt tibi*

Cet empire, & conſens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rens, & te fais des careſſes,
Pour apaiſer des tiens les ombres vengereſſes,
Et tout ce qui poura ſous quelqu'autre couleur
Autoriſer ta haine, & flater ta douleur.
Pour un dernier effort je veux ſoufrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette ſanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? était-il au berceau
Des tiens que je perdis le juge, ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque eſpoir qu'il n'ait aſſez rempli?
Et voit-on ſous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, ſi grand, ſi magnanime...

PULCHERIE.

Va, je ne confonds point ſes vertus, & ton crime;

mores. Eſt-il vraiſemblable qu'un guerrier dur & impitoyable tel que *Phocas* s'excuſe doucement envers une perſonne qui vient de l'outrager ſi violemment, & qu'il lui offre toujours ſon fils? S'il y était forcé par la nation, ſi en mariant ſon fils à *Pulchérie*, il excluait *Héraclius* du trône, il aurait raiſon; mais *Héraclius* n'en aura pas moins de droits, ſupoſé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, & ſupoſé ſurtout qu'*Héraclius* ſoit en vie, ce que *Phocas* ne croit point.

Comme ma haine eſt juſte, & ne m'aveugle pas,
p) J'en vois aſſez en lui pour les plus grands états :
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne :
J'honore ſa valeur, j'eſtime ſa perſonne,
q) Et panche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien ;
Que ſes longues froideurs témoignent qu'il s'irrite,
De *r*) ce qu'on veut de moi par-delà ſon mérite ;
Et que de tes projets ſon cœur triſte & confus
Pour m'en faire juſtice aprouve mes refus.
Ce fils ſi vertueux, d'un père ſi coupable,
s) S'il ne devait régner, me pourait être aimable ;
Et *t*) cette grandeur même où tu le veux porter

p) *J'en vois aſſez pour les plus grands états.*] Cette phraſe n'eſt pas françaiſe. On eſt digne de gouverner de grands états ; on a aſſez de mérite pour être élu empereur ; mais *je vois aſſez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée &c.* ne peut ſe dire, parce que le ſens n'eſt pas complet. Le mot *pour*, ſans verbe, ſignifie toute autre choſe ; cet ouvrage était excellent *pour* ſon tems ; *Phocas* eſt bien patient *pour* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur eſt digne de gouverner les plus grands états ; car quel plus grand état que l'empire romain ?

q) *Et panche d'autant plus à lui vouloir du bien &c.*] Expreſſion de comédie.

Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter.
Après l'aſſaſſinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laiſſé père, mère, ni frère,
Que j'en faſſe ton fils légitime héritier!
Que j'aſſure par-là leur trône au meurtrier!
Non, non, ſi tu me crois le cœur ſi magnanime,
Qu'il oſe ſéparer ſes vertus de ton crime,
Sépare tes préſens, & ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils ſans le ſceptre, ou le ſceptre ſans lui.
Aviſe; & ſi tu crains qu'il te fût trop infame
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux ocupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échapé.
On dit qu'Héraclius eſt tout prêt de paraître.

r) *Ce qu'on veut de moi par de-là ſon mérite.* —— *Pour m'en faire juſtice &c.*] Cela n'eſt pas d'un ſtile élégant.

s) *S'il ne devait régner me pourait être aimable.*] On ne peut dire, *il m'eſt aimable*, *haïſſable*; & pourtant, on dit, *il m'eſt agréable*, *déſagréable*, *odieux*, *inſuportable*, *indiférent.* On en a dit la raiſon.

t) *Cette grandeur où tu le veux porter,*
Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter.]
Porter à une grandeur! cela n'eſt ni élégant, ni correct: & un motif qui fait y réſiſter? à quoi? à cette grandeur où l'on veut porter *Martian*?

u) Tyran, deſcens du trône, & fais place à *ton* maître.

PHOCAS.

x) A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait ſortir du tombeau,
Te donne cette audace, & cette confiance!
y) Ce bruit s'eſt fait déja digne de ta croyance.
Mais...

PULCHERIE.

Je ſais qu'il eſt faux pour t'aſſurer ce rang.
Ta rage eut trop de ſoin de verſer tout mon ſang:

u) *Tyran, deſcens du trône, & fais place à ton maître,*] eſt un vers admirable : il le ſerait encor plus, ſi l'on pouvait parler ainſi à un empereur dans une ſimple converſation. Il n'y a qu'une ſituation violente qui permette les diſcours violens. Il eſt toujours étrange que *Phocas* perſiſte à vouloir ofrir ſon fils à une princeſſe que tout autre ferait enfermer, pour l'empêcher de conſpirer, & pour avoir un otage.

NB. En général toutes les ſcènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur & une fille d'empereur ne ſe diſent point d'abord les dernières duretés ; & quand une fois on a laiſſé échaper de ces reproches & de ces menaces qui ne laiſſent plus lieu à la converſation, tout doit être dit. La ſcène aurait fini très-heureuſement par ce beau vers, *Tyran, deſcens du trône,*

Mais la ſoif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle impoſture.
Au ſeul nom de Maurice il te fera trembler ;
Puiſqu'il ſe dit ſon fils, il veut lui reſſembler ;
ζ) Et cette reſſemblance où ſon courage aſpire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon ſufrage afermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère, & pour mon empereur,
Et dedans ſon parti jetter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, ſi quelque remords te donne un juſte éfroi,

& fais place à ton maître ; mais quand on entend enſuite, *A ce compte arrogante &c.* les injures multipliées révoltent un peu le lecteur, & font languir le dialogue.

x) *A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau.*] *A ce compte*, eſt du ſtile négligé, & du ton familier qu'on ſe permettait alors mal-à-propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à *Pulchérie*, s'il était poſſible qu'un empereur & une fille d'empereur ſe diſſent des injures groſſières.

y) *Ce bruit s'eſt fait déja digne de ta croyance.*] Un bruit ne peut ſe faire digne ni indigne ; cela n'eſt pas français, parce qu'on ne peut s'exprimer ainſi en aucune langue.

ζ) *Et cette reſſemblance où ſon courage aſpire*
Mérite de gouverner l'empire.]

C'eſt une faute en toute langue, parce qu'une reſſemblance ne peut ni gouverner, ni mériter.

a) Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi;
Prens cette ocaſion de te faire juſtice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton ſuplice;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
b) Ma patience a fait par-delà ſon pouvoir.
Qui ſe laiſſe outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, eſpère en de faux bruits,
Fortifie, afermis ceux qu'ils auront ſéduits.
Dans ton ame à ton gré change ma deſtinée;
c) Mais choiſis pour demain la mort, ou l'hyménée.

PULCHERIE.

Il n'eſt pas pour ce choix beſoin d'un grand éfort

a) *Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi.*] Elle fait deux fois cette propoſition, & la ſeconde eſt bien moins forte que la premiére; mais peut-elle ſérieuſement lui parler ainſi? Je ſais que ces bravades réuſſiſſent auprès du parterre; mais je doute qu'un lecteur inſtruit les aprouve quand elles ne ſont pas néceſſaires, & quand elles ſont ſi fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs.

b) *Ma patience &c.*] Comment une patience fait-elle au-delà de ſon pouvoir? Jamais on ne peut faire que ce qu'on peut.

A qui hait l'hyménée, & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis ſi tu veux encor que ton cœur la ſouhaite.

Dans les deux ſcènes ſuivantes Héraclius paſſe pour Martian, & Martian pour Léonce. Héraclius ſe connaît ; mais Martian ne ſe connaît pas.

---

c) *Mais choiſis pour demain la mort ou l'hymenée.*] *Phocas* enfin la menace ; mais quelle raiſon a-t-il de perſiſter à lui faire épouſer ſon fils, qui ne veut pas d'elle, & dont elle ne veut pas ? Il n'en a d'autre raiſon que celle qui lui a été ſuggérée par ſon confident *Criſpe* à la première ſcène. *Criſpe* lui a remontré que ce mariage atirerait à la maiſon de *Phocas* l'afection du peuple qu'on ſupoſe ataché à la maiſon de *Maurice* ; mais la haine implacable & juſte de *Pulchérie* détruit cette raiſon. N'aurait-il pas falu que les grands & le peuple euſſent demandé le mariage de *Pulchérie* & de *Martian* ?

SCENE III. d)

PHOCAS, PULCHERIE, HÉRACLIUS *cru Martian, & ſachant qu'il eſt Héraclius*, CRISPE.

PHOCAS *à Héraclius.*

e) APproche, Martian, que je te le répète.
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conſpire encor la perte & du père, & du fils.
Elle-même a ſemé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puiſſe impoſer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouſer.

HÉRACLIUS *cru Martian.*

Seigneur . . .

d) J'ai crû qu'il ſerait utile pour le lecteur d'ajoûter dans cette ſcène, & dans les ſuivantes aux noms des perſonages, les noms ſous leſquels ils paraiſſent, & d'indiquer encor s'ils ſe connaiſſent eux-mêmes, ou s'ils ne ſe connaiſſent pas, pour lever toute équivoque, & pour mettre le lecteur plus aiſément au fait.

e) *Aproche, Martian, que je te le répète.*] On doit répéter le moins qu'on peut. Mais ſi *Pulchérie* que *Phocas* nomme *ingrate furie*, conſpire la perte du père & du fils, il eſt bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que ſon fils épouſe *cette furie.*

PHOCAS.

Garde ſur toi d'atirer ma colère.

HÉRACLIUS *cru Martian.*

Dûſſai-je mal uſer de cet amour de père,
f) Etant ce que je ſuis, je me dois quelque éfort,
Pour vous dire, ſeigneur, que *g*) c'eſt vous faire tort,
Et que c'eſt trop montrer d'injuſte défiance,
De ne pouvoir régner que par ſon alliance:
Sans prendre un nouveau droit du nom de ſon époux,
Ma naiſſance ſufit pour régner après vous.
J'ai du cœur, & tiendrais l'empire même infame,
S'il falait l'obtenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

h) Hé bien, elle mourra, tu n'en as pas beſoin.

f) *Etant ce que je ſuis, je me dois quelque éfort, Pour vous dire*] . . . . . .

Le ſens de la phraſe eſt, *Je dois vous dire, quoi qu'il m'en coute*, mais il ne doit pas faire *éfort* pour *dire*; ce n'eſt pas ſur cet éfort qu'il ſe fait, que ſon devoir tombe. D'ailleurs il ne fait point d'*éfort*, puiſqu'il n'aime point *Pulchérie*, puiſqu'il croit même être ſon frère; & puis, comment ſe doit-on un éfort?

g) *C'eſt vous faire tort*] eſt trop du ſtile de la comédie.

h) *Hé bien, elle mourra, tu n'en as pas beſoin.*] Ce

HÉRACLIUS *cru Martian.*

De vous-même, ſeigneur, daignez mieux prendre ſoin.
Le peuple aime Maurice, en perdre ce qui reſte
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeſte.
Au nom d'Héraclius a demi ſoulevé,
Vous verriez par ſa mort le déſordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, & la laiſſer ſujette;
i) Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de ſon cercueil,
A ce fils ſupoſé dont il faut me défendre,

Tu

mot ſemble condamner toute la ſcène précédente. *Phocas* avoüe qu'il n'avait nul beſoin de marier *Pulchérie* à ſon fils; il ſemble au contraire qu'il devait avoir un beſoin très-preſſant de ce mariage pour former un nœud intéreſſant.

i) *Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil.*] On peut être puni de ſon orgueil par un himen diſproportionné; mais on ne peut dire *être puni d'un himen*, comme on dit *être puni du dernier ſuplice*. *Parti plus bas* eſt déplacé. Il ſemble que *Martian* ſoit un parti bas, & qu'on menace *Pulchérie* d'un parti plus bas encore.

k) *Point qui ne s'éblouïſſe*, — *Point qu'après ſon hymen.*]

Ces

Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un ſceptre il n'eſt point d'amitié,
k) Point qui ne s'éblouïſſe à l'éclat de ſa pompe,
Point qu'après ſon hymen ſa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHERIE.

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
l) La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre;

Ces trois *point* ſont un mauvais effet dans la poëſie; & *point qu'après* eſt encor plus dur & plus mal conſtruit.

l) *La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre.*] Cette figure n'eſt-elle pas un peu outrée & recherchée ? Ce qui eſt hors de la nature ne peut guères toucher. On reproche à notre ſiècle de courir après l'eſprit, d'affecter des penſées ingénieuſes; c'était bien plutôt le goût du tems de *Corneille* que du nôtre. *Racine* & *Boileau* corrigèrent la France, qui depuis eſt retombée quelquefois dans ce défaut ſéduiſant. La vapeur d'un peu de ſang ne peut guères ſervir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique ?

Et ma mort en ſervant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ſes remercimens juge de ſes fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet ſuive.
m) Réſous-la de t'aimer, ſi tu veux qu'elle vive;
Sinon, j'en jure encor, & ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ſes refus.

SCENE IV.

PULCHERIE, HÉRACLIUS *ſe connaiſſant*, MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

HÉRACLIUS.

EN vain il ſe promet que ſous cette menace

m) *Reſous-la de t'aimer, ſi tu veux qu'elle vive.*] Je crois qu'on peut dire en vers, *réſoudre de*, auſſi-bien que *réſoudre à*; mais il eſt plus eſſentiel de remarquer, qu'il eſt bien étrange qu'un monarque diſe à ſon fils, Réſous cette princeſſe à t'aimer, ou je la ferai mourir. Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille propoſition. Elle paraît d'autant plus extraordinaire, que *Phocas* a dit, qu'on n'a nul beſoin de *Pulchérie*.

n) *Vous aurez en Léonce un digne poſſeſſeur.*] Le lecteur doit ſavoir que *Léonce* dont on n'a point encor parlé, paſſe pour le fils de *Léontine*, ancienne gouvernante de

J'eſpère en votre cœur ſurprendre quelque place.
Votre refus eſt juſte, & j'en ſais les raiſons.
Ce n'eſt pas à nous deux d'unir les deux maiſons;
D'autres deſtins, madame, atendent l'un & l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs auſſi-bien que la vôtre.
n) Vous aurez en Léonce un digne poſſeſſeur;
Je ſerai trop heureux d'en poſſéder la ſœur.
Ce guerrier vous adore, & vous l'aimez de même.
o) Je ſuis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime.
Léontine leur mère eſt propice à nos vœux;
Et quelque effort qu'on faſſe à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour ſi parfait les chaînes ſont ſi belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

prince *Héraclius*, fils de *Maurice*, & du prince *Martian* fils de *Phocas*. On ne ſait point encor que ce prétendu *Léonce* a été changé en nourice, & qu'il eſt le véritable *Martian*. Il eût été à ſouhaiter peut-être que dès la première ſcène ces avantures euſſent été éclaircies; mais avec un peu d'atention, il ſera aiſé de ſuivre l'intrigue: il eſt triſte qu'on ait beſoin de cette atention, qui *d'un divertiſſement nous fait une fatigue.*

o) *Je ſuis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime.*] Cette *Eudoxe* eſt une fille de *Léontine*, que par conſéquent *Martian* croit ſa ſœur. On n'a point encor parlé

PULCHERIE.

Seigneur, vous connaiſſez ce cœur infortuné;
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné;
Et votre main illuſtre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me ſollicite.
Mais à d'autres penſers il me faut recourir:
p) Il n'eſt plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir;
q) Et quand à ce départ une ame ſe prépare....

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;

d'elle, & le véritable *Héraclius* cru *Martian* s'ocupe ici de l'arrangement d'un double mariage.

On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale, *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, à ces *chaines ſi belles*, à ces *captivités éternelles*. *Quinault* a paſſé pour avoir le premier employé ces expreſſions, dont *Corneille* s'était ſervi avant lui, dans preſque toutes ſes piéces. Il paraît étrange que le public ſe ſoit trompé à ce point; mais c'eſt que ces expreſſions firent une grande impreſſion dans *Quinault*, qui ne parle jamais que d'amour, & qui en parle avec élégance; elles en firent très-peu dans les ouvrages de *Corneille*, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petiteſſes trop fréquentes.

p) *Il n'eſt plus tems d'aimer, alors qu'il faut mourir.*] Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire *Héraclius*, qui n'a parlé que de mariage; on s'atendait

Pardonnez-moi ce mot, pour vous ſervir d'apui:
r) J'ai peine à reconnaître encor un père en lui.
Réſolu de périr pour vous ſauver la vie,
Je ſens tous mes reſpects céder à cette envie;
Je ne ſuis plus ſon fils s'il en veut à vos jours;
Et mon cœur tout entier vole à votre ſecours.

PULCHERIE.

C'eſt donc avec raiſon que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,

qu'il parlerait d'abord à *Pulchérie* du péril afreux où elle eſt, *& dicat jam nunc debentia dicit* : auſſi tous ces perſonages ont beau parler d'amour, & de tyrans, & de mort, aucun d'eux ne touche; aucun n'inſpire de terreur juſqu'ici; mais l'intrigue commence à atacher, & c'eſt beaucoup. Le principal mérite de cette piéce eſt dans l'embarras de cette intrigue qui pique toujours la curioſité.

q) *Et quand à ce départ une ame ſe prépare.*] Ce mot *départ* eſt faible, & *une ame* auſſi. Tâchez de ne jamais faire ſuivre un vers fort & bien frapé, par un vers languiſſant qui l'énerve.

r) *J'ai peine à reconnaître encor un père en lui.*] Le lecteur doit ici ſe ſouvenir qu'*Héraclius* ſait bien que *Phocas* n'eſt point ſon père, mais qu'il n'a point dit ſon ſecret à *Pulchérie*; cela cauſe peut-être un peu d'embarras, & c'eſt au lecteur à voir s'il aimerait mieux que *Pulchérie* fût inſtruite ou non.

Mais ce péril extrême où pour me ſecourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

Ah, mon prince, ah, madame, il vaut mieux vous réſoudre
s) Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre.
Au nom de votre amour, & de votre amitié,
Prenez de votre ſort tous deux quelque pitié.
t) Que la vertu du fils ſi pleine & ſi ſincère
u) Vainque la juſte horreur que vous avez du père ;
x) Et pour mon intérêt n'expoſez pas tous deux....

s) *Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre.*] Comment diſſipe-t-on un foudre par un hymen ? Toute métaphore, encor une fois, doit être juſte. *Diſſiper ce foudre* n'eſt là que pour rimer à *réſoudre.* Ce ſtile eſt trop négligé.

t) *Que la vertu du fils ſi pleine & ſi ſincère.*] Une vertu *pleine & ſincère* n'eſt pas le mot propre ; une vertu n'eſt ni pleine ni vuide.

u) *Vainque la juſte horreur que vous avez du père.*] *Vainque* eſt trop rude à l'oreille : *horreur de* eſt permis en vers.

x) *Et pour mon intérêt, n'expoſez pas tous deux.*] *Martian* cru *Léonce*, amoureux de *Pulchérie*, veut ici que *Pulchérie* épouſe *Héraclius* cru *Martian*, amoureux d'*Eudoxe.*

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, & qu'eſt-ce que tu veux?
Tu m'as ſauvé la vie, & pour reconnaiſſance
Je voudrais à tes feux ôter leur récompenſe;
Et miniſtre inſolent d'un prince furieux
Couvrir de cette honte un nom ſi glorieux,
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princeſſe, odieux à moi-même!
Je te connais, Léonce, & mieux que tu ne crois;
Je ſais ce que tu vaux, & ce que je te dois.
Son bonheur eſt le mien, madame, & je vous donne
Léonce & Martian en la même perſonne;
y) C'eſt Martian en lui que vous favoriſez.

Je remarquerai à cette ocaſion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce ſacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coute beaucoup; ce ſont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts: de ſimples arrangemens de mariage ne ſont jamais tragiques, à moins que dans ces arangemens mêmes il n'y ait un péril évident & quelque choſe de funeſte.

N'expoſez pas tous deux, n'eſt pas français; il faut, *ne les expoſez pas tous deux.*

y) *C'eſt Martian en lui que vous favoriſez.*] Cela veut dire pour le ſpectateur qu'*Héraclius* cru *Martian*, voit dans *Léonce* un autre lui-même; & cela veut dire auſſi dans l'eſprit de l'auteur, que *Léonce* eſt le vrai *Martian*; c'eſt

z) Opoſons la conſtance aux périls opoſés.
Je vais près de Phocas eſſayer la prière ;
a) Et ſi je n'en obtiens la grace toute entière,
Malgré le nom de père, & le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ſes ennemis.
Oui, ſi ſa cruauté s'obſtine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte ;
Et puiſſe, ſi le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner.
Adieu, madame.

SCENE V.

PULCHERIE, MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

PULCHERIE.

ADieu, prince trop magnanime,

ce qui ſe débrouillera par la ſuite, & ce qui eſt ici un peu embrouillé ; mais un ſpectateur bien atentif peut aimer à deviner cet énigme.

z) *Opoſons la conſtance aux périls opoſés.*] Cet *opoſés* eſt de trop, c'eſt une figure de mots inutile ; de plus, ce n'eſt pas le mot propre, les périls menacent, les obſtacles s'opoſent.

a) *Et ſi je n'en obtiens la grace toute entière.*] Ce vers eſt obſcur ; il va trouver *Phocas*, & s'il n'en obtient la

Prince digne en effet d'un trône aquis ſans crime,
Digne d'un autre père. Ah Phocas! ah tyran!
Se peut-il que ton ſang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant ſon courage,
Tâcher de notre part à repouſſer l'orage.
Tu t'es fait des amis, je fais des mécontens.
Le peuple eſt ébranlé, ne perdons point de tems:
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

Pour otage en ſes mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oſerai rien qu'avec un juſte éfroi
b) Qu'il ne venge ſur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHERIE.

N'importe, à tout oſer le péril doit contraindre.

grace; il ſemble que ce ſoit la grace de *Phocas*. Il eût falu dire auſſi ce que c'eſt que cette grace toute entière, puiſqu'on n'a pas encor parlé de grace.

b) *Qu'il ne venge ſur vous ce qu'il craindra.*] On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y opoſe; point de bons vers ſans le mot propre: il faut l'exactitude de la proſe avec la beauté des images, l'harmonie des ſillabes, la hardieſſe des tours & l'énergie de l'expreſſion; c'eſt ce qu'on trouve dans pluſieurs morceaux de *Corneille*.

c) Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
d) Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus promts, & les moins dangereux.

Fin du premier acte.

c) *Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.*] Cette ſentence paraît quelque choſe de contradictoire ; elle eſt cependant au fonds d'une très-grande vérité : elle ſignifie qu'il faut tout hazarder quand tous les partis ſont également dangereux. Il eût falu, je crois, éviter le jeu de mots & l'antithèſe, qui reviennent trop ſouvent.

d) *Allons examiner pour ce coup généreux.*] *Pulchérie* va donc conſpirer de ſon côté. On a donc lieu d'être ſurpris qu'elle ne ſoit pas dans le ſecret, puiſque la fille de *Maurice* doit avoir du pouvoir ſur le peuple, & mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut ſe livrer à l'intrigue & aux reſſorts que l'auteur a choiſis.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

a) VOILA ce que j'ai craint de ſon ame enflamée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché ſon ſort, *b*) il m'aurait mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
c) Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pû ſavoir cette grande nouvelle

a) *Voilà ce que j'ai craint.*] Le ſpectateur ne peut d'abord ſavoir que c'eſt *Léontine* qui parle, & que c'eſt cette même *Léontine*, autrefois gouvernante d'*Héraclius* & de *Martian*; il ſerait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui aſſiſtent à une piéce de théatre, connaiſſent tout d'un coup les perſonages qui ſe préſentent, excepté ceux dont l'intérêt eſt de cacher leur nom.

b) *Il m'aurait mal aimée.*] Qui? de qui parle-t-elle? c'eſt une énigme: *mal aimée*, expreſſion trop triviale.

c) *Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé &c.*]

d) Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle,
A quelque eſprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand ſecret a peſé comme à vous.
C'eſt par-là qu'il eſt ſû, c'eſt par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'eſt par-là qu'un tyran plus inſtruit que troublé
De l'ennemi ſecret qui l'aurait acablé,
e) Ajoutera bientôt ſa mort à tant de crimes,
Et ſe ſacrifîra pour nouvelles victimes,
Ce prince dans ſon ſein pour ſon fils élevé,
Vous qu'adore ſon ame, & moi qui l'ai ſauvé.
f) Voyez combien de maux pour n'avoir ſû vous taire.

On voit aſſez que cela eſt trop comique. *Corneille* a-t-il voulu faire parler cette gouvernante, comme une bourgeoiſe qui a conſervé le ton bourgeois à la cour ? cela eſt abſolument indigne de la tragédie.

d) *Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle.*] Voilà la même faute; & *dire à l'oreille à une ame* ! on ne peut s'exprimer plus mal.

e) *Ajoutera bientôt ſa mort à tant de crimes.*] Par la conſtruction, c'eſt la mort de *Phocas*; par le ſens, c'eſt celle de *Maurice*. Il faut que la ſintaxe & le ſens ſoient toujours d'acord.

f) *Voyez combien de maux pour n'avoir ſû vous taire.*] Ce vers eſt encor bourgeois; mais les précédens ſont no-

EUDOXE.

g) Madame, mon reſpect ſoufre tout d'une mère,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raiſon,
Ne m'acuſera plus de cette trahiſon :
h) Car c'en eſt une enfin bien digne de ſuplice,
i) Qu'avoir d'un tel ſecret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous?
Eſt-ce le prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.

bles, exacts, bien tournés, forts, précis, & dignes de *Corneille.*

g) *Madame, mon reſpect ſoufre tout d'une mère &c.*] Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de *Léontine.* Cette femme qui conduit toute l'intrigue commence par ſe tromper, par acuſer ſa fille mal-à-propos ; cette acuſation même eſt abſolument inutile pour l'intelligence, & pour l'intérêt de la piéce.

h) *Car c'en eſt une enfin bien digne de ſuplice.*] Le mot de *ſuplice* paraît trop fort ; & *digne de ſuplice*, n'eſt pas français.

i) *Qu'avoir.*] Il faut abſolument *que d'avoir. C'eſt une trahiſon, avoir donné un indice* : il faut, *que d'avoir donné un indice. Trahiſon qu'avoir donné* eſt un ſoléciſme.

On dit qu'il eſt en vie, & ſon nom ſeul les charme:
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après du ſien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
k) Vous en fites l'échange, & prenant Martian,
Vous laiſſates pour fils ce prince à ſon tyran,
En ſorte que le ſien paſſe ici pour mon frère,
l) Cependant que de l'autre il croit être le père,

k) Tout ce diſcours eſt un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du ſien*, n'eſt pas français: *en ſorte que* eſt trop ſtile d'afaires. Mais *Eudoxe* en voulant éclaircir cette hiſtoire, ſemble l'embrouiller. *Et prenant Martian, vous laiſſates pour fils ce prince à Phocas ſon tyran*, ne peut avoir de ſens que celui-ci: *Vous laiſſates Martian pour fils à Phocas. Laiſſer quelqu'un pour fils*, n'eſt pas d'un ſtile élégant; mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. *Eudoxe* fait croire au ſpectateur que *Martian* a paſſé & paſſe pour fils de *Phocas:* l'équivoque vient de ce mot *prince*: *Vous laiſſates ce prince à Phocas.* Elle entend par ce prince, *Héraclius*; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire. Elle devait expliquer que *Léontine* a fait paſſer *Martian* pour ſon propre fils *Léonce*, & a donné *Héraclius* fils de *Maurice* pour *Martian* fils de *Phocas.*

l) *Cependant que de l'autre il croit être le père.*] Cet *il*

Et voit en Martian Léonce qui n'eſt plus,
Tandis que ſous ce nom il aime Héraclius.
m) On dirait tout cela ſi par quelque imprudence
Il m'était échapé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il eſt vivant ;
Aucun n'oſe pouſſer l'hiſtoire plus avant.
Comme ce ſont pour tous des routes inconuës,
n) Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;

croit être ſe raporte par la phraſe à *Martian*, & cependant c'eſt *Phocas* dont on parle. Dans un ſujet ſi obſcur il eſt abſolument néceſſaire que les phraſes ſoient toujours claires, & *Eudoxe* ne s'explique pas aſſez nettement.

m) *On dirait tout cela.* — *Mais pour toute nouvelle.* — *Pouſſer plus avant l'hiſtoire.*] Toutes ces manières de parler ſont d'une familiarité qui n'eſt nullement convenable à la tragédie.

n) *Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nuës &c.*] Ces trois derniers vers ſont trop comiques ; ce qui précède eſt une explication de l'avant-ſcène. Cette explication devait apartenir naturellement au premier acte ; on n'aime point à être ſi long-tems en ſuſpens ; cette incertitude du ſpectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choſes qu'on n'a pas bien conçues ; & ſi l'eſprit ſe plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'eſt pas touché.

Et j'en ſais tel qui croit dans ſa ſimplicité,
o) Que pour punir Phocas Dieu l'a reſſuſcité.
Mais le voici.

SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

p) MAdame, il n'eſt plus tems de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux myſtère :
Le tyran alarmé du bruit qui le ſurprend,
Rend ma crainte trop juſte, & le péril trop grand :
Non que de ma naiſſance il faſſe conjecture,
Au contraire il prend tout *q*) pour groſſière impoſture,
Et me connaît ſi peu, que pour la renverſer

o) *Que pour punir Phocas Dieu l'a reſſuſcité.*] Voilà où il falait une métaphore, un tour noble qui ſauvât ce ridicule.

p) *Madame il n'eſt plus tems de taire.*] *Héraclius* ne dit ici rien de nouveau à *Léontine* ; il ne s'eſt rien paſſé de nouveau depuis la premiére ſcène du premier acte ; mais l'embarras commence à croître, dès qu'*Héraclius* veut ſe déclarer.

A l'hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'opoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre:
Je ſuis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'aquérir les droits d'un prince ſi chéri,
r) En me donnant moi-même à ma ſœur pour mari.
En vain nous réſiſtons à ſon impatience,
Elle par haine aveugle, & moi par connaiſſance;
Lui, qui ne conçoit rien de l'obſtacle éternel
Qu'opoſe la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obſtinée,
Lui propoſe à demain la mort, ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceſte elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'eſt pas tems de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma ſœur,
Et de rendre à mon père un juſte ſucceſſeur.

déclarer. Il ne dit rien à la vérité de tragique; il explique ſeulement l'embarras où eſt *Phocas*.

q) *Pour groſſière impoſture — Que pour la renverſer.*] On ne renverſe point une impoſture, on la confond.

r) *En me donnant moi-même.*] Ce *moi-même* eſt de trop; ſans doute ſi on le marie, on le marie lui-même. Il falait des expreſſions qui donnaſſent horreur de l'inceſte.

LÉONTINE.

Puiſque vous ne craignez que ſa mort, ou l'inceſte,
Je rens graces, ſeigneur, à la bonté céleſte,
De ce qu'en ce grand bruit le ſort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage ſeul nous donne lieu de craindre,
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
Et puiſqu'aucun ſoupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor ſon fils, & ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
s) J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,

s) *J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie.*] Ce diſcours de *Léontine* inſpire une grande curioſité ; je ne ſais s'il ne dégrade pas un peu *Héraclius*, & même *Pulchérie*. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entiérement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfans, & qui ne leur permet pas de ſe mêler de leurs propres affaires ; c'eſt au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal eſt encore que cette *Léontine* qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la piéce, hors un billet dont l'empereur peut très-bien ſe ſaiſir.

t) *Se faiſant du tyran l'éfroyable partie.*] Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, ſoit par la place où ils ſont mis, ſoit par le ſecours d'une épi-

Pourvû que vous veuillez ne vous point hazarder.
Répondez moi de vous, & je vous répons d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'ocaſion ne s'ofrira ſi belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on ſache l'auteur de cette nouveauté.
Il ſemble que de Dieu la main apeſantie,
t) Se faiſant du tyran l'éfroyable partie:
Veuille avancer par-là ſon juſte châtiment,
Que par un ſi grand bruit ſemé confuſément
Il diſpoſe les cœurs à prendre un nouveau maître,

tète heureuſe. La *partie* eſt un terme de chicane ; la main de Dieu apeſantie qui devient l'éfroyable partie du tyran, eſt une idée terrible. On pourait incidenter ſur une main qui ſe fait partie ; mais c'eſt ici que la critique des mots doit, à mon avis, ſe taire devant la nobleſſe des choſes.

Tout ce que dit ici *Héraclius* eſt plein de force, de raiſon, & d'éloquence. Cette même éloquence ſe déploye dans *Léontine*. Ce ſont de ces traits qui n'apartiennent qu'à *Corneille*. Quelques perſonnes ſont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout ſur elle, & qui ne veut pas ſeulement qu'*Héraclius* ſache autre choſe que ſon nom. Ce caractère n'eſt pas ordinaire ; il excite une grande curioſité, mais encor une fois il rend le prince petit ; on eſt ſecrettement bleſſé que le héros de la piéce ſoit inutile.

Et preſſe Héraclius de ſe faire connaître.
C'eſt à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
Montrons Héraclius au peuple qui l'atend ;
Evitons le hazard qu'un impoſteur l'abuſe,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuſe,
De mon trône à Phocas ſous ce titre arraché,
Il puiſſe me punir de m'être trop caché.
Il ne ſera pas tems, madame, de lui dire,
Qu'il me rende mon nom, ma naiſſance, & l'empire,
Quand il ſe prévaudra de ce nom déja pris,
Pour me joindre au tyran dont je paſſe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;
Mais gardons juſqu'au bout ce ſecret important ;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconſtant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naiſſance :
Semble digne, ſeigneur, de cette confiance :
Je ne laiſſerai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes deſſeins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice ;

u) *Vous en êtes auſſi, madame, & je me rens.*] *Vous en êtes auſſi*, c'eſt une de ces expreſſions de comédie qu'on eſt obligé de relever ſi ſouvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du tems. Si cette expreſſion n'eſt pas

Mais aucun n'aura part à ce grand ſacrifice ;
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez.
Vous régnerez par moi, ſi par moi vous vivez.
Laiſſez entre mes mains mûrir vos deſtinées,
Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, ſi votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous expoſez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime:
Le peuple pour miracle oſera maintenir
Que le ciel par ſon fils l'aura voulu punir;
Et ſa haine obſtinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père.
La vérité n'aura ni le nom, ni l'éfet,
Que d'un adroit menſonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre ſera trop noire,
Pour ne pas obſcurcir l'éclat de votre gloire.
Je ſai bien que l'ardeur de venger vos parens...

HÉRACLIUS.

u) Vous en êtes auſſi, madame, & je me rens;

élevée, le fonds du diſcours d'*Héraclius* ne l'eſt pas davantage ; il ne prend aucune meſure, & ne dit rien de grand ; il ſe borne à ne pas faire *éclat d'un ſecret*, ſans le *congé* de ſa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout*

Je n'examine rien, & n'ai pas la puiſſance
De combatre l'amour, & la reconnaiſſance.
Le ſecret eſt à vous, & je ſerais ingrat,
Si ſans votre congé j'oſais en faire éclat,
Puiſque ſans votre aveu toute mon avanture
Paſſerait pour un ſonge, ou pour une impoſture.
Je dirai plus, l'empire eſt plus à vous qu'à moi,
Puiſqu'à Léonce mort tout entier je le doi.

divins d'*Eudoxe*, la proteſtation qu'il n'aſpire au trône que par *la ſeule ſoif* d'en faire part à *Eudoxe*, ſont une froide galanterie, telle que celle de *Céſar* avec *Cléopatre*. Ce n'eſt pas là une paſſion tragique, c'eſt parler d'amour comme on en parlait dans la ſimple comédie, & d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. *Corneille* a mis de l'amour dans toutes ſes piéces; mais on a déja remarqué que cet amour n'a jamais été intéreſſant que dans le *Cid*, & atachant que dans *Polyeucte*: c'eſt de tous les ſentimens le plus froid & le plus petit, quand il n'eſt pas le plus violent.

Je ne ſais ſi on peut citer l'opinion de *Rouſſeau* comme une autorité; il a fait de ſi mauvaiſes comédies, que ſon ſentiment en fait de tragédies peut n'avoir point de poids; mais quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théatre, & qu'il ſoit inégal dans ſes autres ouvrages, il avait un goût très-cultivé. Voici ce qu'il dit dans ſa lettre au comédien *Ricoboni*.

x) C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire,
Que je rens à la ſœur ce que je tiens du frère.
Non que pour m'aquiter *y*) par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination :
Il préſenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent,
Il prépara mon ame au feu qu'ils allumèrent ;
Et ces yeux tout divins par un ſoudain pouvoir
z) Achevèrent ſur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, cher Eudoxe, à ce trône n'aſpire,

» Que les effets de l'amour ſoient tragiques comme » dans *Hermione* & dans *Phèdre*, qu'on le repréſente » acompagné du trouble, des inquiétudes & des violentes » agitations qui en ſont le caractère ; en un mot, que » les héros ſoient amoureux & non pas des diſcoureurs » d'amour, comme dans les piéces du grand *Corneille* & » dans celles de ſon frère. «

x) *C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire.*] On ne ſatisfait point au prix d'un ſang.

y) *Par cette élection Mon devoir ait forcé mon inclination.*] Le mot d'*élection* n'eſt nullement le mot propre, & *Héraclius* ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour *Eudoxe*, puiſqu'il l'aime depuis longtems.

z) *Achevèrent ſur moi l'effet de ce devoir.*] Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir ſur quelqu'un, ſont une étrange façon de parler.

Que pour vous voir bientôt maîtreſſe de l'empire.
Je ne me ſuis voulu *a*) jetter dans le hazard,
Que par la ſeule ſoif de vous en faire part;
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceſte,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeſte;
Mais ſi je me dérobe au ſang qui vous eſt dû,
Ce ſera par moi ſeul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Diſpoſez des moyens, *b*) & du tems de le prendre.
Quand vous voudrez régner, *c*) faites-m'en poſ-
eſſeur;
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma ſœur,
Tirez la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prens conſeil que de moi-même.

a) *Jetter dans le hazard.*] On ſe jette dans le péril, & non dans le hazard.

b) *Et du tems de le prendre.*] Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre.

c) *Faites-m'en poſſeſſeur.*] *Faites moi poſſeſſeur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourez le prendre.* Tout cela eſt bien loin de la nobleſſe & de l'élégance que le ſtile tragique demande.

d) *Les deſſeins de tout ce que j'ai fait.*] Cela n'eſt pas français; il faut, *les raiſons*, ou, *aprenez mes deſſeins & tout ce que j'ai fait.*

LÉONTINE.

Repoſez vous ſur moi, ſeigneur, de tout ſon ſort,
Et n'en apréhendez ni l'hymen, ni la mort.

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

CE n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe;
A ne vous rien cacher ſon amour m'autoriſe.
Vous ſaurez *d*) les deſſeins de tout ce que j'ai fait,
Et pourez me ſervir à preſſer leur effet.
Notre vrai Martian adore la princeſſe;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtreſſe,
e) Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas,

e) *Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas.*] Il paraît que *Léontine* n'a pris aucune meſure; elle a une eſpérance vague qu'un jour *Martian* ſe croyant *Héraclius*, poura tuer ſon propre père *Phocas*; mais elle n'eſt sûre de rien; elle ſe repait de l'idée d'un parricide, à quoi *Eudoxe* s'opoſe très-raiſonablement.

D'ailleurs, *Léontine* n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'eſt guères dans la nature qu'elle ait élevé *Martian* pour tuer un jour ſon père; on ne médite pas un parricide de ſi loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner *Héraclius*, il n'importe par quelles mains *Phocas* pé-

Et de ſon propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris ſoin de lui, ſi je l'ai laiſſé vivre,
Si je perdis Léonce, & ne le fis pas ſuivre,
Ce fut ſur l'eſpoir ſeul qu'un jour pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourait s'enhardir.
Je ne l'ai conſervé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, madame!

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide!
C'eſt à de telles mains qu'il nous faut recourir,
C'eſt par-là qu'un tyran eſt digne de périr;
Et le couroux du ciel pour en purger la terre
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.

riſſe. Un parricide n'eſt ici qu'une horreur inutile. A peine eſt-il queſtion de ce parricide dans la piéce.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'*Atrée*; mais ce ſont les perſonages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Ici, c'eſt une gouvernante d'enfans, qui ſans aucun intérêt perſonel, a livré ſon propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'eſpérance que *Martian* ſubſtitué à ce fils tuerait dans vingt ans ſon père *Phocas*; cela n'eſt guères dans l'ordre des poſſibles.

Remarquons ſurtout que les atrocités font effet au théatre, quand la paſſion les excuſe, quand celui qui va

C'eſt à nous qu'il remet de l'y précipiter ;
Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au ſang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre eſt digne de nous, le crime eſt digne d'eux.
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je ſais qu'un parricide eſt digne d'un tel père ;
f) Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?
Et ſachant ſa vertu, pouvez-vous juſtement
Abuſer juſques-là de ſon aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuſe naiſſance
g) Mérite que l'erreur arrache l'innocence ;

tuer quelqu'un a des remords, quand cette ſituation produit de grands mouvemens. C'eſt ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne faſſe aiſément toutes ces réflexions ; mais au théatre le ſpectateur ocupé de l'intrigue s'atache peu à démêler ces défauts qui ſont ſenſibles à la lecture.

f) *Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?*] Il ſemble qu'il ſoit en péril de faire des fils ; cela ſe raporte à parricide ; mais, *faire un parricide*, ne ſe dit pas ; on dit, *commettre un parricide*, *faire un crime.*

g) *Mérite que l'erreur arrache l'innocence.*] La penſée n'eſt pas exprimée ; la naiſſance ne mérite ni ne déméri-

Et que, de quelque éclat qu'il ſe ſoit revêtu,
h) Un crime qu'il ignore en ſouille la vertu.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, un page.

LE PAGE.

i) EXupère, madame, eſt là qui vous demande.

te. Il veut dire, Le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux ; & encor cela n'eſt pas vrai. Toutes ces penſées ſubtiles, obſcurément exprimées, choquent les premières loix de l'art d'écrire, qui ſont le naturel & la clarté.

h) *Un crime qu'il ignore en ſouille la vertu.*] La vertu de l'innocence ! Ces derniers vers ſont vicieux ; on dit bien, la vertu de la tempérance, de la modération, parce que ce ſont des eſpèces de vertu : l'innocence eſt l'excluſion de tous les vices, & non une vertu particulière.

i) *Exupère, madame, eſt là qui vous demande.*] On ſent aſſez que cet, *eſt là*, eſt un terme de domeſtique qui doit être banni de la tragédie.

k) *Parler à moi*,] ne ſe dit point ; il faut *me parler*. On peut dire en reproche, *parlez à moi*, *oubliez-vous que vous parlez à moi.*

l) *Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi.*] On

LÉONTINE.

Exupère! A ce nom que ma ſurpriſe eſt grande!
Qu'il entre. A quel deſſein vient-il *k*) parler à moi,
l) Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola ſon père,
Et ſa venue ici cache quelque myſtère.
m) Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

---

prononce, *je connais* ; & du tems même de *Corneille*, cette diphtongue, *oi*, était toujours prononcée *ai*, dans tous les imparfaits ; *j'aurais*, *je ferais* : auparavant on la prononçait comme, *toi*, *ſoi*, *loi*. *Connoi* pour *connais*, eſt une liberté qu'ont toujours euë les poëtes, & qu'ils ont conſervée. Il leur eſt permis d'ôter ou de conſerver cette *s* à la fin du verbe, à la première perſonne du préſent ; ainſi, on met, *je di*, pour *je dis* ; *je fai*, pour *je fais* ; *j'averti*, pour *j'avertis* ; *je vai*, pour *je vais*.

. . . . . Je vous en *averti*,
Et ſans compter ſur moi, prenez votre parti.
Racine.

m) *Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.*] Il eſt intolérable que cette *Léontine* reproche toujours à ſa fille en termes ſi bas, & ſi comiques, une indiſcrétion qu'*Eudoxe* n'a point commiſe. Ces reproches ſont d'autant plus mal placés que les diſcours & les actions de *Léontine* ne produiſent rien.

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MAdame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE *à Eudoxe.*

n) Hé bien !

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

(*à Exupère.*)

Taiſez-vous. Depuis quand ?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déja l'empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPERE.

Le tyran eſt bien loin de s'en voir éclairci.

n) *Hé bien. Si — Taiſez vous.*] C'eſt encor un dialogue de comédie ; mais le conp de théatre eſt frapant.

o) *Léontine a trompé Phocas.*] C'eſt ici que l'intrigue ſe nouë plus que jamais ; c'eſt une énigme à deviner. Ce

LÉONTINE.

Comment ?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah, quitez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez ſi c'eſt ſa main, ou s'il eſt contrefait,
Dites s'il me détrompe, ou m'abuſe en effet,
Si je ſuis votre fils, ou s'il était mon père ;
Vous en devez connaître encor le caractère.

LÉONTINE.

o) *Léontine a trompé Phocas*,

Martian cru *Léonce*, eſt-il fils de *Maurice*, ou de *Phocas*, ou de *Léontine* ? Le ſpectateur cherche la vérité, il eſt très ocupé, ſans être ému. Ces incertitudes n'ont pû encor produire ces grands mouvemens, cette terreur, ce paté-

Et livrant pour mon fils un des ſiens au trépas,
Dérobe à ſa fureur l'héritier de l'empire.
O vous qui me reſtez de fidéles ſujets,
Honorez ſon grand zèle, apuyez ſes projets;
Sous le nom de Léonce Héraclius reſpire.

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Exupère.*)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains,
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zèle y répondit par-delà ſa croyance.
Le voyant priſonnier & ſes quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis:
Mais enfin toute prête à me voir découverte,

Ce

tique, qui ſont l'ame de la vraie tragédie; mais nous ne ſommes encor qu'au ſecond acte. Il ſemble que l'on aurait pû tirer un bien plus grand parti de l'invention de *Calderon;* rien n'était peut-être plus tragique & plus ſingulier, que de voir deux héros élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déployent à la première ocaſion leur caractère de grandeur. Ce ſujet traité avec la vraiſemblance qu'exige notre théatre, aurait reçu de la main de *Corneille* les beautés les plus frapantes; mais un billet de *Maurice*, dans les mains de *Léontine*, ne peut faire ce grand effet. Cela exige

p) Ce zèle ſur mon ſang détourna votre perte.
J'allai pour vous ſauver vous ofrir à Phocas ;
q) Mais j'ofris votre nom, & ne vous donnai pas.
La généreuſe ardeur de ſujette fidéle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle.
Mon fils fut pour mourir le fils de l'empereur.
J'éblouïs le tyran, je trompai ſa fureur :
Léonce au lieu de vous lui ſervit de victime.
(*Elle fait un ſoupir.*)
r) Ah ! pardonnez, de grace, il m'échape ſans crime.

exige des vers de diſcuſſion, qui énervent le tragique, & réfroidiſſent le cœur : auſſi la piéce eſt juſqu'à préſent plutôt une afaire dificile à démêler qu'une tragédie.

p) *Ce zèle ſur mon ſang détourna votre perte.*] Ce vers eſt trop obſcur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre ſur ſon ſang ?

q) *Mais j'ofris votre nom.*] Cette ſubtilité afaiblit le patétique de l'image.

r) *Ah! pardonnez de grace, il m'échape ſans crime.*] Cela ne ſerait pas ſoufert à préſent. Il était aiſé de mettre, *pardonnez ce ſoupir, il m'échape ſans crime.* Le mal eſt, que ce ſoupir d'une mère eſt acompagné d'une diſſimulation qui afaiblit tout ſentiment tendre.

Léontine ne ſe montre juſqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût.

s) J'ai pris pour vous ſa vie, & lui rens un ſoupir ;
Ce n'eſt pas trop, ſeigneur, pour un tel ſouvenir ;
A cet illuſtre effort par mon devoir réduite,
J'ai domté la nature, & ne l'ai pas détruite.
Phocas ravi de joye à cette illuſion
Me combla de faveurs avec profuſion,
Et nous fit *t*) de ſa main cette haute fortune,
Dont il n'eſt pas beſoin que je vous importune.
Voilà ce que mes ſoins vous laiſſaient ignorer ;
Et j'atendais, ſeigneur, à vous le déclarer,

s) *J'ai pris pour vous ſa vie*] n'eſt pas français ; il faut, *j'ai donné ſa vie pour vous*, & non pas, *j'ai pris*.

t) *De ſa main*] eſt de trop.

u) *Et qu'une ocaſion pareille à ce grand bruit*
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit.]

Rien n'eſt plus obſcur que ces deux vers. Qu'eſt-ce qu'une ocaſion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu ? l'aveu de qui ? l'aveu de quoi ? Ne ceſſons de dire pour l'inſtruction des jeunes gens que la première loi eſt d'être clair.

x) *Notre grand monarque — laiſſer quelque marque.*] Quel ſtile ! Il veut dire, J'ignorais que *Maurice* avait pu laiſſer quelque marque à laquelle on pût reconnaître ſon fils.

y) *Pour mieux gêner Maurice.*] Forcer un père à voir égorger ſes enfans, eſt-ce là ſimplement le gêner ? n'eſt-ce pas lui faire ſoufrir un ſuplice afreux ? Que le mot

Que par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naiſſance,
u) Et qu'une ocaſion pareille à ce grand bruit
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit.
Car comme j'ignorais que *x*) notre grand monarque
En eût pû rien ſavoir, ou laiſſer quelque marque,
Je doutais qu'un ſecret n'étant ſû que de moi,
Sous un tyran ſi craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme ſa cruauté, *y*) pour mieux gêner Maurice,

propre eſt rare ! mais qu'il eſt néceſſaire !

Martian qui s'eſt toujours cru fils de cette femme, & qui ſe voit en un inſtant fils de l'empereur *Maurice*, demeure muet dans une telle conjoncture ; ce qui n'eſt ni vraiſemblable, ni théatral. Juſqu'ici, ni *Héraclius*, ni *Martian* n'ont été que deux inſtrumens dont on ne ſait pas encor comme on ſe ſervira. *Martian* laiſſe parler *Exupère* ; mais comment cet *Exupère* ne lui a-t-il pas parlé plutôt ? eſt-il poſſible qu'ayant eu ce billet *n'aguères de ſon cher parent*, il ne l'ait pas porté ſur le champ à *Martian* ou à *Léonce* ? Il a conſpiré, dit-il, ſans en avertir celui pour lequel il conſpire ! il a agi préciſément comme *Léontine*, il a voulu tout faire par lui-même. *Léontine* & *Exupère*, ſans ſe donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet *Exupère* eſt l'ami de *Léonce*, c'eſt-à-dire de *Martian* cru *Léonce* ; comment *Léontine* a-

Le forçait de ſes fils à voir le ſacrifice,
Ce prince vit l'échange, & l'allait empêcher,
Mais l'acier des boureaux fut plus promt à trancher;
La mort de votre fils ζ) arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de ſa vie.
Maurice à quelque eſpoir ſe laiſſant lors flater,
a) S'en ouvrit à Félix qui vint le viſiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix eſt mort, madame, & n'aguère en mourant
Il remit ce dépôt à ſon plus cher parent;

t-elle pû dire qu'elle ne le connaît pas ? Il y a bien plus : cet *Exupère* poſſède ce billet important, par lequel une partie du ſecret de *Léontine* eſt revelé ; & il s'eſt mis à la tête d'une conſpiration, ſans en parler à cette *Léontine*, qui s'eſt chargée de tout, qui ſe vante toujours d'être maîtreſſe de tout. Aucune de ces circonſtances n'eſt croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment *Maurice* allait-il empêcher l'échange ? Ajoutez que *fut plus promt à trancher*, n'eſt pas français ; il faut un régime à *trancher*; ce n'eſt pas un verbe neutre.

ζ) *Arrêta cette envie, Et prévint le refus de ſa vie.*] Que veut dire *le refus de ſa vie ?* à quoi ſe raporte *ſa vie ?* qu'eſt-ce que la mort qui arrête une *envie ?* cela n'eſt ni élégant, ni français, ni clair.

a) *S'en ouvrit à Félix qui le vint viſiter.*] Quel était

Et m'ayant tout conté, *Tien*, dit-il, *Exupère*,
Sers ton prince, & venge ton père.
b) Armé d'un tel ſecret, ſeigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.
J'ai fait ſemer ce bruit ſans vous faire connaître;
Et voyant tous les cœurs vous ſouhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les ſecrets ennemis,
Mais ſans leur découvrir plus qu'il ne m'eſt permis.
Ils aiment votre nom, ſans ſavoir davantage,
Et cette ſeule joye anime leur courage,

ce *Félix*? comment put-il viſiter *Maurice* que *Phocas* tenait au milieu des boureaux, & qui fut tué ſur le corps de ſes enfans? *Venir viſiter*, expreſſion de comédie.

b) *Armé d'un tel ſecret j'ai voulu voir.*] Quoi! cet *Exupère* a agi de ſon chef ſans conſulter perſonne? Son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit *Héraclius*, & de parler à *Léontine*? Va-t-on ainſi ſoulever le peuple ſans que celui en faveur duquel on le ſoulève en ait la moindre connaiſſance? Y a-t-il un ſeul exemple dans l'hiſtoire, d'une conduite pareille? tout cela n'eſt-il pas forcé? On permet un peu d'invraiſemblance quand il en réſulte de beaux coups de théatre & des morceaux patétiques; mais la conduite d'*Exupère* ne produit que de l'embarras. Ce n'eſt pas aſſez qu'une piéce ſoit intriguée, elle doit l'être tragiquement.

c) Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient
là-bas
De tout ce qu'elle a fait ſachent plus que Phocas.
Vous venez de ſavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'eſt à vous de répondre à ſon généreux zèle.
Le peuple eſt mutiné, nos amis aſſemblés,
Le tyran effrayé, ſes confidens troublés.
Donnez l'aveu du prince à ſa mort qu'on aprête;
Et ne dédaignez pas d'ordonner de ſa tête.

MARTIAN *ſe croyant Héraclius.*

Surpris *d*) des nouveautés d'un tel événement,
e) Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je ſais ce que je dois, madame, *f*) au grand ſervice

c) *Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas.*] On ne ſait point qui ſont ces deux qui parlaient là-bas, & qui n'en ſavaient pas plus que *Phocas*. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmiſſible dans le ſtile le plus commun.

d) *Des nouveautés.*] Ce n'eſt pas le mot propre; il falait, *de la nouveauté*, & cette expreſſion eût encor été trop faible.

e) *Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.*] Il faut éviter cette petite mépriſe, & ne pas dire qu'on eſt muet quand on parle: il pouvait dire, *j'ai reſté juſqu'ici muet d'étonnement.*

Dont vous avez ſauvé l'héritier de Maurice.
Je croyais comme fils devoir tout à vos ſoins,
Et je vous dois bien plus lorſque je vous ſuis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude
Mon ame a trop de trouble, & trop d'inquiétude.
g) J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé
Trouve enfin une ſœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtreſſe en gagnant un empire:
Mon amour en murmure, & mon cœur en ſoupire;
Et de mille penſers mon eſprit agité
Paraît enſeveli dans la ſtupidité.
Il eſt tems d'en ſortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illuſtre *h*) bande.
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins;
Soufrez que je lui parle un moment ſans témoins:

f) *Au grand ſervice dont vous avez ſauvé.*] Cela n'eſt pas français.

g) *J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé.*] On a déja vu qu'il n'aimait guères. Tous les mouvemens du cœur ſont étoufés juſqu'ici dans cette piéce, ſous le fardeau d'une intrigue dificile à débrouiller. Il n'était guères poſſible qu'au ſeul *Corneille* de ſoutenir l'atention du ſpectateur, & d'exciter un grand intérêt dans la diſcuſſion embrouillée d'un ſujet ſi compliqué & ſi obſcur.

h) *Une bande*] ne ſe dit que des voleurs.

Diſpoſez cependant vos amis à bien faire;
Surtout ſauvons le fils en immolant le père :
i) Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais ſang,
Dont la dernière guerre a trop purgé ſon flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendons, ſeigneur, entière obéiſſance,
Et vous allons atendre avec impatience.

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

k) MAdame, pour laiſſer toute ſa dignité

i) *Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais ſang.*] L'erreur où l'on a été longtems, qu'on ſe fait tirer ſon mauvais ſang par une ſaignée, a produit cette fauſſe alégorie; elle ſe trouve employée dans la tragédie d'*Andronic* : *Quand j'ai du mauvais ſang je me le fais tirer.* Et on prétend qu'en effet *Philippe II.* avait fait cette réponſe à ceux qui demandaient la grace de *Don Carlos*. Dans preſque toutes les anciennes tragédies il eſt toujours queſtion de ſe défaire *d'un peu de mauvais ſang.*

k) *Madame, pour laiſſer toute ſa dignité.*] Ce diſcours de *Martian* eſt encor trop obſcur par l'expreſſion. *La dignité d'un effort*, & les raiſons qui ont caché tant d'années

A ce dernier effort de généroſité,
Je crois que les raiſons que vous m'avez données
M'en ont ſeules caché le ſecret tant d'années.
D'autres ſoupçoneraient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la paſſion,
Pour lui voir ſur le trône élever votre fille,
Aurait voulu laiſſer l'empire en ſa famille,
Et me faire trouver un tel deſtin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être ſorti de vous;
Mais je tiendrais à crime une telle penſée;
Je me plains ſeulement d'une ardeur inſenſée,
D'un déteſtable amour que pour ma propre ſœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
l) Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte?

le ſecret d'un effort, ſont bien loin de faire une phraſe nette. L'eſprit eſt tendu continuellement, non-ſeulement pour comprendre l'intrigue, mais ſouvent pour comprendre le ſens des vers.

l) *Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte?* Cela n'eſt pas français; il veut dire, Qu'atendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceſte? quel projet formiez-vous ſur cet inceſte? mais on ne peut dire, *faire un deſſein*; on dit bien, *concevoir*, *former un deſſein*; *mon deſſein eſt d'aller &c. j'ai le deſſein d'aller*, mais non pas, *je fais un deſſein ſur vous. Racine* a dit,

LÉONTINE.

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeſte,
Et je le craignais peu, *m*) trop ſûre que Phocas
Ayant d'autres deſſeins ne le ſoufrirait pas.
n) Je voulais donc, ſeigneur, qu'une flame ſi belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant ſû mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.

Les grands deſſeins de Dieu ſur ſon peuple & ſur vous, mais non pas,

Les deſſeins que Dieu fit ſur ſon peuple & ſur vous.

De plus, on a des deſſeins *ſur* quelqu'un, mais on n'a point de deſſein *ſur* quelque choſe; on ne fait point des deſſeins, on fait des projets. Ces règles paraiſſent étranges au premier coup d'œil, & ne le ſont point. Il y a de la diférence entre *deſſein* & *projet*; un projet eſt médité & arrêté; ainſi, on fait un projet. *Deſſein* donne une idée plus vague; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, & non pas un deſſein de campagne.

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. *Martian* fait des objections à *Léontine*: il ne parle de ſon inceſte que pour demander à cette femme, *quel deſſein elle faiſait ſur cet inceſte?*

m) *Trop ſûre que Phocas &c.*] Pouvait-elle être ſûre que *Phocas* s'opoſerait à cet amour? elle ne donne ici

Vous n'avez pas rendu mon eſpérance vaine.
J'ai vû dans votre amour une ſource de haine;
Et j'oſe dire encor qu'un bras ſi renomé
Peut-être aurait moins fait ſi le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, ſeigneur, & puiſque Pulchérie
Doit craindre *o*) l'atentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter

qu'une défaite, & tout cela n'a rien de tragique.

n) *Je voulais donc, ſeigneur, qu'une flame ſi belle.*] La réponſe de *Léontine* ne peut qu'inſpirer beaucoup de défiance à *Martian*, qui ſe croit *Héraclius*. Je voulais vous rendre amoureux de votre ſœur, afin de vous inſpirer l'ardeur de venger votre père! Ce diſcours ſubtil doit indigner *Martian*; il doit répondre, N'aviez-vous pas d'autres moyens? n'êtes-vous pas une très-méchante & très-imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'expoſer à être inceſtueux? ne valait-il pas mieux m'aprendre ma naiſſance? Sur quoi penſez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas ſufi? falait-il que je fuſſe amoureux de ma ſœur pour faire mon devoir? comment voulez-vous que je croye la mauvaiſe raiſon que vous m'alléguez?

o) *L'atentat d'une aveugle furie.*] Elle veut parler du mariage propoſé par *Phocas*; mais ce n'eſt pas là une aveugle furie.

p) A ce que le tyran témoigne en ſouhaiter.
Son amour qui pour moi réſiſte à ſa colère
N'y réſiſtera plus quand je ſerai ſon frère ;
Pourais-je lui trouver un plus illuſtre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un ſi digne hyménée
J'expoſe à tort ſa tête avec ma deſtinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés,
Dont je vois les complots encor mal aſſurés.
Aucun d'eux du tyran n'aproche la perſonne ;
Et quand même l'iſſue en pourait être bonne,
Peut-être *q*) il m'eſt honteux de reprendre l'état
Par l'infame ſuccès d'un lâche aſſaſſinat :
Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi *r*) toute ma renommée,

p) *A ce que.*] Cela eſt trop proſaïque ; ce ſont là des diſcuſſions, & non pas des mouvemens tragiques.

q) *Il m'eſt honteux de reprendre l'état.*] On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état ; & *l'iſſue bonne* eſt trop proſaïque.

r) *Toute ma renommée.*] Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parce qu'il eſt ſuperflu.

s) *Venger mes parens d'un bras victorieux.*] Il ſemble

Et trouver à l'empire un chemin glorieux,
Pour *s*) venger mes parens d'un bras victorieux.
C'eſt dont je vais réſoudre avec cette princeſſe,
Pour qui *t*) non plus l'amour, mais le ſang m'intéreſſe.
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah, ſeigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai beſoin de conſeils dans ces dificultés;
Mais à parler ſans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne ſoupçonne point vos vœux, ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

---

par la phraſe que c'eſt d'un bras ennemi victorieux, du bras de *Phocas*, qu'il vengera ſes parens; & l'auteur entend que le bras victorieux de *Martian* cru *Héraclius*, les vengera.

t) *Non plus l'amour m'intéreſſe.*] Cela n'eſt pas français; & d'ailleurs les grands mouvemens néceſſaires au théatre, manquent à cette ſcène.

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

TOut me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout quand je penſe tout faire;
Et lorſque le hazard me flate avec excès,
Tout mon deſſein avorte au milieu du ſuccès.
u) Il ſemble qu'un démon funeſte à ſa conduite
Des beaux commencemens empoiſonne la ſuite.
Ce billet dont je vois Martian abuſé
Fait plus en ma faveur que je n'aurais oſé;
Il arme puiſſamment le fils contre le père;
x) Mais comme il a levé le bras en qui j'eſpère,
Sur le point de fraper je vois avec regret

u) *Il ſemble qu'un démon funeſte à ſa conduite.*] *Léontine* n'eſt pas plus claire dans la conſtruction de ſes phraſes, que dans ſes intrigues. *Funeſte à ſa conduite*, c'eſt *la conduite du deſſein*, & cela n'eſt pas français.

x) *Mais comme il a levé le bras en qui j'eſpère.*) Suivant l'ordre du diſcours, c'eſt ce billet qui a levé ce bras en qui elle eſpère. On ne peut trop prendre garde à écrire

Que la nature y forme un obſtacle ſecret.
La vérité le trompe, & ne peut le ſéduire:
Il ſauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:
Il doute, & du côté que je le vois pencher,
Il va preſſer l'inceſte au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

y) Madame, pour le moins vous avez connaiſſance
De l'auteur de ce bruit, & de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône eſt un grand avantage.
Si Martian le peut ſous ce titre ocuper,
Penſez-vous qu'il ſe laiſſe aiſément détromper?
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de ſon vrai maître il remette l'empire?

clairement. Tout ce qui met dans l'eſprit la moindre confuſion doit être proſcrit.

y) *Madame, pour le moins vous avez connaiſſance.*] *Eudoxe* ne ſonge qu'à faire voir à ſa mère qu'elle n'a point parlé. Elle a été inutile dans toutes ces ſcènes.

Elle fait auſſi des raiſonnemens, au lieu d'être éfrayée, comme elle doit l'être, du ſort qui menace le véritable *Héraclius* qu'elle aime.

LÉONTINE.

ζ) Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.
N'ai-je pas déja dit &) que j'y ſaurai pourvoir?
Tâchons ſans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce déſordre un conſeil ſalutaire.

Fin du ſecond acte.

ζ) *Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.*] Ce vers eſt intolérable. *Léontine* parle toujours à ſa fille comme une nourice de comédie; tout cela fait que dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié, ni terreur.

&) *Que j'y ſaurai pourvoir.*] Le malheur eſt qu'en effet elle ne pourvoit à rien. On s'atend qu'elle fera la révolution, & la révolution ſe fera ſans elle. Le lecteur impartial, & ſurtout les étrangers, demandent comment la piéce a pu réuſſir avec des défauts ſi viſibles & ſi révoltans? Ce n'eſt pas ſeulement le nom de l'auteur qui a fait ce ſuccès; car malgré ſon nom, pluſieurs de ſes piéces ſont tombées; c'eſt que l'intrigue eſt atachante, c'eſt que l'intérêt de curioſité eſt grand, c'eſt qu'il y a dans cette tragédie de très-beaux morceaux qui enlèvent le ſufrage des ſpectateurs. L'inſtruction de la jeuneſſe éxige que les beautés & les défauts ſoient remarqués.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

MARTIAN, PULCHERIE.

MARTIAN.

JE veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encor à vous nommer ma ſœur.
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaiſſée
J'oſais juſques à vous élever ma penſée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeais ce cœur ſur ſa témérité;
Et dans ſes mouvemens pour ſecrette réponſe,
Je ſentais quelque choſe au-deſſus de Léonce,
Dont malgré ma raiſon l'impérieux éfort
Emportait mes déſirs au-delà de mon ſort.

a) La première ſcène de ce troiſiéme acte a la même obſcurité que tout ce qui précède; & par conſéquent, le jeu des paſſions, les mouvemens du cœur ne peuvent encor ſe déployer; rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout ſe paſſe en éclairciſſemens, en réflexions, en ſubtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curioſité ſoutient la piéce.

PULCHERIE.

Moi-même aſſez ſouvent j'ai ſenti dans mon ame
Ma naiſſance en ſecret me reprocher ma flame :
Mais quoi, l'impératrice à qui je dois le jour,
Avait innocemment fait naître cet amour.
b) J'aprochais de quinze ans, alors qu'empoiſonnée,
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ſes derniers ſoupirs :
Le tyran veut ſurprendre, ou forcer vos déſirs,
Ma fille, & ſa fureur à ſon fils vous deſtine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine,
Elle garde un tréſor qui vous ſera bien cher.
Cet ordre en ſa faveur me ſut ſi bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère ;
Et confondant ces mots de tréſor & d'époux,

b) *J'aprochais de quinze ans, alors qu'empoiſonnée.*] Voila encor une nouvelle préparation, une nouvelle avant-ſcène. On n'aprend qu'au troiſiéme acte que la mère de *Pulchérie* a été empoiſonnée : on aprend encor qu'elle a dit que *Léontine* gardait un *tréſor* pour la princeſſe. Tous ces échafauts doivent être poſés au premier acte autant qu'on le peut, afin que l'eſprit n'ait plus à s'ocuper que de l'action.

Je crus les bien entendre expliquant tout de vous.
c) J'opoſais de la ſorte à ma fière naiſſance
Les favorables loix de mon obéiſſance;
Et je m'imputais même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant praticienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne;
Et je me laiſſais dire en mes douces erreurs,
C'eſt de pareils héros qu'on fait les empereurs.
Tu peux bien ſans rougir aimer un grand courage,
A qui le monde entier peut rendre un juſte hommage.
J'écoutais ſans dédain ce qui m'autoriſait:
L'amour penſait le dire, & le ſang le diſait;
Et de ma paſſion la flateuſe impoſture
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma ſœur, puiſqu'enfin mon deſtin éclairci

c) *J'opoſais de la ſorte à ma fière naiſſance.*] Tous ces raiſonnemens ſubtils ſur l'amour, & ſur la force du ſang, auxquels *Martian* répond auſſi par des réflexions, ſont d'ordinaire l'opoſé du tragique. Les ſubtilités ingénieuſes amuſent l'eſprit dans un livre, & encor très-rarement; mais tout ce qui n'eſt point ſentiment, paſſion, pitié, terreur, horreur, eſt froideur au théatre. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une *fière naiſſance?* & les *loix d'une obéiſſance?*

Veut que je m'acoutume à vous nommer ainſi,
Qu'aiſément l'amitié juſqu'à l'amour nous mène!
C'eſt un penchant ſi doux, qu'on y tombe ſans peine;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force eſt digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'oſant s'en défendre
Se laiſſe déchirer avant que de ſe rendre!
Ainſi donc la nature à l'eſpoir le plus doux
Fait ſuccèder l'horreur, & l'horreur d'être à vous?
Ce que je ſuis m'arrache à ce que j'aimais d'être!
Ah, s'il m'était permis de ne me pas connaître,

d) *Et la haine à mon gré les fait plus doucement*
Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.]

Les maximes, les ſentences au moins doivent être claires; celle-ci n'eſt ni claire, ni convenable, ni vraie. Il eſt faux qu'il ſoit plus agréable d'être obligé de paſſer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. *Corneille* eſt tombé ſi ſouvent dans ce défaut, qu'il eſt utile d'en examiner la ſource.

Cette habitude de faire raiſonner ſes perſonnages avec ſubtilité, n'eſt pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, *invente toujours* des ſituations frapantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes paſſions, & dédaigne tous les petits moyens: tel eſt *Corneille* dans le 5e acte de *Rodogune*, dans des ſcènes des *Horaces*, de

Qu'un ſi charmant abus ſerait à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ſes forces.
Je ſais quelle amertume aigrit de tels divorces ;
d) Et la haine à mon gré les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.
J'ai ſenti comme vous une douleur bien vive,
En briſant les beaux fers qui me tenaient captive ;
Mais j'en condamnerais le plus doux ſouvenir,
S'il avait à mon cœur coûté plus d'un ſoupir.

Cinna, de *Pompée*. Le génie n'eſt point ſubtil & raiſonneur ; c'eſt ce qu'on apelle *eſprit* qui court après les penſées, les ſentences, les antithèſes, les réflexions, les conteſtations ingénieuſes. Toutes les piéces de *Corneille*, & ſurtout les derniéres, ſont infectées de ce grand défaut qui refroidit tout. *L'eſprit* dans *Corneille*, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, eſt ce qui perd la litérature. Ce ſont les traits de génie de ce grand homme qui ſeuls ont fait ſa gloire & montré l'art ; je ne ſais pourquoi on s'eſt plû à répéter que *Corneille* avait plus de génie, & *Racine* plus d'eſprit ; il falait dire que *Racine* avait beaucoup plus de goût & autant de génie. Un homme avec du talent, & un goût sûr, ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre.

Ce grand coup m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée;
Mon ame l'a reçu ſans en être acablée;
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère;
L'un ne me peut toucher, ni l'autre vous déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens ſont vengés, & le tyran puni.
Vous, que va ſur le trône élever la naiſſance,
Régnez ſur votre cœur avant que ſur Byſance;
Et domtant comme moi *e*) ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble deſtin.

MARTIAN.

Ah! vous futes toujours l'illuſtre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;

e) *Ce dangereux mutin.*] Cette expreſſion ne convient que dans une épigramme.

f) *Mêle un peu de Léonce . . . . . .*
. . . . . .
C'eſt Léonce qui parle.]

Ce trait prouve encor la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux & recherchés.

g) *Mais ſi l'un parle mal.*] Cela confirme encor la preuve que le mauvais goût était dominant, & que *Cor-*

Et ce grand nom ſans peine a pû vous enſeigner
Comment deſſus vous-même il vous falait régner;
Mais pour moi, qui caché ſous une autre avanture
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'eſt pas merveilleux ſi ce que je me crus
f) Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets ſoyez donc moins ſévère;
C'eſt Léonce qui parle, & non pas votre frère;
g) Mais ſi l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embraſſer l'entrepriſe,
Puiſqu'une ame ſi haute à fraper m'autoriſe,
Et tient que pour répandre un ſi coupable ſang
h) L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

neille, malgré la ſolidité de ſon eſprit, était trop aſſervi à ce malheureux uſage : il y a même du comique dans ces opoſitions de *Léonce* avec *Martian* ; & ce jeu de *Léonce* qui parle, avec *Martian* qui agit, reſſemble à l'*Amphitrion*, qui rejette ſur l'époux d'*Alcmène* les torts reprochés à l'amant d'*Alcmène*. Ces artifices réuſſiſſent beaucoup dans le comique, & ſont puériles dans la tragédie.

h) *L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.*] *Pulchérie* n'a point dit cela. On peut hazarder que l'aſſaſſinat

PULCHERIE.

Prenez ſur Pulchérie une puiſſance entière.

MARTIAN.

Puiſqu'un amant ſi cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire à la main d'un époux,
i) Epouſez Martian comme un autre moi-même;
Ne pouvant être à moi, ſoyez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

k) Ne pouvant être à vous, je pourais juſtement
Vouloir n'être à perſonne, & fuir tout autre amant;
Mais on pourait nommer cette fermeté d'ame
Un reſte mal éteint d'inceſtueuſe flame.
Afin donc qu'à ce choix j'oſe tout acorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, ſa perſonne m'eſt chère;
Mais purgez ſa vertu des crimes de ſon père;
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier ſujet.

eſt peut-être pardonnable contre un aſſaſſin; mais que l'aſſaſſinat ſoit digne du rang ſuprême, c'eſt une de ces idées monſtrueuſes qui révolteraient, ſi leur extrême ridicule ne les rendait ſans conſéquence.

i) *Epouſez Martian comme un autre moi-même.*] Remarquez toujours que cette combinaiſon ingénieuſe d'in-

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'iſſue en devienne ou funeſte, ou tardive,
Votre perte eſt jurée, & d'ailleurs, nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril & ſa vie, & la vôtre;
Par cet heureux hymen conſervez l'un & l'autre;
Garantiſſez ma ſœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de ſuivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un ſang odieux reſpecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouïr,
Quelques momens de joie afin de l'éblouïr.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens unis à ſa famille,
Il deviendra mon père, & je ſerai ſa fille;
Je lui devrai reſpect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuoſité;

ceſtes, cette ignorance où chacun eſt de ſon état, peuvent exciter l'atention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur.

k) *Ne pouvant être à vous, je pourais juſtement &c.*] Toute cette ſcène eſt une diſcuſſion qui n'a rien de la vraie tragédie. *Pulchérie* craint qu'on ne nomme ſa *fermeté d'ame, reſte d'inceſte.*

Et tous mes vœux pour vous ſeront mols & timides,
Quand mes vœux contre lui ſeront des parricides.
l) Outre que le ſuccès eſt encor à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous réſiſter,
Si vous y ſucombez, pourai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah, combien ces momens de quoi vous me *flatez*,
m) Alors pour mon ſuplice auraient d'éternités!
Votre haine voit peu l'erreur de ſa tendreſſe,
Comme elle vient de naître, elle n'eſt que faibleſſe,
La mienne a plus de force, & les yeux mieux ouverts;
Et ſe dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un ſeul moment, quoi que l'on puiſſe faire;

l) *Outre que le ſuccès eſt encor à douter.*] *Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; & le *ſuccès eſt à douter*, eſt un ſoléciſme. On ne doute pas une choſe, elle n'eſt pas doutée. Le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'eſt-à-dire, la prépoſition *de*.

m) *Alors pour mon ſuplice auraient d'éternités.*] On n'a jamais dû dans aucune langue, mettre le mot d'*éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on diſtingue mal-à-propos l'éternité paſſée & l'éternité à venir; comme lorſque *Platon* dit que notre vie eſt un point entre deux éternités; penſée que *Paſcal* a répétée, penſée ſu-

Le tyran n'aura droit de me traiter en père.
Je ne refuſe au fils, ni mon cœur, ni ma foi,
Vous l'aimez, je l'eſtime, il eſt digne de moi;
Tout ſon crime eſt un père à qui le ſang l'atache,
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, juſtifîra mes feux.
Allez donc préparer cette heureuſe journée,
Et du ſang du tyran ſignez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je ſuis trahi, madame, Exupère le ſuit.

---

blime, quoique dans la rigueur métaphyſique elle ſoit fauſſe.

Remarquez encor qu'on ne peut dire *ces momens de quoi vous me flatez*; cela n'eſt pas français; il faut, *ces momens dont vous me flatez*. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de ſa tendreſſe; car comment une haine aurait-elle une tendreſſe? *Pulchérie* dit encor que ſa haine a les yeux mieux ouverts que celle de *Martian*: quel langage! & qu'eſt-ce encor qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, & qui purifie un objet ? il n'eſt pas permis d'écrire ainſi.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

QUel eſt votre entretien avec cette princeſſe ?
n) Des nôces que je veux ?

MARTIAN.

C'eſt de quoi je la preſſe.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il ſera ſon époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'eſt beaucoup obtenu d'une ame ſi rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'eſt un ſecret que je n'ai pas ſû d'elle.

n) *Des nôces que je veux ?*] Ce mot *nôces* eſt de la comédie, à moins qu'il ne ſoit relevé par quelque épithète terrible ; le reſte eſt très tragique ; & c'eſt ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raiſon de croire que *Martian* ſon fils eſt *Héraclius*. Voilà *Martian* dans le plus grand danger, & l'erreur du père eſt théatrale.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je ſuis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius eſt fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites le moi connaître.

MARTIAN.

o) Vous le connaiſſez trop, puiſque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je ſers mon empereur, & je ſais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra, tu le fais aſſez voir.

PHOCAS.

De grace, éclairciſſez ce que je vous propoſe ;
Ce billet à demi m'en dit bien quelque choſe ;
Mais, Léonce, c'eſt peu ſi vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez moi par mon nom, puiſque vous le ſavez,
Dites Héraclius, il n'eſt plus de Léonce,
Et j'entens mon arrêt ſans qu'on me le prononce.

o) *Vous le connaiſſez trop, puiſque je vois ce traître.*] On pourait dire que *Martian* ſe hâte trop d'acuſer *Exupère* : il peut, ce ſemble, penſer qu'*Exupère* qui eſt de ſon côté à la tête de la conſpiration, trompe toujours le tyran, autant que ſoupçonner qu'*Exupère* trahit ſon propre parti ; dans ce doute, pourquoi acuſe-t-il *Exupère* ?

PHOCAS.

Tu peux bien t'y réſoudre après ton vain effort,
Pour m'arracher le ſceptre, & conſpirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû; vivre ſous ta puiſſance
C'eût été démentir mon nom, & ma naiſſance;
Et ne point écouter le ſang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître,
Renonce à cet honneur, s'il peut ſoufrir un maître:
Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'eſt un lâche s'il n'oſe, ou ſe perdre, ou régner.
J'entens donc mon arrêt ſans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce:
Bon ſujet, meilleur prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre ſort.
La mort n'a rien d'afreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois trainée;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter ſon bras qui tombait ſur ton fils.

p) *Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours.*] Cela n'eſt pas français; on déſavoüe un ſecours qu'on a donné, on dément ſa conduite, on ſe retracte &c. mais on ne ſe

PHOCAS.

Tu prens pour me toucher un mauvais artifice ;
Héraclius n'eut point de part à ce ſervice ;
J'en ai payé Léonce, à qui ſeul était dû
L'ineſtimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais ſous des noms divers à ſoi-même contraire
Qui conſerva le fils atente ſur le père ;
p) Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours,
Si-tôt qu'il ſe connait, il en veut à mes jours.
Je te devais ſa vie, & je me dois juſtice.
Léonce eſt effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel atentat rien n'eſt à balancer,
Et je ſaurai punir comme récompenſer.

MARTIAN.

Je ſais trop qu'un tyran eſt ſans reconnaiſſance,
Pour en avoir conçu la honteuſe eſpérance,
Et ſuis trop au-deſſus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de généroſité.
Que ferais-tu pour moi de me laiſſer la vie,
Si pour moi ſans le trône elle n'eſt qu'infamie ?
Héraclius vivrait pour te faire la cour ?
Rens lui, rens lui ſon ſceptre, ou prive le du jour ;

déſavoue pas. *Déſavoüer* n'eſt point un verbe réciproque, & n'admet point le *de*.

Pour ton propre intérêt ſois juge incorruptible :
Ta vie avec la ſienne eſt trop incompatible :
Un ſi grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirais de m'avoir épargné.
Si de ton fils ſauvé j'ai rapellé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutaſſes plus
Juſques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque
Que de *q*) vivre en éclat ſans en porter la marque ;
Et puiſque pour jouïr d'un ſi glorieux ſort,
Je n'ai que ce moment qu'on deſtine à ma mort,
Je la rendrai ſi belle, & ſi digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illuſtre vie.
M'y faiſant donc conduire aſſure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites

q) *Vivre en éclat ſans en porter la marque.*] Toujours *monarque* & *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*, encor moins *porter la marque*.

r) *Criſpe, & qu'on me l'y garde, en atendant mon choix.*] Ce n'eſt pas là le mot propre ; il veut dire, en atendant que j'en diſpoſe, en atendant que tout ſoit plus éclairci ;

du

Faites le retirer en la chambre prochaine,
r) Criſpe, & qu'on me l'y garde, atendant que mon choix
Pour punir ſon forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pû davantage.
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne afranchir!

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

ET toi, n'eſpère pas déſormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, & n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre.
Ce frère & ton eſpoir vont entrer au cercueil,
Et j'abatrai d'un coup ſa tête, & ton orgueil.

du reſte, on ſent aſſez que cette ſcène eſt grande & patétique. Il eſt vrai que *Pulchérie* y joüe un rôle déſagréable ; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un perſonage principal ne devienne pas inutile dans la ſcène la plus intéreſſante pour elle.

Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes.
s) Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer ! moi gémir, tyran ! J'aurais pleuré,
Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté ſa gloire toute entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infame eſpoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu juſqu'au bout ne s'eſt point démentie;
Il n'a point pris le ciel, ni le ſort à partie,
t) Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juſte couroux.
Sans te nommer ingrat, ſans trop le nommer traître,

s) *Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes.*] Expreſſion qui n'eſt ni noble, ni juſte : des ſoupirs ne vont point. Ce qui eſt moins noble encor, c'eſt l'inſulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être repréſenté perfide, cruel, ſanguinaire, mais jamais bas ; & il y a toujours de la lâcheté à inſulter une femme, ſurtout quand on eſt ſon maître abſolu.

t) *Point querellé le bras qui fait ces lâches coups.*] On ne fait point des coups ; on dit dans le ſtile familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on

De tous deux, de ſoi-même il s'eſt montré le maître;
Et dans cette ſurpriſe il a bien ſu courir
A la néceſſité qu'il voyait de mourir.
Je goûtais cette joye en un ſort ſi contraire:
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;
Et dans ce grand revers je l'ai vû hautement
Digne d'être mon frère, & d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta penſée;
Et ſans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiſer le père *u*) ofre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que ſur la foi de tes fauſſes promeſſes
Mon ame *x*) oſe deſcendre à de telles baſſeſſes?

ne querelle point un bras; & il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reſte du diſcours de *Pulchérie* eſt de la plus grande beauté.

u) *Ofre le cœur au fils.*] Quelle raiſon peut avoir *Phocas* de vouloir que *Pulchérie* épouſe ſon prétendu fils, quand il ſe croit sûr de tenir *Héraclius* en ſa puiſſance? Il ſait que *Pulchérie* & *Héraclius* cru *Martian* ne s'aiment point. Ofre-t-on ainſi *le cœur*, quand on eſt menacée de mort?

x) *Oſe deſcendre à de telles baſſeſſes.*] *Oſe* eſt ici contradictoire: on n'oſe pas être bas.

Prens mon ſang pour le ſien ; mais s'il y faut mon cœur,
Périſſe Héraclius avec ſa triſte ſœur !

PHOCAS.

Hé bien, il va périr ; ta haine en eſt complice.

PULCHÉRIE.

y) Et je verrai du ciel bientôt choir ton ſuplice.
Dieu, pour le réſerver à ſes puiſſantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains :
Il veut fraper le coup ſans notre miniſtère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abuſés,
Ont été comme lui des Céſars ſupôſés.
L'état, qui dans leur mort voyait trop ſa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine ;

y) *Et je verrai du ciel bientôt choir ton ſuplice.*] *Choir* n'eſt plus d'uſage. Cette idée eſt grande, mais n'eſt pas exprimée.

z) *Qui n'avait jamais vu la cour ni l'empereur.*] Par la phraſe c'eſt la fureur de *Phocas* qui n'avait point vû *Maurice* ; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il n'avait jamais ſeulement vû l'empereur ?

a) *L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître.*] C'eſt un barbariſme ; on ſe fait voir, on ne ſe fait point paraî-

Ils trompaient d'un barbare aiſément la fureur,
ζ) Qui n'avait jamais vû la cour, ni l'empereur.
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être:
a) L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître;
Et malgré tous tes ſoins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je ſerai la conquête
De quiconque à mes pieds aportera ta tête.
b) L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer
Sera digne de moi s'il peut t'aſſaſſiner.
Va perdre Héraclius, & quite la penſée,
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et *c*) ſans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétens régner, défais-toi de tous deux.

tre : la raiſon en eſt évidente ; c'eſt qu'on paraît ſoi-même, & que ce ſont les autres qui vous voyent.

b) *L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer.*] Cet hémiſtiche, *qu'on puiſſe imaginer*, eſt ſuperflu, & ſert uniquement à la rime. Quelle idée a *Pulchérie* d'épouſer le dernier homme de la lie du peuple ? la nobleſſe de ſa vengeance peut-elle deſcendre à cette baſſeſſe ?

c) *Sans m'importuner de répondre à tes vœux.*] Cela n'eſt pas français ; il falait, *& ſans plus me preſſer de répondre à tes vœux.* Remarquez encor que ce mot *vœux* eſt trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

d) J'Ecoute avec plaiſir ces menaces frivoles :
Je ris d'un déſeſpoir qui n'a que des paroles ;
Et de quelque façon qu'elle m'oſe outrager,
Le ſang d'Héraclius m'en doit aſſez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
e) Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine,
Vous qui m'avez livré mon ſecret ennemi,

d) *J'écoute avec plaiſir ces menaces frivoles.*] Cette ſcène eſt adroite. L'auteur a voulu tromper juſqu'au ſpectateur, qui ne ſait ſi *Exupère* trahit *Phocas* ou non ; cependant un peu de réflexion fait bien voir que *Phocas* eſt dupe de cet officier.

Les trois principaux perſonages de cette piéce, *Phocas*, *Héraclius* & *Martian*, ſont trompés juſqu'au bout ; ce ſerait un exemple très dangereux à imiter. *Corneille* ne ſe ſoutient pas ſeulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les piéces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût, ſont tombées à la longue. On veut de la vraiſemblance dans l'intrigue, de la clar-

Ne ſoyez point vers moi fidèles à demi ;
Réſolvez avec moi des moyens de ſa perte :
La ferons-nous ſecrette, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus ſûr, ou le plus glorieux ?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus ſûr vaut le mieux ;
Mais le plus ſûr pour vous eſt que ſa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne ſe flate,
N'atende encor ce prince, & n'ait quelque raiſon
De courir en aveugle à qui prendra ſon nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,

té, de grandes paſſions, une élégance continue.

e) *Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine.*] Pourquoi craignait-il la haine d'*Amintas ?* & s'il a craint la haine d'*Exupère* dont il a fait tuer le père, pourquoi ſe fie-t-il à cet *Exupère* ? *J'en craignais* n'eſt pas bien ; il falait, *quand j'ai craint votre haine.* Malgré l'artifice de cette ſcène, peut-être *Phocas* eſt-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aiſément à croire ; il a des troupes, il peut mettre *Léontine*, *Pulchérie* & le prétendu *Héraclius* en priſon ; il n'a point pris ce parti, il atend qu'*Exupère* lui donne des conſeils ; il ſe rend à tout ce qu'on lui dit.

Nous enverrons ſa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais ſi vous la coupez dedans votre palais,
Ces obſtinés mutins ne le croiront jamais ;
Et ſans que pas un d'eux à ſon erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à ſuivre toûjours qui voudra l'uſurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous eſpérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître ſa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abatre cette tête,
Et qu'il diſe en mourant à ce peuple confus,
Peuple, n'en doute point, je ſuis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, & déja je deſtine
A ce même échafaut l'infame Léontine.

f) *Le ſeul bruit de ce prince au palais arrêté.*] *Le bruit* d'un *prince arrêté* qui *diſperſe chacun de ſon côté.* Qui ne voit que ces expreſſions ſont à la fois familières, proſaïques & inexactes ? *Le bruit d'un prince arrêté !* quelle

Mais ſi ces inſolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'oſera, ſeigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah, ſouvenez vous mieux des déſordres qu'enfante
Dans un peuple ſans chef la première épouvante.
f) Le ſeul bruit de ce prince au palais arrêté
Diſperſera ſoudain chacun de ſon côté;
Les plus audacieux craindront votre juſtice,
Et le reſte en tremblant ira voir ſon ſuplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le tems de ſe remettre, & de ſe réunir;
Envoyez des ſoldats à chaque coin des rues;
Saiſiſſez l'hipodrome avec ſes avenues;
Dans tous les lieux publics rendez vous le plus fort:
Pour nous, qu'un tel indice intéreſſe à ſa mort,
De peur que d'autres mains ne ſe laiſſent ſéduire,
Juſques à l'échafaut laiſſez nous le conduire.
g) Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout;

expreſſion! *Chacun de ſon côté* eſt oiſeux & proſaïque.

g) *Nous avons trop d'amis pour en venir à bout.*] Il doit dire préciſément le contraire; *nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout.*

J'en répons ſur ma tête, & *h*) j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en eſt trop. Exupère, allez, je m'abandonne
Aux fidéles conſeils que votre ardeur me donne.
C'eſt l'unique moyen de domter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles inteſtins.
Je vais ſans diférer *i*) pour cette grande afaire
Donner à tous mes chefs un ordre néceſſaire.
k) Vous, pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis,
l) Allez de votre part aſſembler vos amis;

h) *J'aurai l'œil à tout.*] Expreſſion de comédie.

i) *Un ordre néceſſaire pour cette grande afaire.*] Il n'eſt pas permis dans le tragique d'employer ces phraſes qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'eſt pas là cette noble ſimplicité tant recommandée.

k) *Vous pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis.*] Cela n'eſt pas français; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis.

l) *Allez de votre part aſſembler vos amis.*] Il ſemble par ce mot qu'*Exupère* ſoit un homme auſſi important que l'empereur, & que *Phocas* ait beſoin de ces amis pour l'aider; les choſes ne ſe paſſent ainſi dans aucune cour. *Juſtinien* n'aurait pas dit même à un *Béliſaire*, Aſſemblez vos amis; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* eſt encor une faute; on peut ordonner de ſa part,

m) Et croyez qu'après moi, juſqu'à ce que j'expire,
Ils ſeront, eux & vous, les maîtres de l'empire.

SCENE V. n)

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

NOus ſommes en faveur, ami, tout eſt à nous.
L'heur de notre deſtin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque allégreſſe ici que vous faſſiez paraître,

mais on n'exécute point de ſa part; il falait, *Vous de votre côté raſſemblez vos amis.*

m) *Et croyez qu'après moi juſqu'à-ce que j'expire.*] Ces mots *après moi*, & *juſqu'à-ce que j'expire*, ſemblent dire, *Juſqu'à-ce que je ſois mort, après ma mort. Juſqu'à-ce que*, mot rude, raboteux, déſagréable à l'oreille, & dont il ne faut jamais ſe ſervir.

n) Cette ſcène entre *Exupère* & *Amintas* eſt faite exprès pour jetter le public dans l'incertitude. Il s'agit du deſtin de l'empire, de celui d'*Héraclius*, de *Pulchérie* & de *Martian.* La ſituation eſt violente; cependant ceux qui ſe ſont chargés d'une entrepriſe ſi périlleuſe, n'en parlent pas; ils diſent qu'ils *ſont en faveur*, & *qu'ils feront des jaloux*; ils parlent d'une manière équivoque, & uniquement de ce qui les regarde. Ces perſonages ſubalternes

Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traître?

EXUPERE.

Je ſais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
Ils m'ont frapé l'oreille, ils m'ont bleſſé le cœur;
Mais bientôt par l'effet que nous devons atendre,
Nous ſerons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font eſpérer.

Fin du troiſiéme acte.

n'intéreſſent jamais, & afaibliſſent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'eſt la raiſon pourquoi *Narciſſe* eſt ſi mal reçu dans *Britannicus*, quand il dit,

La fortune t'apelle une ſeconde fois.

On ne ſe ſoucie point de la fortune de *Narciſſe*, ſon crime excite l'horreur & le mépris; ſi c'était un criminel auguſte, il impoſerait; cependant, combien eſt-il au-deſſus de cet *Exupère*! que la ſcène où il détermine *Néron* eſt adroite! & ſurtout qu'elle eſt ſupérieurement écrite! comme il échaufe *Néron* par degrés! quel art & quel ſtile!

ACTE IV.

SCENE PREMIERE. a)

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

VOus avez grand ſujet d'apréhender pour elle;
Phocas au dernier point la tiendra criminelle;
Et je le connais mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'eſt moyen humain qui puiſſe la ſauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, & non pas votre mère,
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère;
Il trahit juſtement qui voulait me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pû vous haïr?
b) Vous pour qui ſon amour a forcé la nature?

a) L'embarras croît, le nœud ſe redouble. *Héraclius* ſe croit trahi par *Léontine* & par *Exupère*; mais il n'eſt point encor en péril, il eſt avec ſa maîtreſſe, il raiſonne avec elle ſur l'avanture du billet. Les paſſions de l'ame n'ont encor nulle influence ſur la piéce; auſſi les vers de cette ſcène ſont tous de raiſonnement.

b) *Vous pour qui ſon amour a forcé la nature.*] Il eût été

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer ſon impoſture?
M'empêcher d'entreprendre, & par un faux raport
c) Confondre en Martian, & mon nom, & mon ſort,
Abuſer d'un billet que le hazard lui donne,
Atacher de ſa main mes droits à ſa perſonne,
Et le mettre en état, *d*) deſſous ſa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi?
Madame, eſt-ce en effet me rendre un grand ſervice?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pû faire, à moins que révéler
Ce que ſurtout alors il lui falait céler?
Quand Martian par-là n'eût pas connu ſon père,

mieux, je crois, de dire, *a domté la nature*; car *forcer la nature* ſignifie *pouſſer la nature trop loin.*

c) *Confondre en Martian & mon nom & mon ſort.*] L'expreſſion n'eſt ni juſte ni claire; il veut dire, *donner à Martian mon nom & mes droits.*

d) *Deſſous ſa bonne foi.*] On ne dit ni *ſous* ni *deſſous la bonne foi*: cela n'eſt pas français.

e) *Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'empire.*] On n'eſt point *sûr en ſoi.* Mais comment *Léontine* eſt-elle ſi sûre du ſuccès? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire, & qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclair-

C'était vous hazarder ſur la foi d'Exupère ;
Elle en doutait, ſeigneur, & par l'événement
Vous voyez que ſon zèle en doutait juſtement.
e) Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'empire ;
f) Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
g) Elle a ſur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaiſſait mal.
Seigneur, où ſeriez-vous ſans ce nouveau ſervice ?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on deſtine au ſuplice ?
Qu'importe, Martian, vû ce que je te doi,
Qui trahiſſe mon ſort d'Exupère, ou de moi ?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expoſe ;
h) Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe,

cir avec *Exupère* : il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, & encor plus naturel qu'*Exupère* la mit au fait. Il ſemble qu'*Exupère* & *Léontine* ayent ſongé à rendre l'énigme dificile, plutôt qu'à ſervir véritablement.

f) *Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire.*] Par la conſtruction, elle n'a pas voulu dire l'empire ; elle veut parler des moyens. Il faut ſoigneuſement éviter ces phraſes louches, ces amphibologies de conſtruction.

g) *Elle a ſur Martian tourné le coup fatal.*] Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur, n'eſt pas intelligible ; & tout ce raiſonement d'*Eudoxe* eſt un peu obſcur.

h) *Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe*, **Sinon.**]

Sinon, qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que m'ofrant pour toi je mourrai généreux.

EUDOXE.

i) Quoi, pour déſabuſer une aveugle furie,
Rompre votre deſtin, & donner votre vie!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encor en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorſque ſous mon nom il ſe livre à ſa perte,
Tiendrai-je ſous le ſien ma fortune couverte?
S'il s'agiſſait ici de le faire empereur,
Je pourais lui laiſſer mon nom, & ſon erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand ſon père à mes yeux au lieu de moi l'immole!
k) Soufrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort!

Vivre

Ici tous les ſentimens ſont en raiſonnement, & exprimés d'un ton didactique, dans un ſtile qui eſt celui de la proſe négligée. *Ne ſont que même choſe, ſinon*, n'eſt pas français.

i) *Quoi pour déſabuſer une aveugle furie.*] On ne deſabuſe point une furie, on ne rompt point un deſtin; ce ne ſont pas là les mots propres.

k) *Soufrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort.*] Cette expreſſion n'eſt grammaticale en aucune langue, & n'eſt pas

Vivre par ſon ſuplice, & régner par ſa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'eſt pas, ſeigneur, ce que je vous demande.
De cette lâcheté l'infamie eſt trop grande.
Montrez vous pour ſauver ce héros du trépas,
Mais montrez vous en maître, & ne vous perdez pas.
Ralumez cette ardeur où s'opoſait ma mère;
Garantiſſez le fils par la perte du père;
Et prenant à l'empire un chemin éclatant,
l) Montrez Héraclius au peuple qui l'atend.

HÉRACLIUS.

Il n'eſt plus tems, madame, un autre a pris ma place;
Sa priſon a rendu le peuple tout de glace:
Déja préocupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble, il ne me croira plus;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,

pas intelligible; il veut dire, Qu'il ſubiſſe la mort qui m'était deſtinée; mais le fonds de ces ſentimens eſt héroïque.

l) *Montrez Héraclius au peuple qui l'atend.*] Ce vers eſt ſouvent répété, & forme une eſpèce de refrain; c'eſt le ſujet de la piéce; il y a un peu d'afectation à cette répétition. Cette ſcène d'ailleurs eſt intéreſſante par le fonds, & il y a de très-beaux vers qui élèvent l'ame quand les raiſonnemens l'ocupent.

Il aura de l'horreur de ſuivre un parricide.
Mais quand même il voudrait ſeconder mes deſſeins,
Le tyran tient déja Martian en ſes mains :
S'il voit qu'en ſa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera ſa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'eſpoir de le ſauver,
m) Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.
N'en parlons plus, en vain votre amour me retarde;
Le ſort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, ſoit qu'il faille périr,
n) Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, & ſon traître Exupère.

SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, troupe de gardes.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ſes gardes.*

QU'on la tienne en lieu ſûr en atendant ſa mère.

m) *Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.*] Cela n'eſt pas français, & l'expreſſion eſt auſſi obſcure que vicieuſe; veut-il dire, l'horreur qui ſoulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à ſoulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me ſoulever contre le tyran ?

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part...

PHOCAS.

Nous verrons à loiſir;
Il eſt bon cependant de la faire ſaiſir.

EUDOXE *s'en allant.*

o) Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, gardes.

PHOCAS *à Héraclius.*

SEs pleurs pour ce coupable imploraient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur...

n) *Au tombeau comme au trône on me verra courir,*] eſt fort beau.

o) *Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.*] Ce vers ſerait également convenable à la comédie & à la tragédie; c'eſt la ſituation qui en fait le mérite; il échape à la paſſion, il part du cœur; & ſi *Eudoxe* avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encor plus d'effet.

PHOCAS.

Je ſais pour lui quelle eſt ton amitié;
Mais je veux que toi-même ayant bien vû ſon crime,
Tienne ton zèle injuſte, & ſa mort légitime.
(*aux gardes.*)
Qu'on le faſſe venir. *p*) Pour en tirer l'aveu
Il ne ſera beſoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me ſurprend.
Aurais-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, ſa mère a plus fait contre votre ſervice,
Que ne fait Exupère, & que n'a vû Maurice.

PHOCAS.

La perfide! *q*) Ce jour lui ſera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achéverai devant le priſonnier.

p) *Pour en tirer l'aveu,*] eſt une faute; cet *en* ne peut ſe raporter qu'à *Martian* dont on parle; mais *en tirer l'aveu* ſignifie *tirer l'aveu de quelque choſe*; il falait donc dire quel eſt cet aveu qu'on veut tirer.

q) *Ce jour lui ſera le dernier.*] Cela n'eſt pas français. *Ce jour eſt mon dernier jour*, & non pas *m'eſt le dernier jour.*

Trouvez bon qu'un ſecret d'une telle importance,
Puiſque vous le mandez, s'explique en ſa préſence.

PHOCAS.

Le voici, mais ſurtout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV. r)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, gardes.

HÉRACLIUS.

JE ſais qu'en ma prière il aurait peu d'apui;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juſte haine,
s) C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.
Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.
Voilà tout mon ſouhait, & toute ma prière.
t) M'en refuſerez-vous?

r) Juſqu'ici le ſpectateur n'a été qu'embaraſſé & inquiet; à préſent, il eſt ému par l'atente d'un grand évènement.

s) *C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.*] Cela eſt dit ironiquement & a double entente; car, ni *Héraclius*, ni *Martian* n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien ſobrement dans le tragique.

t) *M'en refuſerez-vous?*] Cet *en* était alors en uſage

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière.
Ton ſalut en effet eſt douteux ſans ſa mort.

MARTIAN.

Ah, prince, j'y courais ſans me plaindre du ſort.
Son indigne rigueur n'eſt pas ce qui me touche;
Mais en ouïr l'arrêt ſortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu juſques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connais pas.
Ecoute, père aveugle, & toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je diſſimule.
Phocas, connais ton ſang, & tes vrais ennemis.
Je ſuis Héraclius, & Léonce eſt ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

dans les diſcours familiers, témoin ce vers du *Cid*: *Le roi quand il en fait le meſure au courage.*

u) *Et ſemant de nos noms un inſenſible abus.*] *Semer un abus des noms*, ne peut ſe dire. Ces expreſſions auſſi obſcures que forcées, ſe rencontrent ſouvent; mais la ſituation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théatre; tous les eſprits ſont en ſuſpens. Qui des deux eſt *Héraclius*? qui des deux va périr? rien n'eſt plus intéreſſant ni plus terrible.

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire,
Que deux fois Léontine oſa tromper ton père,
u) Et ſemant de nos noms un inſenſible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche, tu n'as qu'à lire :
Sous le nom de Léonce Héraclius reſpire.
x) Tu fais après cela des contes ſuperflus.

HÉRACLIUS.

y) Si ce billet fut vrai, ſeigneur, il ne l'eſt plus.
J'étais Léonce alors, & j'ai ceſſé de l'être,
Quand Maurice immolé n'en a pû rien connaître.
S'il laiſſa par écrit ce qu'il avait pû voir,
Ce qui ſuivit ſa mort fut hors de ſon pouvoir.
Vous portâtes ſoudain la guerre dans la Perſe,

x) *Tu fais après cela des contes ſuperflus ?*] Quoique les expreſſions les plus ſimples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles ſont, ce n'eſt pas en cet endroit : c'eſt quand elles expriment un grand ſentiment. *Des contes* eſt ignoble.

y) *Si ce billet fut vrai, ſeigneur, il ne l'eſt plus.*] C'eſt encor une énigme, ou plutôt, un procès par écrit. Il faut au 4e acte, eſſuier encor une avant-ſcène, informer le ſpectateur de tout ce qui s'eſt paſſé autrefois ; mais cette

Où vous eutes trois ans la fortune diverſe :
Cependant Léontine étant dans le château,
z) Reine de nos deſtins & de notre berceau,
Pour me rendre le rang *a*) qu'ocupait votre race ;
Prit Martian pour elle, & me mit en ſa place.
Ce zèle en ma faveur lui ſuccéda ſi bien,
Que vous-même au retour vous n'en connutes rien;
Et ces informes traits qu'à ſix mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de diférence,
Le faible ſouvenir en trois ans s'en perdit,
Vous prîtes aiſément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux ſous le nom l'un de l'autre :
Il paſſa pour ſon fils, je paſſai pour le vôtre ;
Et je ne jugeais pas ce chemin criminel
Pour remonter ſans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déja la mienne aurait été ravie,
Je me croirais, ſeigneur, coupable infiniment,

explication même jette tant de trouble dans l'ame de *Phocas*, & rend le ſort de *Martian* ſi douteux, qu'elle devient un coup de théatre pour les eſprits extrêmement atentifs.

z) *Reine de nos deſtins & de notre berceau.*] On n'eſt point reine d'un deſtin, encor moins d'un berceau.

a) *Qu'ocupait votre race.*] On ne peut ſe ſervir de *race* pour ſignifier *fils*. On déſirerait dans toute cette tirade

Si je ſoufrais encor un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui ſeul a fait ſon crime,
Conſervez votre haine, & changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'eſt promis.
b) Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.

MARTIAN *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort ſa vertu vient de faire,
Tyran, & ne pren pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi ſa généroſité.

(*à Héraclius.*)

C'eſt trop, prince, c'eſt trop pour ce petit ſervice
Dont honora mon bras ma fortune propice.
Je vous ſauvai la vie, & ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un aſſuré trépas!
Ah, ſi vous m'en devez quelque reconnaiſſance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naiſſance.
Avoir tant de pitié d'un ſort ſi glorieux,

un ſtile plus tragique & plus noble.

b) *Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.*] C'eſt encor un refrain; on y voit peut-être encor trop d'aprêt. L'auteur ſe complaît à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répètition eſt ici mieux placée que celle-ci, *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop ſouvent. La ſituation eſt très-intéreſſante.

De crainte d'être ingrat c'eſt m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle diſpute !
A quels nouveaux malheurs m'expoſe-t-elle en bute?
Lequel croire, Exupère, & lequel démentir?
c) Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vais ſortir?
Si ce billet eſt vrai, le reſte eſt vrai-ſemblable.

EXUPERE.

Mais qui ſait ſi ce reſte eſt faux, ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pû tromper Phocas.

EXUPERE.

d) Elle a pû les changer, & ne les changer pas;

c) *Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vais ſortir?*] Il faut, *ou bien vai-je en ſortir ?* Ce *ſi* s'employait autrefois par abus en ſousentendant, je demande, ou dis moi, *ſi j'en vais ſortir* ; mais c'eſt une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce *ſi* eſt admis, c'eſt en interrogation ; *ſi* je parle ? *ſi* j'obéis ? *ſi* je commets ce crime ? *On* ſousentend, qu'arrivera-t-il ? qu'en penſerez-vous ? &c. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *ſi* par une autre figure ; il ne faut pas dire, parlai-je à un ſage, ou ſi je parle à un courtiſan ?

d) *Elle a pû les changer, & ne les changer pas,*

. . . . . .
. . . . . .

Et *e*) plus que vous, ſeigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble, & de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis:
Vous voyez *f*) quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adreſſe
J'aporte à rejetter l'hymen de la princeſſe,
Où ſans doute aiſément mon cœur eût conſenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

. . . . . .

Elle a pu l'abuſer, & ne l'abuſer pas :]

ſont des vers de comédie ; mais la force de la ſituation les rend tragiques. La conteſtation d'*Héraclius* & de *Martian* me paraît ſublime. Si *Phocas* joüe un rôle faible & très-embaraſſant pour l'acteur pendant cette noble diſpute, il devient tout d'un coup noble & intéreſſant, dès qu'il parle.

e) *Plus que vous, ſeigneur, dedans l'inquiétude.*] Vers mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans ;* mais *Exupère* dit ce qu'il doit dire.

f) *Quels effets en ont été produits.*] Cet *en* eſt vicieux, & le vers eſt trop faible.

MARTIAN.

g) Ah ciel! quelle eſt ſa ruſe?
Martian aime Eudoxe, & ſa mère l'abuſe;
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit inceſtueux,
De ce prince à ſa fille elle aſſure les vœux;
Et ſon ambition adroite à le ſéduire.
Le plonge en une erreur dont elle atend l'empire.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis;
Mais de mon ignorance elle eſpérait ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arachée.

PHOCAS *à Exupère.*

La méchante l'abuſe auſſi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû *h*) l'abuſer, & ne l'abuſer pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au ſtratagême.

EXUPERE.

Et que la mère a pû l'abuſer elle-même.

PHOCAS.

Que de penſers divers! que de ſoucis flotans!

g) *Ah ciel! quelle eſt ſa ruſe?*] Ce mot *ruſe* ne doit point entrer dans le tragique, à moins qu'il ne ſoit relevé par une épitète noble.

h) *L'abuſer & ne l'abuſer pas.*] Cette reſſemblance affec-

EXUPERE.

Je vous en tirerai, ſeigneur, dans peu de tems.

PHOCAS.

Dis moi, tout eſt-il prêt pour ce juſte ſuplice?

EXUPERE.

Oui, ſi nous connaiſſions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS *à Martian.*

i) Ami, rens moi mon nom, la faveur n'eſt pas grande,
Ce n'eſt que pour mourir que je te le demande.
Reprens ce triſte jour que tu m'as racheté,
Ou rens moi cet honneur que tu m'as preſque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je ſois, j'ai conſpiré ſa mort,

tée avec ce vers, *elle a pû les changer & ne les changer pas*, eſt un peu trop du ſtile de la comédie.

i) *Ami, rens moi mon nom &c.*] Ici le dialogue ſe relève & s'échauffe; voilà du tragique.

k) Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort:
l) Dedans Héraclius il a gloire ſolide,
Et dedans Martian il devient parricide.
m) Puiſqu'il faut que je meure, illuſtre, ou criminel,
n) Couvert, ou de louange, ou d'oprobre éternel,
Ne ſouillez point ma mort, & ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un aſſaſſin d'un père.

HÉRACLIUS.

o) Mon nom ſeul eſt coupable, & ſans plus diſputer,

k) *Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort*,] eſt obſcur, parce que *ſort* n'eſt pas le mot propre; il veut dire, Nos noms mettent uue grande diférence dans notre action, mais cette diférence n'eſt pas le ſort.

l) *Dedans Héraclius il a gloire ſolide.*] *Il a gloire*, n'eſt pas permis dans le ſtile noble; il devait dire, *c'eſt dans Héraclius une gloire ſolide.*

m) *Puiſqu'il faut que je meure illuſtre ou criminel.*] *Illuſtre* n'eſt pas opoſé à *criminel*, parce qu'on peut être un criminel illuſtre.

n) *Couvert, ou de louange, ou d'oprobre éternel*,] n'eſt pas français; il faut, *d'un oprobre éternel. D'oprobre* eſt ici abſolu, & ne ſoufre point d'épitète; & on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'oprobre, de honte* : pourquoi? c'eſt qu'en effet la honte, l'oprobre, la gloire, les lauriers ſemblent environner un homme, le couvrir. La gloire couvre de

Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quiter;
p) Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point complice.
Ce n'eſt qu'Héraclius qu'on envoye au ſuplice.
Sois ſon fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait ſolicité;
q) Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre,

ſes rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur couvre le viſage; mais la louange ne couvre pas.

o) *Mon nom ſeul eſt coupable.*] C'eſt-là, ce me ſemble, une très-noble hardieſſe d'expreſſion: *tu n'en es point complice*, eſt une petite faute.

p) *Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point complice.*] On ne peut pas dire qu'un nom a conſpiré.

q) *Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre.*] Ce verbe *entreprendre* eſt actif, & veut ici abſolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conſpirer.*

NB. C'eſt parler très-bien que de dire, *je ſais méditer, entreprendre* & *agir*, parce qu'alors *entreprendre*, *méditer*, ont un ſens indéfini. Il en eſt de même de pluſieurs verbes actifs qu'on laiſſe alors ſans régime. Il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour ſentir, un bras pour exécuter; mais, *j'éxécute contre vous*, *j'entreprends contre vous*, *j'imagine contre vous*, n'eſt pas français: pourquoi? parce que ce défini *contre vous* fait atendre la choſe

La nature en ſecret aurait ſû m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Aprens donc qu'en ſecret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conſpirer, mais on m'a retenu ;
Et dedans mon péril Léontine timide. . .

MARTIAN.

N'a pû voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
r) Juge ſous les deux noms ton deſſein, & *tes feux.*
Elle a rendu pour toi l'un & l'autre funeſte,
Martian parricide, Héraclius inceſte,

Et

qu'on imagine, qu'on exécute & qu'on entreprend. Vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui eſt règle eſt fondé ſur la nature.

r) *Juge ſous les deux noms ton deſſein & tes feux,*] n'eſt pas français, il faut un *de.* Juger avec un acuſatif, ne ſe dit que quand on juge un coupable, un procès : on juge une action bonne ou mauvaiſe. De plus, ce vers eſt obſcur, *Juge ton deſſein & tes feux ſous les deux noms.*

s) *Et n'eut pas eu pour moi l'horreur d'un grand forfait.*] *Pour moi*, n'eſt pas français ainſi placé ; il veut dire, *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.*

t) *Ce favorable aveu dont elle t'a ſéduit.*] On ne peut pas dire, *elle t'a ſéduit d'un aveu*, il faut, *par un aveu*;

&

s) Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand
forfait,
Puiſque dans ta perſonne elle en preſſait l'effet.
Mais elle m'empêchait de hazarder ma tête,
Eſpérant par ton bras me livrer ma conquête.
t) Ce favorable aveu dont elle t'a ſéduit,
T'expoſait aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'était ton ſuccès qu'atendait ſa prudence,
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naiſſance.

PHOCAS.

u) Hélas, je ne puis voir qui des deux eſt mon fils!
Et je vois que tous deux ils ſont mes ennemis.
En ce piteux état quel conſeil dois-je ſuivre?

& *aveu* n'eſt pas ici le mot propre, puiſqu'*Héraclius* regarde cette confidence comme une feinte.

Avertiſſons toujours que ces fautes contre la langue ſont pardonables à *Corneille*. *Boileau* a dit,

Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Cela eſt vrai pour quiconque eſt venu après *Corneille*, mais non pas pour lui, non-ſeulement à cauſe du tems où il eſt venu, mais à cauſe de ſon génie.

u) *Hélas, je ne puis voir qui des deux eſt mon fils! &c.*] Ce que *Phocas* dit ici, eſt bien plus intéreſſant que dans *Calderon*: & les quatre derniers beaux vers, *ô malheureux Phocas!* ſont, je crois, une impreſſion bien plus tou-

J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je ſais que de mes mains il ne ſe peut ſauver,
Je ſais que je le vois, & ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre ſa deſtinée :
L'aſſaſſin ſous cette ombre échape à ma rigueur,
Et préſent à mes yeux il ſe cache en mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne ſert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains eſt remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, & que prétens-tu faire?

chante, parce qu'ils ſont mieux amenés. *Phocas*, dans l'eſpagnol, dit aux deux princes, *es-tu mon fils ?* tous deux répondent à la fois, *non* ; & c'eſt à ce mot que *Phocas* s'écrie, *O malheureux Phocas ! ô heureux Maurice ! &c.*

Cette manière eſt fort belle, j'en conviens ; mais n'y a-t-il rien de trop bruſque ? ces quatre beaux vers de *Calderon* ne ſont-ils pas un jeu d'eſprit ? Il trouve d'abord que *Maurice* a deux fils, & que lui n'en a plus ; cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation ? Quand les deux enfans ont répondu *non*, la premiére choſe qui doit échaper à *Phocas*, n'eſt-ce pas une expreſſion de douleur, de colère, de reproche ? J'avoüe que le *non* des deux princes eſt fort beau, & qu'il convient très-bien à deux ſauvages comme eux.

Si je n'ai plus de fils, puis-je encor être père ?
x)De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce ſoit des deux que mon ſang a fait naître,
Ou laiſſe moi le perdre, ou fais le moi connaître.
O toi, qui que tu ſois, enfant dénaturé,
Et trop digne du ſort que tu t'es procuré,
Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſuplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

On peut dire encor que *pour vivre après toi*, *pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'eſpagnol. Ces deux fins de vers *après toi*, *après moi*, font languir le diſcours. *Calderon* eſt bien plus précis.

Ah venturoſo Mauricio !
Ah infeliz Phocas quien vio
Che para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y che quieran del tuyo
Ser lo para morir dos.

x) *De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait &c.*] Ces deux beaux vers de cette admirable tirade, ont été imités par *Paſcal*, & c'eſt la meilleure de ſes penſées. Cela fait bien voir que le génie de *Corneille*, malgré ſes négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui,

y) Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puiſque mon propre fils les préfére à ſa vie !

SCENE V. z)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, gardes.

CRISPE *à Phocas.*

SEigneur, ma diligence enfin a réuſſi.
J'ai trouvé Léontine, & je l'amène ici.

PHOCAS *à Léontine.*

Aproche, malheureuſe.

HÉRACLIUS *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE *à Héraclius.*

Quoi, ſeigneur ?

preſque perſonne ne penſait avec force, & ne s'exprimait avec nobleſſe.

y) *Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie.*] Ces deux derniers vers faibles & languiſſans gâtent la tirade; il falait comme *Calderon* finir à *para morir dos.* D'ailleurs, *les honneurs de la mort*, n'eſt pas juſte; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans *Maurice* de l'honneur à mourir ? quels honneurs a-t-il eus ? il n'y a

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux eſt mon fils ?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que ſon fils veut porter,
Il en croit ce billet & votre témoignage,
Mais ne le laiſſez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'atens pas les tourmens, ne me déguiſe rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, & j'en aime la gloire.
Si je parle du reſte, oſeras-tu m'en croire ?
Et qui t'aſſurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

de beau que le vrai exprimé clairement.

7) Toute cette ſcène de *Léontine* eſt parfaite en ſon genre; car *Léontine* dit tout ce qu'elle doit dire, & le dit de la manière la plus impoſante. La ſeule choſe qui puiſſe faire de la peine, c'eſt que cette *Léontine*, qui ſemblait, dès le ſecond acte, conduire toute l'action, qui voulait qu'on ſe reposât de tout ſur elle, n'agit point dans la piéce, & c'eſt ce que nous examinerons ſurtout au 5e acte.

PHOCAS.

N'importe, fais nous voir quelle haute prudence
En des tems ſi divers leur a fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE *en montrant les deux princes.*

Le ſecret n'en eſt ſû ni de lui, ni de lui;
Tu n'en ſauras non plus les véritables cauſes:
Devine, ſi tu peux, & choiſis, ſi tu l'oſes.
L'un des deux eſt ton fils, l'autre ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toûjours voir, quoi que ta rage faſſe,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouïra de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou ſi tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le ſecret de ton fils.

PHOCAS.

Et ſi je les punis tous deux ſans les connaître,

a) *Et de la même main ſon ordre.*] Un ordre n'a point de main, & la phraſe eſt trop incorrecte. *Je verrai Phocas ſe couper le bras, & ſon ordre venger Héraclius de la même main!*

L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

LÉONTINE.

Je m'en conſolerai, quand je verrai Phocas
Croire afermir ſon ſceptre en ſe coupant le bras,
a) Et de la même main ſon ordre tyrannique
Venger Héraclius deſſus ſon fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnaiſſance, ingrate, tu me rens
Des bienfaits répandus ſur toi, ſur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adorait!
Rens moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en déſavoûrait;
Et ce fils, quel qu'il ſoit, que tu ne peux connaître,
A le cœur aſſez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire ſa vertu qui trouble ton repos.
C'eſt du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
b) Tant ce qu'il a reçu d'heureuſe nourriture

b) *Tant ce qu'il a reçu d'heureuſe nourriture.*] Ce terme mérite d'être en uſage; il eſt très-ſupérieur à *éducation*, qui étant trop long & compoſé de ſillabes ſourdes, ne doit pas entrer dans un vers.

Domte ce mauvais ſang qu'il eut de la nature.
C'eſt aſſez dignement répondre à tes bienfaits,
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits :
Séduit par ton exemple & par ſa complaiſance,
Il t'aurait reſſemblé, s'il eût ſû ſa naiſſance;
c) Il ſerait lâche, impie, inhumain comme toi;
d) Et tu me dois ainſi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence & l'orgueil ſuivent les impoſtures.
Ne vous expoſez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faiſant qu'aigrir votre reſſentiment
Vous donne peu de jour pour ce diſcernement.

c) *Il ſerait lâche, impie, inhumain comme toi.*] Remarquez que dans le cours de la piéce *Phocas* n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain ; ces injures vagues ſentent trop la déclamation : & encor une fois, une domeſtique ne parle point ainſi à un empereur dans ſon propre palais. Qu'il ſerait beau de faire ſousentendre toutes les injures que diſent *Léontine* & *Pulchérie*, au lieu de les dire ! que ce ménagement ſerait touchant & plein de force !

d) *Et tu me dois ainſi plus que je ne te doi.*] On dit indiféremment, *doi* & *dois*, *voi* & *vois*, *croi* & *crois*, *fais* & *fai*, *prends* & *pren*, *rends* & *ren*, *dis* & *di*, *avertis* & *averti* ; mais il n'eſt pas d'uſage d'y comprendre *je ſuis*, *je puis* ou *je peux* ; on ne peut dire *je pui*, *je peu*, *je ſui* ;

Laiſſez-la moi, ſeigneur, quelques momens en garde;
Puiſque j'ai commencé, le reſte me regarde:
Malgré l'obſcurité de ſon illuſion,
J'eſpère démêler cette confuſion.
Vous ſavez à quel point *e*) l'afaire m'intéreſſe.

PHOCAS.

Achève, ſi tu peux, par force, ou par adreſſe,
Exupère, & ſois ſûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je ſaurai cependant prendre à part l'un & l'autre;
f) Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agi de ton côté, je la laiſſe avec toi:

& toutes les fois que la terminaiſon eſt ſans *s*, on ne peut y en ajouter une; il n'eſt pas permis de dire, *je donnes*, *je ſoupires*, *je trembles*.

e) *L'afaire m'intéreſſe.*] Comment ce ſubalterne peut-il faire entendre que l'afaire l'intéreſſe particuliérement? quel autre intérêt peut-il être ſupoſé y prendre devant *Phocas* que l'intérêt d'obéir à ſon maître? mais il répond à ſa penſée, il entend qu'il y va de ſa vie s'il ne vient à bout de trahir *Phocas*.

f) *Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.*] *Le nôtre* eſt incorrect & comique; il eſt incorrect, parce que ce *nôtre* ne ſe raporte à rien; il eſt comique, parce que *le nôtre* eſt familier, & qu'un prince qui veut dire, *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point en chan-

g) Gêne, flate, ſurprens. Vous autres, ſuivez moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

h) ON ne peut nous entendre. Il eſt juſte, madame,
Que je vous ouvre enfin juſqu'au fond de mon ame.
C'eſt paſſer trop longtems pour traître auprès de vous :
Vous haïſſez Phocas, nous le haïſſons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'eſt bien lui montrer ta haine, & ta colère,

geant tout d'un coup le ſingulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre.*

g) *Gêne, flate, ſurprens. Vous autres ſuivez moi.*] *Vous autres* ne ſe dit point dans le ſtile noble.

h) *On ne peut nous entendre.*] Quoi ! ils ſont dans la chambre même de l'empereur, & on ne peut les entendre !

i) *L'homme le plus méchant que la nature ait fait.*] Ce n'eſt pas là, je crois, ce que *Léontine* devrait dire ; ce n'eſt pas là cette femme ſi adroite, ſi ſupérieure, qui ſe vantait de venir à bout de tout ; il me ſemble qu'elle aurait dû, dans le cours de la piéce, faire l'impoſſible pour s'en-

Que lui vendre ton prince, & le ſang de ton père.

EXUPERE.

L'aparence vous trompe, & je ſuis en effet ....

LÉONTINE.

i) L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui paſſe à vos yeux pour une perfidie ...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble, & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puiſque vous l'ignorez?
Conſidérez l'état de tous nos conjurés;
Il n'eſt aucun de nous à qui ſa violence
N'ait *k*) donné trop de lieu d'une juſte vengeance;

tendre avec *Exupère*. Elle a traité les deux princes comme des enfans; & *Exupère* qui n'eſt qu'un ſubalterne l'a traitée comme une petite fille. Elle n'a point confié ſon ſecret qu'elle devait confier, & *Exupère* ne lui a point dit le ſien: c'eſt une conſpiration dans laquelle perſonne n'eſt d'intelligence; & par cela ſeul, toute l'intrigue eſt peut-être hors de la vraiſemblance.

Ce vers, *L'homme le plus méchant que la nature ait fait*, eſt du ton de la comédie.

k) *Donné trop de lieu d'une juſte vengeance.*] C'eſt un

Et nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falait rentrer par quelque grand ſervice.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouïr avec cet artifice ?

EXUPERE.

Madame, aprenez tout. Je n'ai rien hazardé.
Vous ſavez de quel nombre il eſt toujours gardé;
Pouvions-nous le ſurprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes *ſes portes* ?
Pouvions-nous mieux ſans bruit nous aprocher de lui ?
l) Vous voyez la poſture où j'y ſuis aujourd'hui;
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon ſtratagême.
C'eſt par mes ſeuls conſeils qu'il veut publiquement

ſolécisme ; on *donne lieu à quelque choſe*, & non *de quelque choſe. Il donne lieu à mes ſoupçons*, & non *de mes ſoupçons.* Quand on met un *de*, il faut un verbe : *Il m'a donné lieu de le haïr. Lieu* eſt proſaïque.

l) *Vous voyez la poſture.*] Le mot de *poſture* n'eſt pas aſſez noble.

m) *Eſprit lâche & groſſier, quelle brutalité.*] Il me ſemble qu'au contraire elle doit dire, Eſt-il bien vrai ? ne me trompez-vous point ? quelle preuve pouvez-vous me don-

Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que ſa milice éparſe à chaque coin des ruës
A laiſſé du palais les portes preſque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis ſont tous prêts, c'en eſt fait, il eſt mort;
Et j'uſerai ſi bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai ſa couronne.
Mais après mes deſſeins pleinement découverts,
De grace, faites moi connaître qui je ſers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aſpire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

m) Eſprit lâche & groſſier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité?
Va, d'un piége ſi lourd l'apas eſt inutile,
Traître, & ſi tu n'as pas de ruſe plus ſubtile...

ner? faites moi parler à quelques conjurés, je devrais les connaître tous, puiſque je me ſuis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devais être d'intelligence avec vous; nous déteſtons tous deux le tyran, il a immolé votre pére, il m'en coute mon fils; le même intérêt nous joint, il eſt ridicule que je ne ſache rien; mettez moi au fait de tout, & je verrai ce que je dois croire, & ce que je dois faire. Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle apelle *Exupère* lâche, groſſier & brutal.

EXUPERE.

Je vous dis vrai, madame, & vous dirai de plus...

LÉONTINE.

n) Ne me fais point ici de contes ſuperflus:
L'effet à tes diſcours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien, demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, & ne vous dis plus rien.
Gardez votre ſecret, je garderai le mien.
Puiſque je paſſe encor pour homme à vous ſéduire,
Venez dans la priſon où je vais vous conduire;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous ſaurez qui je ſuis.

Fin du quatriéme acte.

n) *Ne me fais point ici de contes ſuperflus.*] Elle doit au moins atendre qu'*Exupère* lui ait fait ces contes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais la fin de cette ſcène entre deux ſubalternes, aproche un peu trop d'une ſcène de comédie, dans laquelle perſonne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la piéce; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux ſubalternes qui ne s'entendent point, & qui devraient s'entendre? que font pendant ce tems-là les deux héros de la piéce? rien du tout; il paraît qu'il ſerait mieux de les faire agir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS. *a*)

QUELLE confuſion étrange
De deux princes fait un mélange,
Qui met en diſcord deux amis!
Un père ne ſait où ſe prendre,
Et plus tous deux s'oſent défendre
Du titre infâme de ſon fils,
Plus eux-mêmes ceſſent d'entendre

a) On a preſque toujours retranché aux repréſentations ces ſtances; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid*; ce n'eſt qu'une ode du poëte, ſur l'incertitude où les héros de la piéce ſont de leur deſtinée; ce n'eſt qu'une répétition de tous les ſentimens tant de fois étalés dans la piéce; & puiſque c'eſt une répétition, c'eſt un défaut.

Un mélange de deux princes, deux amis en diſcord, un ſort brouillé, ce qu'Héraclius *a de connaiſſance qui brave une orgueilleuſe puiſſance*, ne ſont pas des manières de parler qui puiſſent entrer ni dans une tragédie, ni dans des ſtances.

Les ſecrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruſe
Ou me favoriſe, ou m'abuſe,
Qu'elle brouille tout notre ſort;
Ce que j'en eus de connaiſſance
Brave une orgueilleuſe puiſſance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naiſſance,
Quand on me refuſe la mort.

Ce fier tyran qui me careſſe
Montre pour moi tant de tendreſſe,
Que mon cœur s'en laiſſe allarmer:
Lorſqu'il me prie & me conjure,
Son amitié parait ſi pure,
Que je ne ſaurais préſumer
Si c'eſt par inſtinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine
J'ai pour lui des tranſports de haine
Que je ne conſerve pas bien:
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, & trouble ma colère,
Et je n'oſe réſoudre rien.
Quand je trouve un amour de père

En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obſcurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être,
Si je ne le ſuis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me ſecourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHERIE.

HÉRACLIUS.

O Ciel quel bon démon devers moi vous envoye,
Madame?

PULCHERIE.

b) Le tyran qui veut que je vous voye,
Et met tout en uſage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il penſe réuſſir !

PULCHERIE.

c) Il le penſe, ſeigneur, & ce brutal eſpère
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frère ;
d) Comme ſi j'étais fille à ne lui rien céler
De tout ce que le ſang pourrait me révéler.

b) *Le tyran qui veut que je vous voye.*] On ſent ici que le terrain manque à l'auteur ; cette ſcène eſt entiérement inutile au dénoüement de la piéce ; mais non-ſeulement elle eſt inutile, elle n'eſt pas vraiſemblable. Il n'eſt pas poſſible que *Phocas* ſe ſerve ici de la fille de *Maurice*, comme il employerait un confident ſur lequel il compterait ; il l'a menacée vingt fois de la mort ; elle lui a parlé avec la plus grande horreur, & le plus profond mépris, & il l'envoye tranquilement pour ſurprendre le ſecret d'*Héraclius*.

c) *Il le penſe, ſeigneur, & ce brutal eſpère.*] Il faut qu'en effet il ſoit non-ſeulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ſes intérêts entre les mains de *Pulchérie*.

d) *Comme ſi j'étais fille &c.*] Tout cela eſt écrit du ſtile

HÉRACLIUS.

Puiſſe-t-il par un trait de lumière fidéle
e) Vous le mieux révéler qu'il ne me le révéle !
Aidez moi cependant, madame, à repouſſer
Les indignes frayeurs dont je me ſens preſſer...

PULCHERIE.

Ah, prince, il ne faut point d'aſſurance plus claire ;
f) Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah, je m'y ſuis offert

de la comédie, & c'eſt dans un moment qui devrait être très-tragique.

e) *Vous le mieux révéler qu'il ne me le révéle.*] Voila trois *révéle*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au diſcours ; & *qu'il ne me le* ſont un ſon déſagréable.

f) *Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère.*] Cela eſt bien ſubtil : ce ne ſont pas là des raiſons ; elle ſe preſſe trop ; elle joüe ſur le mot de *frayeur*. Tout ce que diſent ici *Héraclius* & *Pulchérie*, n'ajoûte rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénoüement. *Aſſurance plus claire* n'eſt ni un mot noble, ni le mot propre ; on a une ferme aſſurance, une preuve claire.

Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoye au ſuplice:
Je ſuis Héraclius, je ſuis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'enſevelir,
Et m'étonne ſi peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flate, il m'embraſſe;
Je n'en puis arracher une ſeule menace:
J'ai beau faire & beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute ſi peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours il me regarde;
Au lieu d'être en priſon, je n'ai pas même un garde.
Je ne ſai qui je ſuis, & crains de le ſavoir.
Je veux ce que je dois, & cherche mon devoir.
Je crains de le haïr ſi j'en tiens la naiſſance;
Je le plains de m'aimer ſi je m'en dois vengeance;
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, & tremble de pitié;

g) *Ah! vous ne l'êtes point, puiſque vous en doutez.*] C'eſt encor une de ces ſubtilités qui ne vont point au cœur, qui ne cauſent ni terreur, ni trouble; il faut dans un cinquiéme acte, autre choſe que du raiſonnement; & ce raiſonnement de *Pulchérie* n'eſt pas juſte. *Héraclius* peut très-bien douter qu'il ſoit fils de *Maurice*, & cependant être ſon fils; il a même les plus grandes raiſons pour en douter. *Boileau* condamnait hautement dans *Corneille* toutes ces ſcènes de raiſonnemens, & ſurtout celles qui refroi-

De tous ſes mouvemens mon eſprit ſe défie ;
Il condamne auſſi-tôt tout ce qu'il juſtifie.
La colère, l'amour, la haine, & le reſpect
Ne me préſentent rien qui ne me ſoit ſuſpect.
Je crains tout, je fuis tout, & dans cette avanture
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHERIE.

Ah ! vous ne l'êtes point puiſque vous en doutez.
Celui qui comme vous prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire ;
Comme vous on le flate, il y ſait réſiſter ;
Rien ne le touche aſſez pour le faire douter ;
Et le ſang par un double & ſecret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

diſſent toutes les piéces qu'il fit après *Héraclius*.

En vain vous étalez une ſcène ſavante,
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'atiédir
Le ſpectateur toujours pareſſeux d'aplaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique
Juſtement fatigué s'endort ou vous critique.

Il eſt cependant naturel qu'*Héraclius* explique ſes doutes. Le grand défaut de cette ſcène eſt, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connaiſſez Martian ;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La généroſité ſuit la belle naiſſance,
La pitié l'acompagne, & la reconnaiſſance :
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince afermi
Eſt ſenſible aux malheurs même d'un ennemi :
La haine qu'il lui doit ne ſaurait le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laiſſer ſurprendre ;
Et trouve aſſez ſouvent ſon devoir arrêté
Par l'effort naturel de ſa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas ſouiller ma deſtinée.
Je doute, & ſi ce doute a quelque crime en ſoi,
C'eſt aſſez m'en punir que douter comme moi ;

h) *L'œil le plus éclairé ſur de telles matières.*] Cette expreſſion de comédie, & la reflexion *ſur notre ſexe*, achèvent de refroidir.

i) *Et quoique la pitié montre un cœur généreux.*] Ce terme *montre* n'eſt pas propre ; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences ſeraient à peine remarquables ſi elles n'étaient fréquentes, & ces inatentions étaient très-pardonables pour le tems. Il falait peut-être *prouve un cœur généreux*, ou bien, *quoique la pitié ſoit d'un cœur généreux.*

Et mon cœur qui ſans ceſſe en ſa faveur ſe flate
Cherche qui le ſoutienne, & non pas qui l'abate;
Il demande ſecours pour mes ſens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'aſſaſſinez.

PULCHERIE.

h) L'œil le plus éclairé ſur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
Et comme notre ſexe oſe aſſez promtement
Suivre l'impreſſion d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop perſuadée.
Son amour eſt pour vous un poiſon dangereux;
i) Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
k) Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
l) Vous le devez haïr, & fût-il votre père,
Si ce titre eſt douteux, ſon crime ne l'eſt pas.
Qu'il vous ofre ſa grace, ou vous livre au trépas,

k) *Celle qu'on a pour lui, de ce rang dégénère.*] De quel rang? eſt-ce du rang des cœurs généreux? On ne dégénère point d'un rang.

l) *Vous le devez haïr, & fût-il votre père.*] Cela n'eſt pas vrai: un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendreſſe; ce ſentiment eſt pardonable dans la bouche de *Pulchérie*, mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant?

Il n'eſt pas moins tyran quand il vous favoriſe,
Puiſque c'eſt ce cœur même alors qu'il tyranniſe;
Et que votre devoir par-là mieux combatu,
Prince, met en péril juſqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïſſez, & quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous diſpute;
En douter lorſqu'en moi vous cherchez quelque apui!
Si c'eſt trop peu pour vous, c'eſt aſſez contre lui.
L'un de vous eſt mon frère, & l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix ſe peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre ſort douteux,
A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
J'eſpère encor pourtant: on murmure, on menace,
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place:
Exupère eſt allé fondre ſur ces mutins,
Et peut-être de là dépendent nos deſtins.
Mais Phocas entre.

m) *Quelque effort que je faſſe à lire, Je n'en vois que l'effet.*] Cela n'eſt pas français; *on a de la peine à lire*; *on fait effort pour lire*; & *l'effet d'un effort* n'a pas un ſens aſſez clair.

n) *Je trouve trop d'un frère, & vous trop peu d'un fils.*] Elle ne fait là que repéter ce que *Phocas* a dit au quatriè-

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, gardes.

PHOCAS.

HÉ bien, ſe rendra-t-il, madame?

PULCHERIE.

m) Quelque effort que je faſſe à lire dans ſon ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis.
n) Je trouve trop d'un frère, & vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainſi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE.

o) Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte.
Ce frère qu'il me rend ſerait déja perdu,
Si dedans votre ſang il ne l'eût confondu.

me acte; & cette antithèſe de *trop* & de *trop peu* eſt ſouvent répétée.

o) *Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte.*] *Le ciel qui tient une naiſſance couverte!* ce n'eſt pas le mot propre. *Couvert* ne veut pas dire, *incertain*, *obſcur*.

PHOCAS *à Pulchérie.*

Cette confuſion peut perdre l'un & l'autre.
En faveur de mon ſang, je ferai grace au vôtre;
Mais je veux le connaitre, & ce n'eſt qu'à ce prix,
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(*à Héraclius.*)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'eſt vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empreſſemens
Qui d'un cœur paternel ſont les vrais mouvemens.
Ce cœur s'atache à toi par d'invincibles charmes.
p) En crois-tu mes ſoupirs ? en croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes ſoins t'ont élevé,
Avec quelle valeur ſon bras t'a conſervé.
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnaiſſance

p) *En crois-tu mes ſoupirs ? en croiras-tu mes larmes ?*] Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie; c'eſt qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni ſoupirer, ni pleurer, ceux dont les larmes ne font ſoupirer ni pleurer perſonne. Pour peu qu'on connaiſſe le cœur humain, on ſent bien que les ſoupirs & les larmes d'un *Phocas* reſſemblent à la voix du loup berger.

Je vous rens votre fils, je lui rens ſa naiſſance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, & le laiſſes mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le ſecourir.

PHOCAS.

q) C'eſt me l'ôter aſſez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que le faire connaître.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que me le ſupoſer.

HÉRACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que vous déſabuſer.

PHOCAS.

Laiſſe-moi mon erreur, puiſqu'elle m'eſt ſi chère.
Je t'adopte pour fils, accepte moi pour père.
Fais vivre Héraclius *r*) ſous l'un ou l'autre ſort;
Pour moi, pour toi, pour lui fais toi ce peu d'effort.

q) *C'eſt me l'ôter aſſez &c.*] Ces trois répétitions, *ôter aſſez*, *rendre aſſez*, ſont une eſpèce de jeu de mots, & de ſimétrie, qui n'ajoutant rien à la ſituation, peuvent faire languir.

r) *Sous l'un ou l'autre ſort.*] On ne peut dire, *vivre ſous un ſort.*

HÉRACLIUS.

s) Ah, c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée
Dépouille un vieux reſpect où je l'avais forcée.
De quelle ignominie oſez-vous me flater ?
Toutes les fois, tyran, qu'on ſe laiſſe adopter,
On veut une maiſon illuſtre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, & non de l'infamie ;
Et ce ſerait un monſtre horrible à vos états,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, ceſſe d'eſpérer la mort que tu mérites ;
Ce n'eſt que contre lui, lâche, que tu m'irrites ;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
Je m'en prens à la cauſe, & j'épargne mon ſang.
Puiſque ton amitié de ma foi ſe défie,
Juſqu'à prendre ſon nom pour lui ſauver la vie,
Soldats, ſans plus tarder, qu'on l'immole à ſes yeux
Et ſois aprèsſa mort mon fils, ſi tu le veux.

s) *Ah ! c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée.*] Je ne ſais ſi *Héraclius*, dans l'incertitude où il eſt de ſa naiſſance, doit répondre avec tant d'indignation & de mépris, à un empereur qui eſt peut-être ſon pére. Cette ſcène, d'ailleurs, fait un grand effet, quoique la perpléxité où eſt le ſpectateur n'ai point augmenté ; mais c'eſt beau-

HÉRACLIUS *aux ſoldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah, que voulez-vous faire,
Prince ?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conſervez lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous:
Ne troublez point un ſort qui lui ſemble ſi doux.
C'eſt avec aſſez d'heur qu'Héraclius expire,
Puiſque c'eſt en vos mains que tombe ſon empire.
Le ciel daigne bénir votre ſceptre, & vos jours !

PHOCAS.

C'eſt trop perdre de tems à ſoufrir ces diſcours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS *à Octavian.*

N'atente rien, barbare.
Je ſuis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

coup que dans un tel ſujet, elle ſoit toujours entretenue ; c'eſt un très grand art d'y être parvenu, & c'eſt une grande reſſource de génie. *Martian* fait ſeulement un perſonage froid dans la ſcène, il n'y parle qu'une fois, & eſt un perſonage purement paſſif.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur...

PHOCAS *à Héraclius.*

Tu pouras à loiſir y penſer.
(*à Octavian.*)
Frape.

HÉRACLIUS.

Arrête, je ſuis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou...

HÉRACLIUS.

Je ſuis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je ſois pour lui ſauver la vie.
Oui, je lui dois aſſez, ſeigneur, quoi qu'il en ſoit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, & ſincère,
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour ſon vrai père.
t) J'accepte en ſa faveur ſes parens pour les miens;
Mais ſachez que vos jours me répondront des ſiens.
Vous me ſerez garant des hazards de la guerre,

t) *J'accepte en ſa faveur.*] Toute cette tirade eſt véritablement tragique; voila de la force, du patétique, & de beaux vers.

Des ennemis ſecrets, de l'éclat du tonnerre;
Et de quelque façon que le couroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'eſt ſi précieux,
Je vengerai ſur vous, & fuſſiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait ſur lui leur injuſte colère.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux je ferai mon apui;
L'amour qu'il a pour toi m'aſſure trop de lui;
Mon cœur pâme de joye, & mon ame n'aſpire
Qu'à vous aſſocier l'un & l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils; mais ſois-le tout-à-fait,
u) Et donne m'en pour marque un véritable effet;]
Ne laiſſe plus de place à la *x*) ſupercherie;
Pour achever ma joye, épouſe Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle eſt ma ſœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puiſque ſi lâchement déja tu t'en dédis.

PULCHERIE.

Qui te donne, tyran, une atente ſi vaine?

u) *Et donne m'en un effet.*] Cela n'eſt pas français.

x) *Supercherie.*] Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie.

Quoi, ſon conſentement étouferait ma haine ?
Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer ?
J'aurais *y*) pour cette honte un cœur aſſez léger ?
Je pourais épouſer, ou ton fils, ou mon frère ?

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHERIE, MARTIAN, CRISPE, gardes.

CRISPE.

z) SEigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère,
Il eſt l'unique auteur de nos meilleurs deſtins,
Lui ſeul & ſes amis ont domté vos mutins,
Il a fait priſonniers leurs chefs qu'il vous améne.

PHOCAS.

Dis lui qu'il me les garde en la ſalle prochaine;

Je

y) *Pour cette honte un cœur aſſez léger.*] Cela n'eſt pas français, *un cœur léger pour une honte !* & cette légéreté conſiſterait à épouſer ſon frère. Cette ſcène ne finit pas heureuſement.

z) *Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère.*] On dirait à ce mot de *grand cœur*, qu'*Exupère* eſt un héros qui a ofert ſon ſecours à *Phocas* ; mais ce n'eſt qu'un oficier

Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, PULCHERIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, gardes.

PHOCAS *à Héraclius.*

TOi cependant, ingrat, ſois mon fils, ſi tu veux.
En l'état où je ſuis je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins ſont domtés, & je ceſſe de craindre.
Je vous laiſſe tous trois.
(*à Pulchérie.*)
Uſe bien du moment
Que je prens pour en faire un juſte châtiment;
Et ſi tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
a) Trouve, ou choiſis mon fils, & l'épouſe ſur l'heure:

oficier qui a obéi aux ordres de ſon maître, & qui a arrêté des ſéditieux: & comment n'a-t-il employé que ſes amis? l'empereur n'avait-il pas des gardes?

a) *Trouve, ou choiſis mon fils, & l'épouſe ſur l'heure.*] Eſt-ce là le tems d'un mariage? De plus, *Phocas* doit-il faire ſur le champ ſa belle-fille d'une perſonne dont il connaît la haine implacable? il n'a nul beſoin d'elle, puiſqu'il ſe

Autrement, ſi leur ſort demeure encor douteux,
b) Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour afront, *c*) & mon amour pour gêne.
Toi...

PULCHERIE.

Ne menace point, je ſuis prête à mourir.

PHOCAS.

d) A mourir! Juſques-là je pourais te chérir!

croit maître de l'état: Il les laiſſe tous trois; qu'en eſpère-t-il? Il a vû qu'il eſt haï de tous les trois. Il doit penſer qu'ils tiendront conſeil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'eſt uniquement pour ménager une ſcène entre *Pulchérie* & les deux princes.

b) *Je jure à mon retour.*] Il faut, *je jure qu'à mon retour ils.*

c) *Et mon amour pour gêne.*] On ne prend point un amour pour gêne. Il veut dire que ſa tendreſſe gêne *Héraclius*. On ne dit pas non plus, *prendre un nom pour afront*, mais *pour un afront.*

d) *A mourir! juſques-là je pourais te chérir!*] Convenons que rien n'eſt plus outré. Un tyran furieux peut bien dire à ſon ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs ſuplices que de lui donner la mort: mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas aſſez pour te faire mourir?*

N'eſpère par de moi cette faveur ſuprême ;
Et penſe...

PULCHERIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

e) A m'épouſer moi-même,
Au milieu de leur ſang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

f) Quel ſuplice !

PHOCAS.

Il eſt grand pour toi ; mais il t'eſt dû :

e) *A m'épouſer moi-même.*] On ne s'atendait point à cette alternative ; elle aurait quelque choſe de trop comique, ſi cette ſaillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers ſuivant.

f) *Quel ſuplice ! — Il eſt grand &c.*] Si on ne conſidère ici que la fille de *Maurice*, ce n'eſt guère un plus grand ſuplice pour elle d'être impératrice, que d'être bru de l'empereur régnant ; mais l'âge d'un vieillard qui ſe préſente pour époux, au lieu de ſon fils, pourait donner du ridicule à ces expreſſions, *quel ſuplice ! il eſt grand.*

Remarquez que cette menace ſoudaine & inatendue que *Phocas* fait à *Pulchérie* de l'épouſer, donne lieu à une diſſertation dans la ſcène ſuivante. Il ſemble que l'empereur ne laiſſe *Martian*, *Héraclius* & *Pulchérie* enſemble, que pour leur donner lieu d'amuſer la ſcène, en atendant le dénoüement.

Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.
Il eſt en toi de perdre, ou de ſauver ton frère ;
Et du moins, quelque erreur qui puiſſe me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHERIE.

LE lâche ! Il vous flatait lorſqu'il tremblait dans l'ame ;
Mais tel eſt d'un tyran le naturel infame ;
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il oprime ; & s'il n'oprime, il craint.
L'une & l'autre fortune en montre la faibleſſe ;
L'une n'eſt qu'inſolence, g) & l'autre que baſſeſſe.
A peine eſt-il ſorti de ſes lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.

g) *Et l'autre que baſſeſſe.*] Si *Pulchérie* & ces princes étaient des perſonages agiſſans, *Pulchérie* ne débiterait pas des ſentences. *Phocas* n'a point montré de baſſeſſe ; c'eſt un père qui cherche à connaître ſon fils : il n'y a là rien de bas.

Mes frères, puiſqu'enfin vous voulez tous deux
l'être,
Si vous m'aimez en ſœur, faites le moi paraître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorſqu'on tranche
nos jours ?

PULCHERIE.

Un généreux conſeil eſt un puiſſant ſecours.

MARTIAN.

h) Il n'eſt point de conſeil qui vous ſoit ſalutaire,
Que d'épouſer le fils pour éviter le père :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit diſpoſer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, ſi je veux l'épouſer ?
Et dans cet hymenée à ma gloire funeſte,
Qui me garantira des périls de l'inceſte ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre, & pour vous, & pour
nous ;
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'é-
poux,

h) *Il n'eſt point de conſeil que d'épouſer.*] La ſyntaxe demandait, *il n'eſt de conſeil ſalutaire pour vous que d'épouſer le fils. Eviter le père* eſt trop faible.

Abuſer du tyran la rage forcenée,
i) Et vivre en frère & ſœur ſous un feint hyménée.

PULCHERIE.

Feindre, & nous abaiſſer à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'eſt généroſité,
Et c'eſt mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis ſecrets auprès de ſa perſonne,
Qui dans leur juſte haine animés & conſtans,
Sur l'ennemi commun ſauront prendre leur tems,
Et terminer bien-tôt la feinte avec ſa vie.

PULCHERIE.

Pour conſerver vos jours & fuir mon infamie,

i) *Et vivre en frère & ſœur.*] Cette expreſſion eſt trop familière, & n'eſt pas correcte. *Pulchérie* demande conſeil ; *Martian* lui conſeille d'épouſer *Héraclius* ſans uſer des droits du mariage ; il faut convenir que c'eſt là un très-petit artifice. Ces converſations dans un cinquiéme acte, lorſqu'on doit agir, ſont preſque toujours très-languiſſantes. Je ne ſais s'il n'y a pas dans la piéce extravagante & monſtrueuſe de *Calderon* un plus grand fonds de tragique, quand le fils de *Phocas* veut tuer ſon pére. C'était même pour un parricide que *Léontine* l'avait réſervé ; elle s'en explique dès le ſecond acte : on s'atend à cette cataſtrophe. Le fils de *Phocas*

Feignons, vous le voulez, & j'y réſiſte en vain.
k) Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui ſera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inſpire l'artifice.

MARTIAN.

Vous que veut le tyran pour fils obſtinément.

HÉRACLIUS.

Vous qui depuis quatre ans la ſervez en amant.

MARTIAN.

Vous ſaurez mieux que moi ſurprendre ſa tendreſſe.

HÉRACLIUS.

Vous ſaurez mieux que moi *l*) la traiter de maîtreſſe.

prêt de tuer cet empereur, & *Héraclius* voulant le ſauver, pouvaient former un beau coup de théatre; cependant il n'arrive rien de ce que *Léontine* a projetté, & *Martian* ne fait autre choſe dans tout le cours de la piéce, que dire, *qui ſuis-je?*

k) *Sus donc.*] On ſe ſervait autrefois de ce mot dans le diſcours familier; il veut dire, *vite*, *allons*, *courage*, *dépêchez-vous.*

Sus, ſus, du vin partout; verſez, garçon, verſez. *Pourceaugnac.*

Mais *Pulchérie* ne peut dire, *Allons vite*, *ſus*, *qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouſer pour ne point jouïr des droits du mariage?*

l) *La traiter de maîtreſſe.*] Cette conteſtation eſt-elle

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y conſentir.

PULCHERIE.

Ah, princes, votre cœur ne peut ſe démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour ſoufrir ſans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaiſſais trop pour juger autrement,
Et de votre conſeil, & de l'événement ;
Et je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe eſt honteuſe aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, atendons tout ſans conſentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur eſt le mien.
m) L'obſcure vérité que de mon ſang je ſigne,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne :
On n'en croit pas ma mort, & je perds mon trépas,

convenable à la tragédie ? *Traiter de maîtreſſe*, n'eſt ni français, ni noble.

m) *L'obſcure vérité.*] Ces vers ne ſont pas moins obſcurs. *L'obſcure vérité* qu'il *ſigne ne peut* le *rendre digne du nom qui* le *perd.*

Puiſque mourant pour lui je ne le ſauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle eſt ma deſtinée,
Madame : dans le cours d'une ſeule journée,
Je ſuis Héraclius, Léonce, & Martian,
Je ſors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce déſordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin ſans me connaître.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon ſort.
n) Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur eſt grand; mais quoi qu'il en ſuccède,
La mort qu'on me refuſe en ſera le remède;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide?

---

n) *Il a fait contre vous un violent effort.*] Un ſort qui fait un effort! preſque aucune expreſſion n'eſt ni pure, ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois perſonages n'aboutit à rien. Ils n'agiſſent, ni n'ont aucun deſſein arrêté dans toute la piéce.

SCENE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, AMINTAS.

AMINTAS.

o) MOn bras
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour *traitres*,
p) Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi ?

o) . . . . . *Mon bras*
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.]

Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom, on ſent aſſez combien le terme eſt impropre ; mais j'inſiſte ſur ce perſonage ſubalterne d'*Amintas*, qui n'a dit que quatre mots dans toute la piéce, & qui en fait le dénoüement. Jamais en aucun cas on ne doit imiter un tel exemple ; il faut toujours que les premiers perſonages agiſſent.

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

q) Et par toi ?

AMINTAS.

Non, ſeigneur,
Un autre en a la gloire, & j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuſe main finit notre miſère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru, c'eſt la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui qui me trahiſſait ?

AMINTAS.

C'eſt de quoi s'étonner;
Il ne vous trahiſſait que pour vous couronner.

p) *Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.*] Ce mot n'eſt-il pas déplacé ? car il s'adreſſe sûrement au fils de *Phocas* comme au fils de *Maurice* : il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de ſon père.

q) *Et par toi ?*
Non ſeigneur.]
Il doit au contraire répondre, *oui ſeigneur*, puiſqu'au vers ſuivant, il dit, *J'ai part à cet honneur.*

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins diſſipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitait ſeul cette *r*) mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois?

AMINTAS.

s) Admirez
Que ces priſonniers même avec lui conjurés

r) *Mutinerie.*] Ce mot eſt trop familier : *révolte*, *ſédition*, *tumulte*, *ſoulévement &c.* ſont les termes uſités dans le ſtile tragique.

s) *Admirez Que ces priſoniers même avec lui conjurés &c.*] *Admirez qu'ils couraient* n'eſt pas français. Cet événement eſt en effet bien étonnant; & jamais l'hiſtoire n'a rien fourni de ſi improbable ; on peut aſſaſſiner un roi au milieu de ſa garde; on peut tuer *Céſar* dans le ſénat ; mais il n'eſt guères poſſible que dans le tems que *Phocas* fait ataquer des conjurés, il n'ait pris aucune meſure pour être le plus fort chez lui. Un homme qui de ſimple ſoldat eſt devenu empereur, n'eſt pas imbécile au point de recevoir dans ſa maiſon plus de priſoniers qu'il n'a de ſoldats pour les garder ; on ne fait point ainſi venir des priſoniers dans ſon apartement, avec des poignards ſous leurs robes ; on les fouille, on les déſarme, on les charge de fers, on ne ſe livre point à eux ; ainſi la vraiſemblance eſt partout violée.

t) Sous cette illuſion couraient à leur vengeance.
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous paſſons librement
Au travers du palais à ſon apartement.
La garde y reſtait faible, & ſans aucun ombrage:
Criſpe même à Phocas porte notre meſſage;
Il vient; à ſes genoux on met les priſonniers,
Qui tirent pour ſignal *u*) leurs poignards les premiers;

Remarquez que dans la règle il faut *ces priſoniers mêmes*; mais s'il n'eſt pas permis à un poëte de retrancher un *s* en cette ocaſion, il n'y aura aucune licence pardonable. *Corneille* retranche preſque toujours cet *s*, & fait un adverbe de *même* au lieu de le décliner.

t) *Sous cette illuſion couraient à la vengeance.*] Cela n'eſt pas français; on ne court pas à la vengeance ſous une illuſion.

u) *Leurs poignards les premiers.* — *Criſpe porte notre meſſage.* — *Tant de nos mains la ſienne eſt ſuivie.*] Ces expreſſions ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, & lui ôtent toute ſa chaleur.

Oreſte dans l'*Andromaque*, en faiſant un récit à peu près ſemblable, s'exprime ainſi:

A ces mots qui du peuple atiraient le ſufrage,
Nos grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidéle s'eſt vû partout enveloper,
Et je n'ai pû trouver de place pour fraper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt.

Le reſte impatient dans ſa noble colère
Enferme la victime, & ſoudain Exupère,
Qu'on arrête, dit-il, *le premier coup m'eſt dû*,
C'eſt lui qui me rendra x) *l'honneur preſque perdu.*
Il frape, & le tyran tombe auſſi-tôt ſans vie,
Tant de nos mains la ſienne eſt promtement ſuivie.
Il s'éléve un grand bruit, & mille cris confus
Ne laiſſent diſcerner que *Vive Héraclius*!
Nous ſaiſiſſons la porte, & les gardes ſe rendent.
Mêmes cris auſſi-tôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de ſoldats qui lui ſervaient d'apui,
Phocas après ſa mort n'en a pas un pour lui.

PULCHERIE.

y) Quel chemin Exupère a pris pour ſa ruine!

x) *L'honneur preſque perdu.*] Ce *preſque perdu* afaiblit encor la narration. Le ſpectateur s'embaraſſe trop peu qu'un perſonage auſſi ſubalterne qu'*Exupère* ait preſque perdu ſon honneur.

y) *Quel chemin Exupère a pris pour ſa ruine!*] Prendre un chemin pour une ruine, eſt une expreſſion vicieuſe, un barbariſme, & cette réflexion de *Pulchérie* eſt trop froide, quand elle aprend la mort de ſon tyran.

z) *Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable.*] *Léontine* a très-grande raiſon de concevoir à peine une choſe qui n'eſt nullement vraiſemblable. Elle dit que la conduite

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE DERNIERE.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHERIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, gardes.

HÉRACLIUS *à Léontine.*

EST-il donc vrai, madame, & changeons-nous de ſort ?
Amintas nous fait-il un fidéle raport ?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable,
Et d'un ſi grand deſſein la conduite admirable...

de ce deſſein eſt admirable, mais c'était à elle à conduire ce deſſein, puiſqu'elle avait tant promis de tout faire. C'eſt une ſubalterne qui a voulu joüer un rôle principal, & qui ne l'a pas joüé ; il ſe trouve qu'elle ne fait autre choſe dans les premiers actes, & dans le dernier, que de montrer des billets ; elle a été, auſſi-bien que *Phocas*, la dupe d'un autre ſubalterne. *Héraclius*, *Martian*, *Pulchérie*, *Eudoxe*, n'ont contribué en rien, ni au nœud, ni au dénoüement. La tragédie a été une mépriſe continuelle, & enfin *Exupère* a tout fait par une eſpèce de prodige,

HÉRACLIUS *à Exupère.*

a) Perfide généreux, hâte toi d'embraſſer
Deux princes impuiſſans à te récompenſer.

EXUPERE *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.
J'ai répandu ſon ſang, ſi j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce ſoit des deux, il doit ſe conſoler
De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler;
Je ne ſais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature;
Mais;

a) *Perfide généreux.*] Une nuée de critiques s'eſt élevée contre *La Mote*, pour avoir afecté de joindre ainſi des épithètes qui ſemblent incompatibles. On ne s'aviſe pas de reprendre le *perfide généreux* de *Corneille*. Quand un homme a établi ſa réputation par des morceaux ſublimes, & qu'un ſiècle entier a mis le ſceau à ſa gloire, on aprouve en lui ce qu'on cenſure dans un contemporain. C'eſt ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève *Shakeſpear* au-deſſus de *Corneille*, & où l'on ſifle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne ſais ſi *perfide généreux* eſt un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expreſſion.

b) *Quelle autre ſûreté pourions-nous demander.*] Je ne vois pas qu'on doive ſi aveuglément s'en raporter au témoignage

Mais, prince, votre ſort n'en ſera pas moins doux ;
Si l'empire eſt à moi, Pulchérie eſt à vous.
Puiſque le père eſt mort, le fils eſt digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage ſeul peut-il en décider ?

MARTIAN.

b) Quelle autre ſûreté pourions-nous demander ?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor ſuſpecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, *c*) croyez l'impératrice.

moignage ſeul de *Léontine*, que ſa conduite myſtérieuſe a pû rendre très ſuſpecte ; & dans de ſi grands intérêts il faut des preuves claires.

c) *Croyez l'impératrice.*] La naiſſance des deux princes n'eſt enfin éclaircie que par un billet de *Conſtantine*, dont il n'a point été queſtion juſqu'à préſent. On eſt tout étonné que *Conſtantine* ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jetter dans les derniers actes aucun incident principal, qui ne ſoit bien préparé dans les premiers, & atendu même avec impatience.

Toutes ces raiſons qui me paraiſſent évidentes, ſont que le cinquiéme acte d'*Héraclius* eſt de beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La piéce eſt d'un ſingulier,

(*à Pulchérie lui donnant un billet.*)

Vous connaiſſez ſa main, madame, & c'eſt à vous
Que je remets le ſort d'un frère & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa votre mère.

PULCHERIE.

J'en baiſe en ſoupirant le ſacré caractère.

LÉONTINE.

d) Aprenez d'elle enfin quel ſang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS *à Eudoxe.*

Qui que je ſois, c'eſt à vous que je ſuis.

PULCHERIE.

Parmi tant de malheurs mon bonheur eſt étrange:
Après avoir donné e) *ſon fils au lieu du mien,*
Léontine à mes yeux, par un ſecond échange,
Donne encor à Phocas mon fils au lieu du ſien.
Vous qui pourez douter d'un ſi rare ſervice,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran:

qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions.

d) *Aprenez d'elle enfin.*] La reconnaiſſance ſuit ici la cataſtrophe. On doit très-rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaiſſance précède. Cette règle eſt dans la nature; car lorſque la péripétie eſt arrivée, quand le tyran eſt tué, perſonne ne s'intéreſſe au

Celui qu'on croit Léonce eſt le vrai Martian,
Et le faux Martian eſt vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHERIE *à Héraclius.*

Ah, vous êtes mon frère.

HÉRACLIUS *à Pulchérie.*

Et c'eſt heureuſement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE *à Héraclius.*

Vous en ſaviez aſſez pour éviter l'inceſte,
Et non pas pour vous rendre un tel ſecret funeſte.
(*à Martian.*)
Mais pardonnez, ſeigneur, à mon zéle parfait
Ce que j'ai voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'opoſe point à la commune joye,
Mais ſoufrez des ſoupirs que la nature envoye;
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,

reſte. Qu'importe qui des deux princes ſoit *Héraclius?* Si *Joas* n'était reconnu qu'après la mort d'*Athalie*, la piéce finirait très-froidement.

e) *Son fils au lieu du mien, ſon fils au lieu du ſien; le vrai Martian, le faux Martian*; tout cela reſſemble peut-être plus à une queſtion d'état, à un procès par écrit, qu'au patétique d'une tragédie.

Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'eſt pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

f) Donc pour mieux l'oublier, ſoyez encor Léonce;
Sous ce nom glorieux *g*) aimez ſes ennemis,
Et meure du tyran juſqu'au nom de ſon fils!
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez & ma main, & l'empire,
h) En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire.

EUDOXE *à Héraclius.*

i) Seigneur, vous agiſſez en prince généreux.

f) *Donc pour mieux l'oublier.*] On a déja dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.

g) *Aimez ſes ennemis.*] Il ſemble que ce ſoient les ennemis de *Léonce*. Il entend aparemment les ennemis de *Phocas*.

h) *En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire.*] On ne peut dire que dans le ſtile de la comédie, *en échange d'un cœur*. Un homme ne doit jamais dire d'une femme, qu'*elle ſoupire pour moi*.

Remarquez encor que ce mariage n'eſt point un échange d'un cœur contre une main ; ce ſont deux perſonnes qui s'aiment.

HÉRACLIUS *à Exupère & à Amintas.*

Et vous, dont la vertu *k*) me rend ce trouble heureux,
Atendant les effets de ma reconnaiſſance,
Reconnaiſſons, amis, la céleſte puiſſance;
Allons lui rendre hommage, & d'un eſprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'atend.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

i) *Seigneur, vous agiſſez en prince généreux.*] Il faut dans la tragédie autre choſe que des complimens; & celui-ci ne paraît pas convenable entre deux perſonnes qui s'aiment.

k) *Me rend ce trouble heureux.*] *Rendre un trouble heureux à quelqu'un*; cela n'eſt pas français.

En général la diction dans cette piéce n'eſt pas aſſez pure, aſſez élégante, aſſez noble. Il y a de trés-beaux morceaux; l'intrigue ocupe l'eſprit continuellement; elle excite la curioſité; & je crois qu'elle réuſſit plus à la repréſentation qu'à la lecture.

EXAMEN
D'HÉRACLIUS.

CETTE tragédie a encor plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, & je puis dire que c'eſt un heureux original, dont il s'eſt fait beaucoup de belles copies, ſi-tôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là, en ce *que les narrations* qui lui donnent jour ſont pratiquées par ocaſion en divers lieux avec adreſſe, & toujours dites & écoutées avec intérêt, ſans qu'il y en ait pas une de ſang froid, comme celle de Laonice. Elles ſont éparſes ici dans tout le poëme, & ne font connaître à la fois que ce qu'il eſt beſoin qu'on ſache pour l'intelligence de la ſcène qui ſuit. Ainſi dès la première, Phocas allarmé du bruit qui court qu'Héraclius eſt vivant, récite les particularités de ſa mort, pour montrer la fauſſeté de ce bruit; & Criſpe, ſon gendre, en lui propoſant un reméde aux troubles qu'il apréhende, fait connaître comme en perdant toute la famille de Maurice, il a réſervé Pulchérie pour la faire épouſer à ſon fils Martian, & le pouſſe d'autant plus à preſſer ce

mariage que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, & que ſans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'eſt par-là qu'il inſtruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius qui paſſe pour Martian, au vrai Martian qui paſſe pour Léonce; & cela ſert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de ſa vie au quatriéme acte, pour le ſauver du péril où l'expoſe cette erreur des noms. Sur cette propoſition, Phocas ſe plaignant de l'averſion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'inſtruction qu'elle a reçue de ſa mère, & aprend ainſi aux ſpectateurs, comme en paſſant, qu'il l'a laiſſé trop vivre après la mort de l'empereur Maurice ſon mari. Il falait tout cela pour faire entendre la ſcène qui ſuit entre Pulchérie & lui; mais je n'ai pû avoir aſſez d'adreſſe pour faire entendre les équivoques ingénieux, dont eſt rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce prémier acte, & on ne les peut comprendre que par une réflexion, après que la piéce eſt finie, & qu'il eſt entiérement reconnu, ou dans une ſeconde repréſentation.

Sur-tout la manière dont Eudoxe fait connaître au ſecond acte le double échange que ſa mère a fait des deux princes, eſt une des choſes les plus ſpirituelles qui ſoient ſorties de ma plume. Léon-

tine l'acuſe d'avoir révélé le ſecret d'Héraclius, & d'être cauſe du bruit qui court, qui les met en péril de la vie ; pour s'en juſtifier, elle explique tout ce qu'elle en ſait, & conclut que puiſqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en ſache pas tant qu'elle. Il eſt vrai que cette narration eſt ſi courte, qu'elle laiſſerait beaucoup d'obſcurité, ſi Héraclius ne l'expliquait plus au long au quatriéme acte, quand il eſt beſoin que cette vérité faſſe ſon plein effet ; mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une perſonne qui ſavait cette hiſtoire mieux qu'elle ; & ce peu qu'elle en dit ſufit à jetter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'eſt pas beſoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière ſcène de ce quatriéme acte paſſe encor celui-ci. Exupère y fait connaître tout ſon deſſein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme aviſée de le ſoupçonner de fourberie, & de n'avoir autre deſſein que de tirer d'elle le ſecret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, & ne ſait qu'en juger. Mais après que la conſpiration a eu ſon effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exemte Exupère de le purger de tous les juſtes ſoupçons qu'on

avait eus de lui, & de délivrer l'auditeur d'un récit qui lui aurait été fort ennuyeux après le dénouement de la piéce, où toute la patience que peut avoir ſa curioſité, ſe borne à ſavoir qui eſt le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le ſtratagême d'Exupère avec toute ſon induſtrie a quelque choſe d'un peu délicat, & d'une nature à ne ſe faire qu'au théatre, où l'auteur eſt maître des événemens qu'il tient dans ſa main, & non pas dans la vie civile où les hommes en diſpoſent ſelon leurs intérêts & leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, & le fait arrêter priſonnier, ſon intention eſt fort bonne, & lui réuſſit; mais il n'y avait que moi qui lui pût répondre du ſuccès. Il acquiert la confiance du tyran par-là & ſe fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius, & ſa conduite au ſuplice; mais le contraire pouvait arriver, & Phocas, au lieu de déférer à ſes avis qui le réſolvent à faire couper la tête à ce prince en la place publique, pouvait s'en défaire ſur l'heure, & ſe défier de lui & de ſes amis, comme de gens qu'il avait offenſés, & dont il ne devait jamais eſpérer un zéle bien ſincère à le ſervir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui améne les chefs comme priſonniers pour le poignarder, eſt imaginée avec juſteſſe; mais

juſques-là toute ſa conduite eſt de ces choſes qu'ils faut ſoufrir au théatre, parce qu'elles ont un éclat dont la ſurpriſe éblouït & qu'il ne ferait pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable ſur leur plan.

Je ne ſais ſi on voudra me pardonner d'avoir fait une piéce d'invention ſous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Ariſtote le défende, & j'en trouve aſſez d'exemples chez les anciens. Les deux Electres de Sophocle & d'Euripide aboutiſſent à la même action par des moyens ſi divers, qu'il faut de néceſſité que l'une des deux ſoit entiérement inventée. L'Iphigénie *in Tauris* a la mine d'être de même nature; & l'Hélène, où Euripide ſupoſe qu'elle n'a jamais été à Troye, & que Paris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui reſſemblait, ne peut avoir aucune action épiſodique, ni principale, qui ne parte de la ſeule imagination de ſon auteur.

Je n'ai conſervé ici pour toute vérité hiſtorique que l'ordre de la ſucceſſion des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, & Héraclius. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier, pour lui en donner une plus illuſtre, en le faiſant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, qui portait même nom que lui. J'ai prolongé de

douze ans la durée de l'empire de Phocas, & lui ai donné Martian pour fils, quoique l'hiſtoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Criſpe, dont je fais un de mes perſonages. Ce fils & Héraclius, qui ſont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auraient pas été en état d'agir, ſi je ne l'euſſe fait régner que les huit ans qu'il régna, puiſque pour faire ces échanges il fallait qu'ils fuſſent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'eſt par cette même raiſon que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Conſtantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de ſa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à ſa ſûreté dès la cinquiéme; & je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ſes inſtructions en mourant, & d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui voulait faire épouſer.

La ſupoſition que fait Léontine d'un de ſes fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'eſt point vraiſemblable, mais elle eſt hiſtorique, & n'a point beſoin de vraiſemblance, puiſqu'elle a l'apui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent aporter les dificiles. Baronius atribue cette action à une nourice, & je l'ai trouvée aſſez généreuſe pour la faire produire à une per-

ſonne plus illuſtre, & qui ſoutint mieux la dignité du théatre. L'empereur Maurice reconnut cette ſupoſition, & l'empêcha d'avoir ſon effet, pour ne s'opoſer pas au juſte jugement de Dieu qui voulait exterminer toute ſa famille; mais quant à ce qui eſt de la mère, elle avait ſurmonté l'afection maternelle en faveur de ſon prince; & comme on pouvait dire que ſon fils était mort pour ſon regard, je me ſuis cru aſſez autoriſé par ce qu'elle avait voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le faire ſervir de fondement aux nouveautés ſurprenantes de ce ſujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. La plûpart des poëmes qui ſuivent en ont beſoin, & je me diſpenſerai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action ſe pourait paſſer en cinq ou ſix heures; mais le poëme eſt ſi embaraſſé, qu'il demande une merveilleuſe atention. J'ai vû de fort bons eſprits, & des perſonnes des plus qualifiées de la cour, ſe plaindre de ce que ſa repréſentation fatiguait autant l'eſprit qn'une étude ſérieuſe. Elle n'a pas laiſſé de plaire; mais je crois qu'il l'a falu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

H. Gravelot inven.

N. le Mire Sculp.

Marquis, prenez ma bague.....

D. SANCHE D'ARAGON,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

1650.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

CE genre purement romaneſque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, & de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant Corneille. *Don Bernard de Cabrera*, *Laure perſécutée*, & pluſieurs autres piéces ſont dans ce goût ; c'eſt ce qu'on apellait *comédie héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ſes beautés. La comédie de l'*Ambitieux* de *Destouches* eſt à peu près du même genre, quoique beaucoup audeſſous de *Don Sanche d'Aragon*, & même de *Laure*. Ces eſpèces de comédies furent inventées par les eſpagnols. Il y en a beaucoup dans *Lopes de Vega*. Celle-ci eſt tirée d'une piéce eſpagnole, intitulée *El palacio confuſo*, & du roman de *Pélage*.

Peut-être les comédies héroïques ſont-elles préférables à ce qu'on apelle la *tragédie bourgeoiſe*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, abſolument privée de comique, n'eſt au fond qu'un monſtre né de l'impuiſſance d'être ou plaiſant ou tragique.

Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéreſſer par des avantures bourgeoiſes atendriſſantes : il n'a pas le don du comique ; il cherche à y ſupléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne ; il réhauſſe un peu le brodequin.

Il peut arriver ſans doute des avantures très-funeſtes à de ſimples citoyens ; mais elles ſont bien moins atachantes que celles des ſouverains, dont le ſort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être aſſaſſiné comme *Pompée* ; mais la mort de *Pompée* fera toûjours un tout autre

autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le ſtile de *Mitridate*, il n'y a plus de convenance ; ſi vous repréſentez une avanture terrible d'un homme du commun en ſtile familier, cette diction familière convenable au perſonage ne l'eſt plus au ſujet. Il ne faut point tranſpoſer les bornes des arts ; la comédie doit s'élever, & la tragédie doit s'abaiſſer à propos ; mais ni l'une, ni l'autre ne doit changer de nature.

Corneille prétend que le refus d'un ſufrage illuſtre fit tomber ſon *Don Sanche*. Le ſufrage qui lui manqua fut celui du grand *Condé*. Mais *Corneille* devait ſe ſouvenir que les dégouts & les critiques du cardinal de *Richelieu*, homme plus acrédité dans la litérature que le grand *Condé*, n'avait pû nuire au *Cid*. Il eſt plus aiſé à un prince de faire la guerre civile, que d'anéantir un

bon ouvrage. *Phèdre* ſe releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puiſſans.

Si *Don Sanche* eſt preſque oublié, s'il n'eut jamais un grand ſuccès, c'eſt que trois princeſſes amoureuſes d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour & de fierté; c'eſt qu'il ne s'agit que de ſavoir qui épouſera ces princeſſes; c'eſt que perſonne ne ſe ſoucie qu'elles ſoient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les piéces ſuivantes de *Corneille*, du ſtile froid & entortillé des mauvais romans de ce tems là. Vous ne verrez jamais les ſentimens du cœur dévelopés avec cette noble ſimplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatriéme livre de *Virgile*, dans certains morceaux d'*Ovide*, dans pluſieurs rôles de *Racine*; mérite que depuis *Racine* perſonne n'a connu

parmi nous, dont aucun auteur n'a aproché en Italie depuis le *Paſtor fido*; mérite entiérement ignoré en Angleterre, & même dans le reſte de l'Europe.

Corneille eſt trop grand par les belles ſcènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée* &c. pour qu'on puiſſe le rabaiſſer en diſant la vérité. Sa mémoire eſt reſpectable, la vérité l'eſt encor davantage. Ce commentaire eſt principalement deſtiné à l'inſtruction des jeunes gens. La plûpart de ceux qui ont voulu imiter *Corneille*, & qui ont cru qu'une intrigue froide, ſoutenue de quelques maximes de politique & de grandeur, pourait ſufire, ont vû leurs piéces tomber pour jamais. *Corneille* ſupoſe toujours dans tous les examens de ſes piéces, depuis *Théodore* & *Pertarite*, quelque petit défaut qui a nuit à ſes ouvrages; & il oublie toujours que le froid, qui eſt le plus grand défaut, eſt ce qui les tue.

La grandeur héroïque de *Don Sanche* qui ſe croit fils d'un pêcheur, eſt d'une beauté dont le genre était inconnu en France ; mais c'eſt la ſeule choſe qui pût ſoutenir cette piéce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le ſuccès dépend preſque toujours du ſujet. Pourquoi *Corneille* choiſit-il un roman eſpagnol, une comédie eſpagnole pour ſon modéle, au lieu de choiſir dans l'hiſtoire romaine, & dans la fable grecque ?

C'eût été un très-beau ſujet qu'un ſoldat de fortune, qui rétablit ſur le trône ſa maîtreſſe & ſa mère ſans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel ſujet tout fût grand & intéreſſant.

A MONSIEUR

DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRETAIRE

DE MONSEIGNEUR

LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une eſpèce nouvelle, & qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaiſſez l'humeur de nos français, ils aiment la nouveauté, & je hazarde non tam meliora quam nova, *ſur l'eſpérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des grecs dès le tems d'Æſchyle,*

apud quos
Illecebris erat, & grata novitate morandus
Spectator.

Et ſi je ne me trompe, c'était auſſi celle des romains,

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas,
Nec minimum meruere decus veſtigia græca
Auſi deſerere?

Ainſi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une choſe qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite, je me ſuis trouvé fort embaraſſé à lui choiſir un nom. Je n'ai jamais pû me réſoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les perſonages qui en fuſſent dignes. Cela eût ſufi au bon-homme Plaute, *qui n'y cherchait point d'autre fineſſe; parce qu'il y a des dieux & des rois dans ſon Amphitrion, il veut que c'en ſoit une; & parce qu'il y a des valets qui bouſonnent, il veut que ce ſoit auſſi une comédie, & lui donne l'un & l'autre nom, par un compoſé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui apartenir. Mais c'eſt trop déférer aux perſonnages, & conſidérer trop peu l'action. Ariſtote en uſe autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, & les effets qu'elle doit produire, ſans parler aucunement de ceux-là: & j'oſe m'imaginer que ceux qui ont reſtraint cette ſorte de poëme aux perſonnes illuſtres, n'en ont décidé que ſur l'opinion qu'ils ont eue, qu'il n'y avait que la fortune des rois & des princes, qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous preſcrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités néceſſaires*

au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à ſa naiſſance, & ne s'atache qu'aux incidens de ſa vie, & à ſes mœurs. Il demande un homme qui ne ſoit ni tout méchant ni tout bon; il le demande perſécuté par quelqu'un de ſes plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conſerver: & je ne vois point que cela ne puiſſe arriver qu'à un prince, & que dans un moindre rang on ſoit à couvert de ces malheurs. L'hiſtoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils ayent acablé quelqu'une de ces grandes têtes, & c'eſt ſans doute pourquoi juſqu'à préſent la tragédie s'y eſt arrêtée. Elle a beſoin de ſon apui pour les événemens qu'elle traite; & comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils ſont hors de la vraiſemblance ordinaire, ils ne ſeraient pas croyables ſans ſon autorité, qui agit avec empire, & ſemble commander de croire ce qu'il veut perſuader. Mais je ne comprens point ce qui lui défend de deſcendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne ſoin de les imiter, & je ne puis croire que l'hoſpitalité violée en la perſonne des filles de Scédaſe, qui n'était qu'un payſan de Leuctres, ſoit moins digne d'elle, que l'aſſaſſinat d'Agamemnon par ſa femme, ou la

vengeance de cette mort par Oreſte ſur ſa propre mère. Quite pour chauſſer le cothurne un peu plus bas.

Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Je dirai plus, MONSIEUR : *la tragédie doit exciter de la pitié & de la crainte, & cela eſt de ſes parties eſſentielles, puiſqu'il entre dans ſa définition. Or s'il eſt vrai que ce dernier ſentiment ne s'excite en nous par ſa repréſentation, que quand nous voyons ſoufrir nos ſemblables, & que leurs infortunes nous en font apréhender de pareilles : n'eſt-il pas vrai auſſi qu'il y pourait être excité plus fortement, par la vûe des malheurs arrivés aux perſonnes de notre condition, à qui nous reſſemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun raport, qu'entant que nous ſommes ſuſceptibles des paſſions qui les ont jettés dans ce précipice, ce qui ne ſe rencontre pas toûjours ? Que ſi vous trouvez quelque aparence en ce raiſonnement, & ne déſaprouvez pas qu'on puiſſe faire une tragédie entre des perſonnes médiocres, quand leurs infortunes ne ſont pas au-deſſous de ſa dignité : permettez moi de conclurre* à ſimili, *que nous pouvons*

faire une comédie entre des perſonnes illuſtres, quand nous en propoſons quelque avanture, qui ne s'élève point au-deſſus de ſa portée. Et certes, après avoir lû dans Ariſtote que la tragédie eſt une imitation des actions, & non pas des hommes, je penſe avoir quelque droit de dire la même choſe de la comédie, & de prendre pour maxime, que c'eſt par la ſeule conſidération des actions, ſans aucun égard aux perſonages, qu'on doit déterminer de quelle eſpèce eſt un poëme dramatique. Voilà, MONSIEUR, *bien du diſcours, dont il n'était pas beſoin pour vous atirer à mon parti, & gagner votre ſufrage en faveur du titre que j'ai donné à D. Sanche. Vous ſavez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous ofenſeriez pas que je vous fiſſe ſouvenir des choſes dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, & lui dirai que D. Sanche eſt une véritable comédie, quoique tous les acteurs y ſoient, ou rois, ou grands d'Eſpagne, puiſqu'on n'y voit naître aucun péril, par qui nous puiſſions être portés à la pitié, ou à la crainte. Notre avanturier Carlos n'y court aucun riſque. Deux de ſes rivaux ſont trop jaloux de leur rang pour ſe commettre avec lui, & trop gé-*

néreux pour lui dreſſer quelques ſupercheries. Le mépris qu'ils en font ſur l'incertitude de ſon origine ne détruit point en eux l'eſtime de ſa valeur, & ſe change en reſpect, ſi-tôt qu'ils le peuvent ſoupçonner d'être ce qu'il eſt véritablement, quoiqu'il ne le ſache pas. Le troiſième lie la partie avec lui, mais elle eſt incontinent rompue par la reine; & quand même elle s'achéverait par la perte de ſa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable, ni de terrible, & par conſéquent rien de tragique. Il a de grands déplaiſirs, & qui ſemblent vouloir quelque pitié de nous, lorſqu'il dit lui-même à une de ſes maîtreſſes,

Je plaindrais un amant qui ſoufrirait mes peines;

mais nous ne voyons autre choſe dans les comédies, que des amans qui vont mourir, s'ils ne poſſédent ce qu'ils aiment, & de ſemblables douleurs ne préparent aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-deſſus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il apréhende: il eſt découvert pour fils d'un pêcheur; mais en cet état même il n'a garde de nous demander notre pitié, puiſqu'il s'offenſe de celle de ſes rivaux. Ce n'eſt point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des ſpectateurs: ce-

lui-ci ſoutient ſa diſgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de ſon grand courage, que de compaſſion pour ſon infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive; mais cette crainte n'a ſa ſource que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, & ſe peut ranger inter communia utriuſque dramatis, *auſſi-bien que la reconnaiſſance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne dévance pas le malheur du héros, elle ſuit; elle n'eſt pas pour lui, elle eſt pour nous; & ſe produiſant par une promte aplication que la vûe de ſes malheurs nous fait faire ſur nous-mêmes, elle purge en nous les paſſions que nous en voyons être la cauſe. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puiſſe mériter le nom de tragédie, ſi nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroés, qui l'apelle ſimplement* un art de louer. *En ce cas nous ne lui pourons dénier ce titre ſans nous aveugler volontairement, & ne vouloir pas voir que toutes ſes parties ne ſont qu'une peinture des puiſſantes impreſſions que les rares qualités d'un honnête homme font ſur toutes ſortes d'eſprits, qui eſt une façon de louër aſſez ingénieuſe, & hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mau-*

vaiſe grace de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connais que ſur la foi d'une traduction latine; & puiſque ſa paraphraſe abrège le texte d'Ariſtote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'eſt pas que je n'aye héſité quelque tems ſur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été juſqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il était auſſi de ſon eſſence; & je ſerais encor dans ce ſcrupule, ſi je n'en avais été guéri par votre M. *Heinſius, de qui je viens d'aprendre heureuſement que* Movere riſum non conſtituit comediam, ſed plebis aucupium eſt, & abuſus. *Après l'autorité d'un ſi grand homme, je ſerais coupable de chercher d'autres raiſons, & de craindre d'être mal fondé à ſoutenir que la comédie ſe peut paſſer du ridicule. J'ajoûte à celle-ci l'épithète de héroïque, pour ſatisfaire aucunement à la dignité de ſes perſonnages, qui pourait ſembler profanée par la baſſeſſe d'un titre que jamais on n'a apliqué ſi haut. Mais après tout,* MONSIEUR, *ce n'eſt qu'un* interim, *juſqu'à ce que vous m'ayez apris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adreſſe que pour vous l'aban-*

donner entiérement ; & ſi vos Elzéviers ſe ſaiſiſſent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces, ſous le titre que vous lui jugerez plus convenable, & nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'atens de vous cette inſtruction avec impatience, pour m'afermir dans mes premières penſées, ou les rejetter comme de mauvaiſes tentations. Elles floteront juſques-là ; & ſi vous ne me pouvez acorder la gloire d'avoir apuyé une nouveauté, vous me laiſſerez du moins celle d'avoir paſſablement défendu un paradoxe. Mais quand méme vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en conſolerai fort aiſément, parce que je ſuis très-aſſuré que vous ne ſauriez m'en ôter une qui m'eſt beaucoup plus précieuſe, c'eſt celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-
obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.

ARGUMENT
DE D. SANCHE D'ARAGON.

DON Fernand, roi d'Aragon, chaſſé de ſes états, par la révolte de don Garcie d'Ayala, comte de Fuenſalida, n'avait plus ſous ſon obéiſſance que la ville de Catalaïud, & le territoire des environs, lorſque la reine D. Léonor ſa femme acoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince craignant qu'il ne demeurât expoſé aux fureurs de ce rebelle, le fit auſſi-tôt enlever par D. Raymond de Moncade ſon confident, afin de le faire nourrir ſecrétement. Ce cavalier trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement acouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, ſans lui dire qui il était; mais ſeulement qu'un jour le roi & la reine d'Arragon le feraient grand, lorſqu'elle lui ferait préſenter par lui un petit écrain, qu'en même tems il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre, ſi bien que revenant au bout d'un an, il prit aiſément cet enfant pour ſien, & l'éleva com-

me s'il en eût été le père. La reine ne put jamais ſavoir du roi où il avait fait porter ſon fils ; & tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour, quand on lui préſenterait cet écrain, où il avait mis leurs deux portraits avec un billet de ſa main, & quelques autres piéces de remarque : mais voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir ſavoir davantage, il arrêta ſa curioſité tout d'un coup, & lui dit qu'il était mort. Il ſoutint après cela cette malheureuſe guerre encor trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau déſavantage, & mourut enfin de déplaiſir & de fatigue, laiſſant ſes afaires deſeſpérées, & la reine groſſe, à qui il conſeilla d'abandonner entiérement l'Arragon, & de ſe réfugier en Caſtille. Elle exécuta ſes ordres, & y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva juſqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche qui ſe croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut ateint ſeize, ſe dérobe de ſes parens, & ſe jette dans les armées du roi de Caſtille, qui avait de grandes guerres contre les Maures ; & de peur d'être connu pour ce qu'il penſait être, il quite le nom de Sanche qu'on lui avait laiſſé, & prend celui de Carlos. Sous ce

faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande conſidération auprès du roi D. Alfonſe, à qui il ſauve la vie en un jour de bataille; mais comme ce monarque était prêt de le récompenſer, il eſt ſurpris de la mort, & ne lui laiſſe autre choſe que les favorables regards de la reine D. Iſabelle ſa ſœur, & ſon héritiére, & de la jeune princeſſe d'Aragon D. Elvire, que l'admiration de ſes belles actions avait portées, toutes deux juſques à l'aimer, mais d'un amour étoufé par le ſouvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naiſſance. Lui-même avait conçu auſſi de la paſſion pour toutes deux, ſans oſer prétendre à pas une, ſe croyant ſi fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Caſtille ne voyant point de rois voiſins qui puſſent épouſer leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à ſon mariage, & étant prêts de former une guerre civile pour ce ſujet, les états du royaume la ſuplient de choiſir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoyent devoir naître. Elle s'en excuſe, comme ne connaiſſant pas aſſez particuliérement le mérite de ſes prétendans, & leur commande de choiſir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les aſſurant que s'il ſe rencontre quelqu'un entre

ces

ces trois pour qui elle puiſſe prendre quelque inclination, elle l'épouſera. Ils obéiſſent, & lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Guzman, & D. Alvar de Lune, qui, bien que paſſionné pour la princeſſe D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, & ofenſer ſa reine, s'il eût rejetté l'honneur qu'il recevait de ſon pays par cette nomination. D'autre côté, les Arragonois ennuyés de la tyrannie de D. Garcie & de D. Ramire ſon fils, les chaſſent de Saragoſſe, & les ayant aſſiégés dans la fortereſſe de Jaca, envoyent des députés à leurs princeſſes réfugiées en Caſtille, pour les prier de revenir prendre poſſeſſion d'un royaume qui leur apartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la priſe de Jaca, D. Raymond qu'ils y tenaient priſonnier depuis ſix ans, aprend à ces peuples que D. Sanche leur prince était vivant, & part auſſi-tôt pour le chercher à Rubierça, où il aprend que le pêcheur qui le croyait ſon fils, l'avait perdu depuis huit ans, & l'était allé chercher en Caſtille, ſur quelques nouvelles qu'il en avait euës par un ſoldat qui avait ſervi ſous lui contre les Maures : il pouſſe auſſi-tôt de ce côté-là, & joint les députés comme ils étaient prêts d'arriver. C'eſt par ſon arrivée que l'avanturier Carlos

eſt reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Iſabelle ſe donne à lui, du conſentement même des trois que ſes états lui avaient nommés, & D. Alvar en obtient la princeſſe D. Elvire, qui par cette reconnaiſſance ſe trouve être ſa ſœur.

ACTEURS.

D. ISABELLE, reine de Caſtille.
D. LEONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princeſſe d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Caſtille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui ſe trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN,
D. MANRIQUE DE LARE,
D. ALVAR DE LUNE,
} Grands de Caſtille.

La ſcène eſt à Valladolid.

D. SANCHE
D'ARAGON,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

a) APRÈS tant de malheurs enfin le ciel propice
S'eſt réſolu, ma fille, à nous faire juſtice.
Notre Aragon pour nous preſque tout révolté
Enléve à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,

a) *Après tant de malheurs &c.*] On a déja obſervé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ſes perſonages, & le lieu où ils ſont. Voilà une mère & une fille dont on ne connaît les noms que dans la liſte imprimée des acteurs. Comment les deviner? comment ſavoir que la ſcène eſt à Valladolid? on ne

Briſe les fers honteux de leurs injuſtes chaînes,
Se remet ſous nos loix, & reconnaît ſes reines;
Et par ſes députés qu'aujourd'hni l'on atend
Rend d'un ſi long exil le retour éclatant.
Comme nous la Caſtille atend cette journée,
Qui lui doit de ſa reine aſſurer l'hyménée:
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux;
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous?
Nous allons en des lieux ſur qui vingt ans d'abſence
Nous laiſſent une faible & douteuſe puiſſance:
Le trouble régne encor où vous devez régner:
Le peuple vous rapelle, & peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez au retour de Caſtille
Que l'avis d'une mère, & le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres & le bras
Sauraient bien mieux que nous aſſurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes & belles,
Diſſiper les mutins, & domter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amans dignes de vous:
On aime votre ſceptre, on vous aime, & ſur tous

ſait pas non plus quelle eſt cette reine de Caſtille dont on parle. Si votre ſujet eſt grand & connu comme la mort de *Pompée*, vous pouvez tout d'un coup entrer en matiére, les ſpectateurs ſont au fait, l'action com-

Du comte Don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, & durant l'infortune.
Qui vous aima ſans ſceptre, & ſe fit votre apui,
Quand vous le recouvrez eſt bien digne de lui.

D. ELVIRE.

Ce comte eſt généreux, & me l'a fait paraître;
Auſſi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,
Puiſque les caſtillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix
Et comme ſes rivaux lui cédent en mérite,
Un eſpoir à préſent plus doux le ſolicite:
Il régnera ſans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon ſe réſout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui méne un étranger pour maître?
Montons de grace au trône, & de-là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baiſſerons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaiſſez trop; une ſecrette flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame:

mence dès le premier vers ſans obſcurité: mais ſi les héros de votre pièce ſont tous nouveaux pour les ſpectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent.

De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout eſt illuſtre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais ſon ſang que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la ſource obſtinément...

D. ELVIRE.

Vous pouriez en juger plus favorablement;
Sa naiſſance inconnue eſt peut-être ſans tache:
Vous la préſumez baſſe à cauſe qu'il la cache;
Mais combien a-t-on vû de princes déguiſés
Signaler leur vertu ſous des noms ſupoſés,
Domter des nations, gagner des diadêmes,
Sans qu'aucun les connût, ſans ſe connaître eux-mêmes?

D. LÉONOR.

Quoi, voilà donc enfin de quoi vous vous flatez?

D. ELVIRE.

J'aime & priſe en Carlos ſes rares qualités.
Il n'eſt point d'ame noble en qui tant de vaillance
N'arrache cette eſtime, & cette bienveillance:
Et l'innocent tribut de ces afections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princeſſe.
En cette qualité je l'aime, & le careſſe;
En cette qualité, ſes devoirs aſſidus

Me rendent les reſpects à ma naiſſance dûs :
Il fait ſa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertu pour être téméraire ;
Et ſi jamais ſes vœux s'échapaient juſqu'à moi,
Je ſais ce que je ſuis, & ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juſte ciel vous donner le courage
De vous en ſouvenir, & le mettre en uſage !

D. ELVIRE.

Vos ordres ſur mon cœur ſauront toûjours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit acompagner,
Doit venir juſqu'au lieu de votre obéiſſance
Vous rendre ces reſpects dûs à votre naiſſance,
Vous faire comme ici ſa cour tout ſimplement ?

D. ELVIRE.

De ſes pareils la guerre eſt l'unique élément ;
Acoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers, & la gloire.
La priſe de Séville, & les Mores défaits,
Laiſſent à la Caſtille une profonde paix :
S'y voyant ſans emploi, ſa grande ame inquiéte
Veut bien de Don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reſte de mutins,
De toute ſa valeur hâter nos bons deſtins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura ſurt le trône afermie,
Et jetté ſous vos pieds la puiſſance ennemie,
S'en ira-t-il ſoudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau, la gloire, & les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LEONOR.

AUjourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuſe la flame,
Et d'un mot ſatisfaire aux plus ardens ſouhaits
Que pouſſent vers le ciel vos fidéles ſujets?

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impoſe à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais deſſus moi-même un illuſtre attentat,
Pour me ſacrifier au repos de l'état;
Que c'eſt un ſort fâcheux & triſte que le nôtre,
De ne pouvoir régner que ſous les loix d'un autre!

Et qu'un ſceptre ſoit cru d'un ſi grand poids pour nous,
Que pour le ſoutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entens dire qu'on m'aime;
Si toutefois ſans crime, & ſans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet eſpoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'aprêter à ma perte;
Et pour trancher le cours de leurs diſſentions
Il faut fermer la porte à leurs prétentions:
Il m'en faut choiſir un, eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, & mes états m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en propoſent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, Don Manrique de Lare,
Et Don Alvar de Lune ont un mérite rare:
Mais que me ſert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LEONOR.

On vous les a nommés, mais ſans vous les preſcrire:
On vous obéira, qui qu'il vous plaiſe élire.
Si le cœur a choiſi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je ſuis reine, & dois régner ſur moi.

Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette ſur nos déſirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis & du cœur, & des yeux.
Qu'on ouvre. Juſte ciel, vois ma peine, & m'inſpire,
Et ce que je dois faire, & ce que je dois dire.

SCENE III. *b*)

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

AVant que de choiſir je demande un ſerment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément,
Que les deux mépriſés, & tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il ſoit, accepteront un maître:

b) Nous n'avons point fait de remarque ſur les premières ſcènes, parce qu'il y a peu de choſe à dire d'elles. Les petites fautes de langage, les tours défectueux, les expreſſions qui ont vieilli, ſont à peu près les mêmes que celles qui ont été déja remarquées dans les piéces précédentes.

Car enfin je ſuis libre à diſpoſer de moi;
Le choix de mes états ne m'eſt point une loi;
D'une troupe importune il m'a débarraſſée,
Et d'eux tous ſur vous trois détourné ma penſée,
Mais ſans néceſſité de l'arrêter ſur vous.
J'aime à ſavoir par-là qu'on vous préfère à tous;
Vous m'en êtes plus chers, & plus conſidérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables,
J'y vois la haute eſtime où ſont vos grands exploits;
Mais quoique mon deſſein ſoit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux en le faiſant pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouïez, que pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a beſoin que de moi.

D. LOPE.

C'eſt une autorité qui vous demeure entiére;
Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ſes ſentimens,
Que par obéiſſance à vos commandemens.

Nous remarquons cette ſcène, elle eſt très ſinguliére; elle eſt attachante; le ſpectateur ſurpris atend ce qui arrivera de cette conteſtation. *Tout beau, tout beau*, qui ſerait mal dans une tragédie, eſt très-bien dans cette comédie, quoiqu'elle ſoit héroïque.

Ce n'eſt point ni ſon choix, ni l'éclat de ma race,
Qui me font, grande reine, eſpèrer cette grace;
Je l'atens de vous ſeule, & de votre bonté,
Comme on atend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, ſans regarder ſervice, ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Caſtille.
C'eſt à nous d'obéir, & non d'en murmurer;
Mais vous nous permettez toutefois d'eſpérer
Que vous ne ferez choir cette faveur inſigne,
Ce bonheur d'être à vous, que ſur le *moins indigne*;
Et que votre vertu vous fera trop ſavoir
Qu'il n'eſt pas bon d'uſer de tout votre pouvoir.
Voilà mon ſentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous Don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puiſqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre diſcours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de juſtes ſoupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma ſouveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le faſſiez en reine,
Que vous laiſſer borner, c'eſt vous-même afoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir:
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propoſe,

Le roi que vous feriez vous devrait peu de choſe,
Puiſqu'il tiendrait les noms de monarque & d'époux
Du choix de vos états auſſi-bien que de vous.
Pour moi qui vous aimai ſans ſceptre & ſans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre perſonne,
Que même le feu roi daigna conſidérer
Juſqu'à ſoufrir ma flame, & me faire eſpérer,
J'oſerai me promettre un ſort aſſez propice
De cet aveu d'un frère, & quatre ans de ſervice;
Et ſur ce doux eſpoir dûſſai-je me trahir,
Puiſque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'eſt comme il faut m'aimer. Et Don Alvar de Lune ?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choiſiſſez hors des trois, tranchez abſolument,
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profons reſpects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indiférence;
Et comme votre cœur n'eſt pas ſans autre amour,
Vous ſavez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'eſt aſſez, que chacun prenne place.

Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, & après que les trois comtes & le reſte des grands qui ſont préſens ſe ſont aſſis ſur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vuide s'y veut ſeoir, & Don Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos, d'où vous vient cette audace ?
Et quel titre en ce rang a pû vous établir ?

CARLOS.

J'ai vû la place vuide, & crû la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un ſoldat bien remplir une place de comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je ſuis ne me fait point de honte.
Depuis plus de ſix ans il ne s'eſt fait combat

c) *Et je ne la ſuis pas.*] Elle devrait certainement le ſavoir; *Carlos* eſt à ſa cour, *Carlos* a fait des actions connues de tout le monde, il a ſauvé la Caſtille, & elle dit qu'elle n'en ſait rien ! il était aiſé de ſauver cette faute, & la reine qui a de l'inclination pour

Qui ne m'ait bien aquis ce grand nom de ſoldat.
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame, & par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vû faire
Et ſavons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes inſtruits, *c*) & je ne la ſuis pas;
Laiſſez le me l'aprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les ſavoir connaître, & ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs ſujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encor une fois laiſſez le me l'aprendre:
Nous aurons tems pour tout. Et vous, parlez,
Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je ſuis, madame, en peu de mots.

Carlos pouvait prendre un autre tour. Obſervez qu'il faut, *& je ne le ſuis pas.* S'il y avait là pluſieurs reines, elle dirait, *nous ne le ſommes pas*; & non, *nous ne les ſommes pas.* Ce *le* eſt neutre: on a déja fait cette remarque; mais on peut la répéter pour les étrangers.

On m'apelle ſoldat, je fais gloire de l'être ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendart de Caſtille à ſes yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi ſeul fut ſauvé :
Cette ſeule action rétablit la bataille,
Fit rechaſſer le More au pied de ſa muraille ;
Et rendant le courage aux plus timides cœurs
Rapella les vaincus, & défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalouſie
Dégager ſa perſonne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups ſur un monceau de morts,
Je lui fis ſi longtems bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ſes troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent ſacrifiées ;
Et le même eſcadron qui vint le ſecourir,
Le ramena vainqueur, & moi prêt à mourir.
Je montai le premier ſur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Caſtille.
Je ne vous parle point d'aſſez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit, & m'entend, & me mépriſe encore,
Qui gémirait ſans moi dans les priſons du More.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope, & pour moi ?

CAR-

CARLOS.

Je parle ſeulement de ce qu'a vû le roi,
Seigneur, & qui voudra parle à ſa conſcience.
Voilà dont le feu roi me promit récompenſe,
Mais la mort le ſurprit comme il la réſolvait.

D. ISABELLE.

Il ſe fût aquité de ce qu'il vous devait;
Et moi, comme héritant ſon ſceptre & ſa couronne,
Je prens ſur moi ſa dette, & je vous la fais bonne.
Seyez vous, & quitons ces petits diférens.

D. LOPE.

Soufrez qu'auparavant il nomme ſes parens.
Nous ne conteſtons point l'honneur de ſa vaillance,
Madame, & s'il en faut notre reconnaiſſance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un & l'autre ſans lui nous étions priſonniers;
Mais enfin la valeur ſans l'éclat de la race
N'eut jamais aucun droit d'ocuper cette place.

CARLOS.

d) Se pare qui voudra du nom de ſes ayeux,
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux:

d) *Se pare qui voudra du nom de ſes ayeux.*] Cette tirade était digne d'être imitée par *Corneille*, & l'on voit que ſi elle n'était pas dans l'eſpagnol, il l'aurait faite. Il eſt vrai que *mon bras eſt mon père* eſt trop forcé.

Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et ſuis aſſez connu ſans les faire connaître.
Mais pour en quelque ſorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, & la preuve en eſt claire,
Sans doute il n'eſt pas noble.

D. ISABELLE.

Hé bien, je l'ennoblis,
Quelle que ſoit ſa race, & de qui qu'il ſoit *fils*.
Qu'on ne conteſte plus.

D. MANRIQUE.

Encor un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'eſt prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir ſi vous n'y conſentez ?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'eſt dû qu'aux hautes *dignités*;
Tout autre qu'un marquis, ou comte le profane.

D. ISABELLE *à Carlos.*

Hé bien, ſeyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, eſt-ce aſſez pour faire ſeoir Carlos?
Vous reſte-t-il encor quelque ſcrupule en l'ame ?

(*Don Manrique & Don Lope ſe lévent, & Carlos ſe ſied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever juſqu'à nous,
C'eſt moins nous l'égaler, que l'aprocher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas ſans myſtère ;
Et ces nouveaux ſermens qu'il nous a falu faire,
Montraient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, & nous l'avons juré,
Je ſuis prêt d'obéir, & loin d'y contredire,
Je laiſſe entre ſes mains & vous, & votre empire.
Je ſors avant ce choix, non que j'en ſois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougiſſe pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, inſolent, votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte inſolemment ſoupçonne,
Et pour la démentir, veut bien vous aſſurer
Qu'au choix de ſes états elle veut demeurer,
Que vous tenez encor même rang dans ſon ame,
Qu'elle prend vos tranſports pour un excès de flame,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excuſez donc ſi quelque antipatie...

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fauſſe modeſtie ;
J'ai trop vû votre orgueil pour le juſtifier ;
Et ſais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, ſoit que par ſimple eſtime
Je rende à ſes vertus un honneur légitime,
Vous devez reſpecter, quels que ſoient *mes deſſeins*,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, & quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le deſtine.
Je veux qu'aujourd'hui même il *puiſſe plus que moi* :
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il faſſe un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il ſait quelle eſt la vôtre, & connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raiſon,
Que moi qui n'en connais que la race & le nom.
Marquis, prenez ma bague, & la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en faſſe un monarque ;
Je vous laiſſe y penſer tout le reſte du jour.
Rivaux ambitieux, faites lui votre cour.
Qui me raportera l'anneau que je lui donne,
Recevra ſur le champ ma main, & ma couronne.
Allons, reines, allons, & laiſſons les juger
De quel côté l'amour avait ſû m'engager.

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

HE bien, ſeigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il eſt beſoin qu'on faſſe ?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pouriez peut-être aſſez mal réuſſir.
Quitez ces contretems de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en eſt pas ſaiſon quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, & demeurons amis.
Je ſais ce que la reine en mes mains a remis;
J'en uſerai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de ſe plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de ſon époux,
Je ſerais téméraire, & m'en ſens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récuſable.

Je m'en récuſe donc, afin de vous donner
Un juge que ſans honte on ne peut ſoupçonner ;
Ce ſera votre épée, & votre bras lui-même
Comtes, de cet anneau dépend le diadême ;
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

D. LOPE.

c) A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui poura me l'ôter l'ira rendre à *la reine*,
Ce ſera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre & du tems, & du *lieu*,
Je m'y rendrai ſur l'heure, & vais l'atendre. Adieu.

SCEENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

VOus voyez l'arrogance.

c) *A qui Carlos ? — à mon vainqueur.*] Cela eſt digne de la tragédie la plus ſublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toûjours dans les piéces eſpagnoles. Mais ces grands traits de lumière qui percent l'ombre de tems en tems, ne ſufiſent pas ; il faut un grand intérêt ;

D. ALVAR.

Ainſi les grands courages
Savent en généreux repouſſer les outrages.

D. MANRIQUE.

Il ſe méprend pourtant s'il penſe qu'aujourd'hui
Nous daignions meſurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuſer un combat !

D. LOPE.

Des généraux d'armée
Jaloux de leur honneur & de leur renommée,
Ne ſe commettent point contre un avanturier.

D. ALVAR.

Ne mettez pas ſi bas un ſi vaillant guerrier.
Qu'il ſoit ce qu'en voudra préſumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, & ſans égard au ſang
Oſe ſouiller ainſi l'éclat de notre rang ?

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne ſont jamais comptables,

nulle langueur ne doit l'interrompre ; les raiſonnemens politiques, les froids diſcours d'amour ne doivent point le glacer ; & les penſées recherchées, les tours forcés ne doivent point l'afaiblir.

Ils ſont comme il leur plaît, & défont nos ſemblables.

D. MANRIQUE.

Envers les majeſtés vous êtes bien diſcret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en ſecret ?

D. ALVAR.

Dites, ſi vous voulez, qu'ils ſont d'intelligence ;
Qu'elle a de ſa valeur ſi haute confiance,
Qu'elle eſpère par-là faire aprouver ſon choix ;
Et ſe rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore ;
C'eſt à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la reſpectez fort, mais y prétendez-vous ?
On dit que l'Aragon a des charmes ſi doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me ſoient doux, ou non, je ne crois pas ſans crime
Pouvoir de mon pays déſavouer l'eſtime ;
Et puiſqu'il m'a jugé digne d'être ſon roi,
Je ſoutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc diſputer, ſans que rien me retarde,
Au marquis Don Carlos cet anneau qu'il nous garde ;
Et ſi ſur ſa valeur je le puis emporter,
J'atendrai de vous deux qui voudra me l'ôter,
Le champ vous ſera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le diſputer ſans honte;
Nous ne dédaignons point un ſi digne rival;
Mais pour votre marquis, qu'il cherche ſon égal.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE. a)

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLANCHE, as-tu rien connu d'égal à ma miſère ?
Tu vois tous mes déſirs condamnés à *ſe taire*,

a) Cette ſcène, & toutes les longues diſſertations ſur l'amour & la fierté, ont toûjours un *défaut*; & ce vice le plus grand de tous, c'eſt l'ennui. On ne va au théatre que pour être ému. L'ame veut toûjours être hors d'elle-même, ſoit par la gaieté, ſoit par l'atendriſſement, & au moins par la curioſité. Aucun de ces buts n'eſt ateint, quand une *Blanche* dit à ſa reine, *Vous l'avez honoré ſans vous deshonorer*; & que la reine replique, *que pour honorer ſa généroſité, l'amour s'eſt joué de ſon autorité &c.*

Les ſcènes ſuivantes de cet acte ſont à peu près dans le même goût, & tout le nœud conſiſte à diférer le combat annoncé, ſans aucun événement qui atache; ſans aucun ſentiment qui intéreſſe.

Il y a de l'amour comme dans toutes les pièces de

Mon cœur faire un beau choix ſans l'oſer accepter,
Et nourir un beau feu ſans l'oſer écouter.
Vois par-là ce que c'eſt, Blanche, que d'être reine.
Comptable de moi-même au nom de ſouveraine,
Et ſujette à jamais du trône ou je me voi,
Je puis tout pour tout autre, & ne puis rien pour moi.
O ſceptres, s'il eſt vrai que tout vous ſoit poſſible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur inſenſible ?

Corneille, & cet amour eſt froid, parce qu'il n'eſt qu'amour. Ces reines qui ſe paſſionnent froidement pour un avanturier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, ſi le ſpectateur ne ſe doutait pas que *Carlos* eſt autre choſe qu'un ſoldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non-ſeulement parce qu'elle eſt inutile, mais parce qu'elle ne parle que de ſon amour pour *Rodrigue*. On condamna de même dans ſon *Don Sanche* trois princeſſes épriſes d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choſes que le *Cid*; & le pis de tout cela, c'eſt que l'amour de ces princeſſes ne produit rien du tout dans la pièce. Ces fautes ſont des auteurs eſpagnols; mais *Corneille* ne devait pas les imiter.

A l'égard du ſtile, il eſt à la fois incorrect & recher-

Pourquoi permettez-vous qu'il ſoit d'autres apas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je préſumais tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer,
Au choix de Don Carlos ſemblait tout pré pare
Je le nommais pour vous; mais enfin par l'iſſue
Ma crainte s'eſt trouvée heureuſement déçue;
L'effort de votre amour a ſu ſe modérer;
Vous l'avez honoré ſans vous déshonorer,
Et ſatisfait enſemble, en trompant mon atente;
La grandeur d'une reine, & l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer ſa généroſité
Mon amour s'eſt joué de mon autorité;
Et qu'il a fait ſervir, en trompant ton atente,
Le pouvoir de la reine au couroux de l'amante.
D'abord par ce diſcours qui t'a ſemblé ſuſpect,
Je voulais ſeulement eſſayer leur reſpect,

ché, obſcur & faible, dur & trainant. Il n'a rien de cette élégance & de ce piquant qui ſont abſolument néceſſaires dans un pareil ſujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues

Soutenir juſqu'au bout la dignité de reine,
Et comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques momens, choiſir un peu plus tard.
J'allais nommer pourtant, & nommer au hazard:
Mais tu ſais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'afronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il eſt bien dur à qui ſe voit régner,
De montrer quelque eſtime, & la voir dédaigner.
Sous ombre de venger ſa grandeur mépriſée,
L'amour à la faveur trouve une pente aiſée;
A l'intérêt du ſceptre auſſi-tôt ataché,
Il agit d'autant plus qu'il ſe croit bien caché;
Et s'oſe imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne faſſe méconnaître.
J'ai fait Carlos marquis, & comte, & gouverneur,
Il doit à ſes jaloux tous ces titres d'honneur;
M'en voulant faire avare, ils m'en faiſaient prodigue,
Ce torrent groſſiſſait rencontrant cette digue;

que le texte, ſi on voulait critiquer en détail les expreſſions. Les remarques ſur les premières tragédies peuvent ſufire pour faire voir aux commençans ce qu'ils doivent imiter, & ce qu'ils ne doivent pas ſuivre.

C'était plus les punir, que le favoriſer.
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuſer;
Par ces profuſions j'ai cru le ſatisfaire,
Et l'ayant ſatisfait l'obliger à ſe taire :
Mais, hélas! en mon cœur il avait tant d'apui,
Que je n'ai pû jamais prononcer contre lui;
Et n'ai mis en ſes mains ce don du diadême,
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainſi pour apaiſer les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et revêtant de gloire un inviſible outrage,
De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage.
Outre qu'indiférente aux vœux de tous les trois,
J'eſpérais que l'amour pourait ſuivre ſon choix,
Et que le moindre d'eux de ſoi-même eſtimable
Recevrait de ſa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en ſuis, voilà ce que j'ai fait,
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet.
Car mon ame pour lui, quoiqu'ardemment preſſée,
Ne ſaurait ſe permettre une indigne penſée;
Et je mourrais encore avant que m'acorder
Ce qu'en ſecret mon cœur oſe me demander.
Mais enfin je vois bien que je me ſuis trompée,
De m'en être remiſe à qui porte une épée;
Et trouve ocaſion deſſous cette couleur

De venger le mépris qu'on fait de ſa valeur.
Je devais par mon choix étoufer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands amoureux de mon rang
Une néceſſité de répandre du ſang.
Mais j'y ſaurai pourvoir.

BLANCHE.

C'eſt un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autoriſe l'uſage,
Que les loix ont réglé, que les rois vos ayeux
Daignaient aſſez ſouvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point ſans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs eſt plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je ſais ce que tu dis, & n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendraient pour afront.
Lorſque le déshonneur ſouille l'obéiſſance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puiſſance;
Qui la hazarde alors n'en ſait pas bien uſer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oſer.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu ſi je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pouront même m'aider.

Voici déja Carlos que je viens de mander.
Demeure, & tu verras avec combien d'adreſſe
Ma gloire de mon ame eſt toujours la maîtreſſe.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

VOus avez bien ſervi, marquis, & juſqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réuſſi:
Je penſe avoir auſſi bien payé vos ſervices.
Malgré vos envieux, & leurs mauvais *ofices*,
J'ai fait beaucoup pour vous, & tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté ſeulement un ſouhait.
Si cette récompenſe eſt pourtant ſi petite
Qu'elle ne puiſſe aller juſqu'à votre mérite,
S'il vous en reſte encor quelqu'autre à ſouhaiter,
Parlez, & donnez moi moyen de m'aquiter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains verſées,
Dont mon cœur n'eût oſé concevoir les penſées,
Surpris, troublé, confus, acablé de bienfaits,
Que j'oſaſſe former encor quelques ſouhaits!

D. ISA-

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content, & j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle ſans feindre.
Ecoutez. Votre bras a bien ſervi l'état,
Tant que vous n'avez eu que le nom de ſoldat;
Dès que je vous fais grand, ſi-tôt que je vous donne
Le droit de diſpoſer de ma propre perſonne,
Ce même bras s'aprête à troubler ſon repos,
Comme ſi le marquis ceſſait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à ſa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en ſont les plus fermes ſoutiens:
Vous ataquez en eux ſes apuis, & les miens;
C'eſt ſon ſang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puiſque ce même état me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte eſt honnête;
Vous en avez ſuivi la première chaleur;
Mais leur mépris va-t-il juſqu'à votre valeur?

N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vûe?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un ſort que vous voulez cacher;
Quand un doute ſi juſte aurait dû vous toucher,
J'avais pris quelque fois de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadême,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à *demi.*
Je vous ai fait leur juge, & non leur ennemi,
Et ſi ſous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'eſt pour vous faire honneur, & *non pour les*
détruire;
C'eſt votre ſeul avis, non leur ſang que je veux,
Et c'eſt m'entendre mal que vous armer *contre eux.*
N'auriez-vous point penſé que ſi ce grand cou-
rage
Vous pouvait ſur tous trois donner quelque avan-
tage,
On dirait que l'état me cherchant un époux,
N'en aurait pû trouver de comparable à *vous?*
Ah! ſi je vous croyais ſi vain, ſi téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juſte colère;
Je ſuis aſſez coupable, & n'ai que trop oſé,
Sans choiſir pour me perdre un crime ſupoſé.
Je ne me défens point des ſentimens d'eſtime

Que vos moindres ſujets auraient pour vous ſans crime.
Lorſque je vois en vous les céleſtes acords
Des graces de l'eſprit, & des beautés du corps,
Je puis, de tant d'atraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jetter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en ſecret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir eſpérer;
Et les yeux éblouïs de cet éclat ſuprême,
Baiſſer ſoudain la vûe, & rentrer en moi-même.
Mais que je laiſſe aller d'ambitieux ſoupirs,
Un ridicule eſpoir, de criminels déſirs!
Je vous aime, madame, & vous eſtime en reine;
Et quand j'aurais des feux dignes de votre haine,
Si votre ame ſenſible à ces indignes feux
Se pouvait oublier juſqu'à ſoufrir mes vœux,
Si par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône juſqu'à moi je la voyais deſcendre,
Commençant auſſi-tôt à vous moins eſtimer,
Je ceſſerais ſans doute auſſi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous eſt tout à votre gloire:
Je ne vous prétens point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amans, ſans deſſein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, & mourir;

Et tiendrais mon deſtin aſſez digne d'envie,
S'il le faiſait connaître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hazarder ce choix à mon ſeul jugement?
Il vous doit un époux, à la Caſtille un maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.
Je ſais qu'ainſi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne & vous, & vos états;
Mais du moins ſi le ſort des armes journalières
En laiſſe par ma mort de mauvaiſes lumières,
Elle m'en ôtera la honte & le regret:
Et même ſi votre ame en aime un en ſecret,
Et que ce triſte choix rencontre mal le votre,
Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre
Reprocher à Carlos, par de muets ſoupirs,
Qu'il eſt l'unique auteur de tous vos déplaiſirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuſe à douter de ma flamme,
Marquis, je puis aimer, puiſqu'enfin je ſuis femme;
Mais ſi j'aime, c'eſt mal me faire votre cour
Qu'expoſer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur ſe ſerait modérée
A m'avoir dans ce doute aſſez conſidérée:
Je le veux éclaircir, & vous mieux éclairer,
Afin de vous aprendre à me conſidérer.

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime,
Mais l'amour de l'état plus fort que de moi-même,
Cherche au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et craignant que mes feux oſaſſent me ſéduire,
J'ai voulu m'en remetre à vous pour m'en inſtruire.
Mais je crois qu'il ſufit que cet objet d'amour
Perde le trône, & moi, ſans perdre encor le jour:
Et mon cœur qu'on lui vole en ſoufre aſſez d'allarmes,
Sans que ſa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! ſi le ciel tantôt me daignait inſpirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile & ſoudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne penſez qu'à défendre, & vous, & votre gloire.
Quel qu'il ſoit, les reſpects qui l'auraient épargné
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à ſon mérite,
Ne ſerait que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuſerai point du pouvoir abſolu,
Pour défendre un combat entre vous réſolu;
Je bleſſerais par-là l'honneur de tous les quatre;

Les loix vous l'ont permis, je vous verrai combattre ;
C'eſt à moi comme reine à nommer le vainqueur.
Dites moi cependant qui montre plus de cœur ?
Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, Don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit, mais enfin
Lui ſeul juſqu'ici tente un ſi noble deſtin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage ;
Et nous verrons demain quel ſera ſon courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en acorder trois.

CARLOS.

Madame, ſon cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'eſt peu que ſon cartel ſi je ne l'ai donnée.
Qu'on le faſſe venir, pour la voir diférer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez vous ſur-tout de ma défenſe,
Et vous aurez demain l'honneur de ma préſence.

SCENE III.

CARLOS *ſeul.*

COnſens-tu qu'on diffère, honneur? le conſens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui ſouille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illuſtre achète la licence?
Tu murmures, ce ſemble? Achève, explique toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point ſon ſujet, l'Aragon m'a vû naître.
O ciel, je m'en ſouviens, & j'oſe encor paraître!
Et je puis ſous les noms de comte & de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils?
Heureuſe obſcurité qui ſeule me fait craindre!
Injurieux deſtin qui ſeul me rens à plaindre!
Plus on m'en fait ſortir, plus je crains d'y rentrer,

Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel ſouvenir ſans fin me perſécute,
Du rang où l'on m'élève il me montre la chûte:
Laſſe toi déſormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler,
Laiſſe-le ſans remors m'aprocher des couronnes,
Et ne viens pas m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi, la guerre a conſumé
Tout cet indigne ſang dont tu m'avais formé.
J'ai quité juſqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

AH, Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre ſi beau ne vous ſoit bien aquis,
Non qu'avecque juſtice il ne vous apartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je préſumais n'apartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.

Je me conſolerais toutefois avec joye
Des faveurs que ſans moi le ciel ſur vous déploye,
Et verrais ſans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
S'il avait comme lui ſon bras à mon ſervice.
Je venais à la reine en demander juſtice;
Mais puiſque je vous vois, vous m'en ferez raiſon.
Je vous acuſe donc, non pas de trahiſon,
Pour un cœur généreux cette tache eſt trop noire,
Mais d'un peu ſeulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, & non pas de Carlos.
Carlos de tout ſon cœur me tiendrait ſa parole;
Mais ce qu'il m'a donné le marquis me le vole;
C'eſt lui ſeul qui diſpoſe ainſi du bien d'autrui,
Et prodigue ſon bras quand il n'eſt plus à lui.
Carlos ſe ſouviendrait que ſa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obéiſſance,
Qu'elle doit afermir mon ſceptre dans ma main,
Qu'il doit m'acompagner peut-être dès demain:
Mais ce Carlos n'eſt plus, le marquis lui ſuccède,

Qu'une autre ſoif de gloire, un autre objet poſ-
ſède,
Et qui du même bras que m'engageait ſa foi
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! ſi ces honneurs dont vous comble la reine
Réduiſent mon eſpoir en une atente vaine,
Si les nouveaux deſſeins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez lui Peñafiel, Burgos, & Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque choſe de plus.

CARLOS.

Et Carlos, & marquis, je ſuis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon ame:
Mais vous trouverez bon que par ces trois défis
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réſerver mon bras noirci d'une infamie,
Atirerait ſur vous la fortune ennemie,
Et vous hazarderait par cette lâcheté
Au juſte châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux ocaſions preſſent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, ſans le rendre inconſtant,
Celle qui ſe préſente à celle qui l'atend.

Ce n'eſt pas toutefois, madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler Don Garcie,
J'ai vû que vers la reine on perdait le reſpect,
Que d'une indigne amour ſon cœur était ſuſpect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vûe outragée;
Et ne puis m'aquiter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'eſt me faire une excuſe où je ne comprens rien,
Sinon que ſon ſervice eſt préférable au mien,
Qu'avant que de me ſuivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant ſon ſujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'eſt pas en ſujet que je cours au combat;
Peut-être ſuis-je né dedans quelque autre état:
Mais par un zèle entier, & pour l'une, & pour l'autre,
J'embraſſe également ſon ſervice, & le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hazardeux
Que j'oſe refuſer pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combatre pour elle,
S'il falait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
De m'expoſer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous ſatisfaire,

Vous, ſans manquer vers elle, elle, ſans vous déplaire :
Cependant je ne puis ſervir elle, ni vous,
Sans de l'une ou de l'autre allumer le couroux.
Je plaindrais un amant qui ſoufrirait mes peines;
Et tel pour deux beautés que je ſuis pour deux reines,
Se verrait déchiré par un égal amour,
Tel que ſont mes reſpects dans l'une & l'autre cour.
L'ame d'un tel amant triſtement balancée,
Sur d'éternels ſoucis voit floter ſa penſée;
Et ne pouvant réſoudre à quels vœux ſe borner,
N'oſe rien acquérir, ni rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble; il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne ſujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fauſſes couleurs,
Et ſon plus grand ſervice eſt un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Auſſi ſont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager ſon ame eſt le plus grand des crimes.
Un cœur n'eſt à perſonne alors qu'il eſt à deux;
Auſſi-tôt qu'il les offre il dérobe ſes vœux;
Ce qu'il a de conſtance à choiſir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre inceſſamment perfide;
Et comme il n'eſt enfin ni rigueurs, ni mépris,

Qui d'un pareil amour ne ſoient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En ſervant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous ſeriez bien ſévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir ſi la reine agirait autrement,
S'il en devrait atendre un plus léger ſuplice.
Cependant Don Alvar le premier entre en lice,
Et vous ſavez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je ſais combien ſur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combatrez, penſez à ce que j'aime;
Et ménagez ſon ſang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi, m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fiſſe un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis ſeulement que vous penſiez à moi.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

VOUS pouvez donc m'aimer, & d'une ame bien ſaine
Entreprendre un combat pour *acquérir la reine!*
Quel aſtre agit ſur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, *vers l'amour* vous excuſe:
Ou cet honneur ſe trompe, ou cet amour s'abuſe;
Et je ne comprens point dans un ſi mauvais tour,
Ni quel eſt cet honneur, ni quel eſt cet amour.
Tout l'honneur d'un amant c'eſt d'être *amant fidèle;*
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et ſi vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriſerez-vous quand vous l'aurez aquiſe?

D. ALVAR.

Qu'étant né ſon ſujet jamais je la mépriſe!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par Don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En ſerez-vous plus digne? & par cette victoire
Répandra-t-il ſur vous quelque rayon de gloire?

D. ALVAR.

Que j'oſe préſenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un miſérable.
Mes vœux mieux écoutés par un heureux effet,
M'auraient ſû garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par ſon choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expoſe à cette dure loi,
D'entreprendre un combat qui n'eſt que contre moi;
J'en crains également l'une & l'autre fortune;
Et le moyen auſſi que j'en ſouhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous;
Vaincu, j'en ſuis indigne, & vainqueur, ſon époux;
Et le deſtin m'y traite avec tant d'injuſtice,
Que ſon plus beau ſuccès me tient lieu de ſuplice.
Auſſi quand mon devoir oſe la diſputer,

Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la perſonne,
Et ne pouvais ailleurs promettre une couronne.
Faſſe le juſte ciel que j'y puiſſe, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous aquérir !

D. ELVIRE.

Ce ſont vœux ſuperflus de vouloir un miracle
Où votre gloire opoſe un invincible obſtacle ;
Et la reine pour moi vous ſaura bien payer
Du tems qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne eſt douteuſe, & la ſienne afermie ;
L'avantage du change en ôte l'infamie ;
Allez, n'en perdez pas la digne ocaſion,
Pourſuivez la ſans honte & ſans confuſion ;
La légéreté même où tant d'honneur engage,
Eſt moins légéreté que grandeur de courage :
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah ! laiſſez-moi, madame, adorer ce couroux.
J'avais cru juſqu'ici mon combat magnanime,
Mais je ſuis trop heureux s'il paſſe pour un crime,
Et ſi quand de vos loix l'honneur me fait ſortir,
Vous m'eſtimez aſſez pour vous en reſſentir.
De ce crime vers vous quels que ſoient les ſuplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes ſervices,

Puiſqu'il

Puiſqu'il me fait connaître alors qu'il me déplait,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, Don Alvar, dont je ſemble irritée,
C'eſt qu'on me perſécute après m'avoir quitée;
Et pour vous dire encor quelque choſe de plus,
Je me fâche d'entendre acuſer mes refus.
Je ſuis reine ſans ſceptre, & n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en eſt dû, le tems en eſt l'arbitre.
Si vous m'avez ſervie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'eſtime
Que pouvait en atendre un cœur ſi magnánime.
Pouvais-je en cet exil davantage ſur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en faſſe un roi;
Et je n'ai pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour en faire un apui de ma triſte fortune.
C'eſt chez moi, Don Alvar, dans la pompe & l'éclat,
Que me le doit choiſir le bien de mon état.
Il falait arracher mon ſceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle.
Je vous aurais peut-être alors conſidéré
Plus que ne m'a promis un ſort ſi déploré.
Mais une ocaſion plus promte & plus brillante

A ſurpris cependant votre amour chancelante ;
Et ſoit que votre cœur s'y trouvât diſpoſé,
Soit qu'un trop long refus l'y laiſsât expoſé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée ;
De plus conſtans que vous l'auraient bien écoutée.
Quelle qu'en ſoit pourtant la cauſe, ou la couleur,
Vous pouviez l'embraſſer avec moins de chaleur,
Combatre le dernier, & par quelque aparence
Témoigner que l'honneur vous faiſait violence.
De cette illuſion l'artifice ſecret
M'eût forcée à vous plaindre, & vous perdre à regret :
Mais courir au-devant, & vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échapent avec joie !

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois ?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Juſqu'à ce qu'un rival eût épuiſé ſes forces ?
Que...

D. ELVIRE.

Vous achéverez au ſortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laiſſe en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laiſſe,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéreſſe.

D. ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

QUi vous traite le mieux ? la fortune, ou l'amour ?
La reine charme-t-elle auprès de Donne Elvire ?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la preſſe eſt grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais ſi vous le vainquez, ſerons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir longtems hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons eſſuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce ſoit promtement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

LAiſſez moi, Don Alvar, leur parler un moment.
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice ;
Et mon deſſein ne va qu'à vous faire juſtice,
Qu'à vous favoriſer plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne ſai qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

COmtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure,
Que choiſir par autrui c'eſt me faire une injure;
Et puiſque de ma main le choix ſera plus beau,
Je veux choiſir moi-même, & reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous, des trois qu'on me propoſe,
J'en exclus Don Alvar, vous en ſavez la cauſe;
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ſes vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige,
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les ſeuls que je veux regarder;
Mais avant qu'à choiſir j'oſe me hazarder,
Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moi c'eſt moi qu'on aime, & non l'éclat de reine.
L'amour n'eſt, ce dit-on, qu'une union d'eſprits;

Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriſerait ce que je favoriſe,
Et qui mépriſerait tout ce que je mépriſe,
Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale;
Je voudrais en tous deux voir une eſtime égale;
Qu'il trouvât même honneur, même juſtice en vous;
Car ne préſumez pas que je prenne un époux,
Pour m'expoſer moi-même à ce honteux outrage,
Qu'un roi fait de ma main détruiſe mon ouvrage.
N'y penſez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait;
Et que par cet aveu je demeure aſſurée
Que tout ce qui m'a plû doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame, & toujours ſon bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre, & votre cœur?
Mais puiſque c'eſt par-là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même aprenez nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'eſtimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers;

Notre liberté même eſt dûe à ſa vaillance;
Et quoiqu'il ait tantôt montré quelque inſolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez ſupléé l'obſcurité du ſang;
Ce qu'il vous plaît qu'il ſoit, il eſt digne de l'être;
Nous lui devons beaucoup, & l'allions reconnaître,
L'honorer en ſoldat, & lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvait pour Carlos ne peut plus pour un comte;
Il n'eſt rien en nos mains qu'il en reçût ſans honte;
Et vous avez pris ſoin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en eſt en vos mains des préſens aſſez doux,
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;
Il en eſt dont ſans honte il ſerait poſſeſſeur.
En un mot, vous avez l'un & l'autre une ſœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le faſſe ſon beau-frère,
Et que par cet hymen ſon deſtin afermi
Ne puiſſe en mon époux trouver ſon ennemi.
Ce n'eſt pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je ſais qu'en cet état je ſerai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que ſoit ſon projet,
Ne ſera ſous ce nom que mon premier ſujet;

Mais je ne me plais pas à contraindre perſonne ;
Et moins que tous un cœur à qui le mien ſe donne.
Répondez donc tous deux, n'y conſentez-vous pas ?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs & plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées,
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'eſprits :
Votre ſceptre, madame, eſt trop cher à ce prix ;
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainſi donc vous me faites connaître
Que ce que je l'ai fait il eſt digne de *l'être* ?
Que je puis ſupléer l'obſcurité du ſang ?

D. MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever juſques à notre rang.
Jamais un ſouverain ne doit compte à perſonne
Des dignités qu'il fait, & des grandeurs qu'*il donne* :
S'il eſt d'un ſort indigne, ou l'auteur, ou l'apui,
Comme il le fait lui ſeul, la honte eſt toute à lui :
Mais diſpoſer d'un ſang que j'ai reçu ſans tache !
Avant que le ſouiller il faut qu'on me l'arrache ;
J'en dois compte aux ayeux dont il eſt hérité,
A toute leur famille, à la poſtérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, & moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en diſpoſerai ſeule, & j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pû vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer ?
Que mon ſceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je ſuis juſques-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité de ſujet, ou d'amant,
M'oſez-vous expliquer ce noble ſentiment ?
Ah ! ſi vous n'aprenez à parler d'autre ſorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devait s'excuſer avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un & l'autre une ſœur;
Mais ſi j'oſe en parler avec quelque franchiſe,
A d'autres qu'au marquis l'une & l'autre eſt promiſe.

D. ISABELLE.

A qui, Don Lope ?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre ?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amans, allez voir vos maîtreſſes;
Et parmi les douceurs de vos dignes careſſes,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes eſprits,
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force perſonne,
Et rens grace à l'état des amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la conſtance eſt belle au jugement de tous?
Qu'il n'eſt point de grandeurs qui la doivent ſéduire?
Quelques autres que vous m'en ſauront mieux inſtruire;
Et ſi cette vertu ne ſe doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je ſaurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez la, madame, & ſoufrez qu'on s'explique.
Vous connaîtrez du moins D. Lope, & D. Manrique,

Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour
vous
Ne pouvant rendre heureux ſans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainſi la ſource des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit ſi naturelles.
Ils ſe ſont l'un à l'autre atachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra ſa ſœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et ſi je ſuis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainſi malgré ſon ſort,
A s'aprocher de vous fait encor ſon effort;
Ainſi, pour conſoler l'une ou l'autre infortune,
L'une & l'autre eſt promiſe, & nous n'en devons
qu'une;
Nous ignorons laquelle, & vous la choiſirez,
Puiſqu'enfin c'eſt la ſœur du roi que vous ferez.
Jugez donc ſi Carlos en peut être beau-frère,
Et ſi vous devez rompre un nœud ſi ſalutaire,
Hazarder un repos à votre état ſi doux,
Qu'afermit ſous vos loix la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne ſavez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos ſœurs par conſéquent mes premières ſujettes,
Les donner ſans mon ordre, & même malgré moi,
C'eſt dans mon propre état oſer faire la loi?

TAYLOR INST. OXFORD

D. MANRIQUE.

Agiſſez donc enfin, madame, en ſouveraine,
Et ſoufrez qu'on s'excuſe, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais ſans y conſentir.
Et pour vous dire tout, avant que de ſortir,
Carlos eſt généreux, il connaît ſa naiſſance;
Qu'il ſe juge en ſecret ſur cette connaiſſance;
Et s'il trouve ſon ſang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choiſiſſe des deux, & l'épouſe, s'il l'oſe.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre choſe;
Mettre en un tel hazard le choix de leur époux,
C'eſt juſqu'où nous pouvons nous abaiſſer pour vous;
Mais encor une fois, que Carlos y regarde,
Et penſe à quels périls cet hymen le hazarde.

D. ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je ſais régner.

SCENE V.

D. ISABELLE *ſeule.*

QUel eſt ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorſque l'obéiſſance au trône les deſtine ?
Eſt-ce orgueil ? eſt-ce envie ? eſt-ce animoſité ?
Défiance, mépris, ou généroſité ?
N'eſt-ce point que le ciel ne conſent qu'avec peine
Cette triſte union d'un ſujet à ſa reine,
Et jette un promt obſtacle aux plus aiſés deſſeins
Qui laiſſent choir mon ſceptre en leurs indignes mains ?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle baſſeſſe,
Que pour s'abaiſſer trop lorſque je les abaiſſe ?
Quel deſtin à ma gloire opoſe mon ardeur ?
Quel deſtin à ma flamme opoſe ma grandeur ?
Si ce n'eſt que par-là que je m'en puis défendre ;
Ciel, laiſſe-moi donner ce que je n'oſe prendre ;
Et puiſqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Soufre de mes ſujets le moins indigne choix.

SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLanche, j'ai perdu tems.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadême.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, & mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il eſtime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, & des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, & de choiſir?

BLANCHE.

Quelque ſecret obſtacle arrête ſon deſir.
Tout le bien qu'il en dit ne paſſe point l'eſtime.
Charmantes qu'elles ſont, les aimer c'eſt un crime.

Il ne s'excuſe point ſur l'inégalité ;
Il ſemble plutôt craindre une infidélité ;
Et ſes diſcours obſcurs, ſous un confus mêlange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une averſion qui n'a pour fondement
Que les ſecrets liens d'un autre atachement.

D. ISABELLE.

Il aimait ailleurs ?

BLANCHE.

Oui, ſi je ne m'abuſe ;
Il aime en lieu plus haut que n'eſt ce qu'il refuſe ;
Et ſi je ne craignais votre juſte couroux,
J'oſerais deviner, madame, que c'eſt vous.

D. ISABELLE.

Ah ! ce n'eſt pas pour moi qu'il eſt ſi téméraire ;
Tantôt dans ſes reſpects j'ai trop vû le contraire.
Si l'éclat de mon ſceptre avait pû le charmer,
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu ſi haut, il aime Donne Elvire ;
Il doit l'acompagner juſques dans ſon empire ;
Et fait à mes amans ces défis généreux,
Non pas pour m'aquérir, mais pour ſe venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir diſparaître ;
Et qu'une reine ingrate à l'égal de ce traître,

M'enlève après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avait mon état de plus doux à mes yeux:
Non, j'ai pris trop de ſoin de conſerver ſa vie;
Qu'il combate, qu'il meure, & j'en ſerai ravie;
Je ſaurai par ſa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en ſaura venger.

BLANCHE.

Que vous peut ofenſer ſa flamme, ou ſa retraite,
Puiſque vous n'aſpirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne ſais pas s'il aime ou Donne Elvire, ou vous,
Mais je ne comprens point ce *mouvement jaloux.*

D. ISABELLE.

Tu ne le comprens point! & c'eſt ce qui m'étonne.
Je veux donner ſon cœur, non que *ſon cœur le* donne.
Je veux que ſon reſpect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a ſu mieux alumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, & qu'un juſte ſilence
Faſſe à des feux pareils pareille violence,
Que l'inégalité lui donne même ennui,
Qu'il ſoufre autant pour moi que je ſoufre pour lui,
Que par le ſeul deſſein d'afermir ſa fortune,
Et non point par amour, il ſe donne à quelqu'une,
Que par mon ordre ſeul il s'y laiſſe obliger,
Que ce ſoit m'obéir, & non me négliger,
Et que voyant ma flamme à l'honorer trop promte,

Il m'ôte de péril ſans me faire de honte.
Car enfin il l'a vûe, & la connaît trop bien;
Mais il aſpire au trône, & ce n'eſt pas au mien;
Il me préfère une autre; & cette préférence
Forme de ſon reſpect la trompeuſe aparence.
Faux reſpect, qui me brave, & veut régner ſans moi.

BLANCHE.

Pour aimer Donne Elvire, il n'eſt pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle eſt reine, & peut tout ſur l'eſprit de ſa mère.

BLANCHE.

Si ce n'eſt un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'eſt point mort, & vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on atend d'Aragon.
C'eſt ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il eſt ainſi, que d'heur j'en dois atendre!
L'injuſtice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçait d'abaiſſer mes yeux ſur mes ſujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naiſſance,
Qui ne fût ſous l'hymen, ou More, ou dans l'enfance.
Mais s'il lui rend un frère, il m'envoye un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos, ni pour vous;

Et devenant par-là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne ſe ravale;
Et ne ſoufrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces triſtes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle ocaſion que votre jalouſie,
Douteuſe encor qu'elle eſt, a promtement ſaiſie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, & tâchons de voir
Quelle juſte eſpérance on peut en concevoir.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

QUOIQUE l'eſpoir d'un trône, & l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda ſans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis ſa foi,
Nous ceſſons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous ſavons nous connaître;
Et béniſſant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des ſujets, & non pas des rivaux;
Heureux ſi l'Aragon joint avec la Caſtille,
Du ſang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un & l'autre à l'état plus qu'à nous;
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Des Mores nos voiſins domter la tyrannie,
Nous renonçons ſans honte à ce choix glorieux
Qui d'une grande reine abaiſſait trop les yeux.

D. LÉONOR.

La généroſité de votre déférence,
Comtes, flate trop tôt ma nouvelle eſpérance :
D'un avis ſi douteux j'atens fort peu de *fruit*;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'eſt qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, & me daignez aprendre
Ce qu'avecque raiſon mon cœur en doit *atendre*.
Les troubles d'Aragon vous ſont aſſez connus;
Je vous en ai ſouvent tous deux entretenus;
Et ne vous redis point quelles longues miſères
Chaſſèrent Don Fernand du trône de *ſes pères*.
Il y voyait déja monter ſes ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'acouchai d'un fils;
On le nomma Don Sanche, & pour cacher ſa vie
Aux barbares fureurs du traître Don Garcie,
A peine eus-je loiſir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever ſans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais ſavoir que quelques marques,
Pour reconnaître un jour le ſang de nos *monarques*.
Trop inutiles ſoins contre un ſi mauvais ſort;
Lui-même au bout d'un an m'aprit qu'il était mort.
Quatre ans après il meurt, & me laiſſe une fille,
Dont je vins par ſon ordre acoucher en Caſtille.
Il me ſouvient toujours de ſes derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces triſtes mots :

Je meurs, & je vous laiſſe en un ſort déplorable ;
Le ciel vous puiſſe un jour être plus favorable !
Don Raimond a pour vous des ſecrets importans,
Et vous les aprendra quand il en ſera tems :
Fuyez dans la Caſtille. A ces mots il expire,
Et jamais Don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis ſans lumière en ces obſcurités ;
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'eſt par leurs gens que ce grand bruit éclate,
Voyez qu'en ſa faveur aiſément on ſe flate.
J'ai cru que du ſecret le tems était venu,
Et que Don Sanche était ce myſtère inconnu,
Qu'il l'amenait ici reconnaître ſa mère.
Hélas, que c'eſt en vain que mon amour l'eſpère !
A ma confuſion ce bruit s'eſt éclairci,
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici ;
Voyez quelle aparence, & ſi cette province
A jamais ſû le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez ſon trépas ;
Et qu'on cherche Don Sanche, où Don Sanche n'eſt pas :
Mais ſi vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre penſée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,

Ou cet illuſtre prince eſt le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique ſuſpects d'envie.
C'eſt un miracle pur que le cours de ſa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'eſprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majeſtueux qui tout inconnu même
A plus d'accès que nous auprès du diadême;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'eſtimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce promt conſentement d'un peuple qui l'adore;
Madame, après cela j'oſe le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illuſtre prince eſt le vaillant Carlos.
Nous avons mépriſé ſa naiſſance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vûe;
Et verrions à regret qu'il falût aujourd'hui
Céder notre eſpérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, & non pas la naiſſance;
Et lui-même il en donne aſſez de connaiſſance;
Abandonnant la reine à choiſir parmi vous
Un roi pour la Caſtille, & pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que ſa valeur s'aprête
A faire ſur tous trois cette illuſtre conquête?

Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ſes ayeux?
Son grand cœur ſe dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir ſa grandeur entière à ſon courage.
Dans une cour ſi belle, & ſi pleine d'apas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR.

Le voici, nous ſaurons ce que lui-même en penſe.

SCENE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

MAdame, ſauvez moi d'un honneur qui m'offenſe.
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je ſois Don Sanche, & prince d'Aragon.
Puiſque par ſa préſence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'atendant le fantôme d'une heure?
Ou ſi c'eſt une erreur qui lui promet ce roi,
Soufrez-vous qu'elle abuſe, & de vous, & de moi?

D. LÉONOR.

Quoi que vous préſumiez de la voix populaire,

Par de ſecrets rayons le ciel ſouvent l'éclaire.
Vous aprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand ſa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir.
Mais nous avions pour vous une eſtime aſſez haute,
Pour n'être pas forcés à commettre *une faute :*
Et notre honneur au vôtre en aveugle opoſé,
Méritait par pitié d'être déſabuſé.
Notre orgueil n'eſt pas tel qu'il *s'atache* aux perſonnes,
Ou qu'il oſe oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguiſé,
Si l'inconnu Carlos s'en eſt vû mépriſé,
Nous reſpectons Don Sanche, & l'acceptons *pour* maître,
Si-tôt qu'à notre reine il ſe fera connaître;
Et ſans doute ſon cœur nous en avoûra bien.
Hâtez cette union de votre ſceptre au ſien,
Seigneur, & d'un ſoldat quitant la fauſſe image,
Recevez comme roi notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux reſpects dont je me vois ſurpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je penſe avoir rendu mon nom aſſez illuſtre,
Pour n'avoir pas beſoin qu'on lui donne un faux luſtre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hazard,
Et doutais qu'il pût être une ame aſſez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais puiſque c'eſt un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auraient quelque ſcrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'eſt votre deſſein d'en réjouïr ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux;
La raillerie eſt belle après une victoire,
On la fait avec grace auſſi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce deſſein;
La bague de la reine eſt encor en ma main;
Et l'inconnu Carlos, ſans nommer ſa famille,
Vous ſert encor d'obſtacle au trône de Caſtille;
Ce bras qui vous ſauva de la captivité,
Peut s'opoſer encor à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt juſqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû;
Nous ſaurons bien encor juſqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous ſoyez Don Sanche, ou qu'un autre le ſoit,
L'un & l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique *l'honneur l'irrite,*
Qu'il ſache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que pour nous combatre il faut que le bon ſang
Aide un peu ſa valeur à ſoutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il ſe déclare:
Non que nous demandions qu'il ſoit Guzman, ou Lare,
Qu'il ſoit noble, il ſufit pour nous traiter d'égal,
Nous le verrons tous deux comme un digne *rival;*
Et ſi Don Sanche enfin n'eſt qu'une atente vaine,
Nous lui diſputerons cet anneau de la reine.
Qu'il ſoufre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un ſimple avanturier.
Nous vous laiſſons, madame, éclaircir ce myſtère;
Le ſang a des ſecrets qu'entend mieux une mère;

Et dans les diférends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

MAdame, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète;
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un ſecret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller longtems.

D. LÉONOR.

Laiſſons là ce combat, & parlons de Don Sanche.
Ce bruit eſt grand pour vous, toute la cour y panche.
De grace, dites moi, vous connaiſſez-vous bien?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon ſort je ne connuſſe rien!
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un déſert à la merci des bêtes,
Expoſé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hazard, & nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque eſpérance

Sur votre incertitude, & ſur mon ignorance.
Je me figurerais ces deſtins merveilleux
Qui tiraient du néant les héros fabuleux ;
Et me revêtirais des brillantes chimères
Qu'oſa former pour eux le loiſir de nos pères.
Car enfin je ſuis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner ſans indignation.
Je ne puis regarder ſceptre, ni diadême,
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pouſſe vers le ciel un cœur préſomptueux,
Que ſoutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil ſur moi rabat ſoudain à terre !
Je ne ſuis point Don Sanche, & connais mes aprens ;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rens;
Gardez le pour ce prince, une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connaître.
Laiſſez moi cependant à cette obſcurité,
Qui ne fait que juſtice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flate, & ce que j'aime à croire
N'eſt qu'une illuſion qui me fait votre gloire ?
Mon cœur vous en dédit, un ſecret mouvement

Qui le panche vers vous malgré moi vous dément;
Mais je ne puis juger quelle ſource l'anime,
Si c'eſt l'ardeur du ſang, ou l'effort de l'eſtime,
Si la nature agit, ou ſi c'eſt le deſir,
Si c'eſt vous reconnaître, ou ſi c'eſt vous choiſir.
Je veux bien toutefois étoufer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable impoſture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'eſt ſi doux;
Mais où ſera mon fils, s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il ſoit ici, je n'en vois aucun ſigne;
On ignore, hormis vous quiconque en ſerait digne;
Et le vrai ſang des rois ſous le ſort abatu,
Peut cacher ſa naiſſance, & non pas ſa vertu.
Il porte ſur le front un luiſant caractère,
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celui que le ciel ſur le vôtre avait mis,
Pouvait ſeul m'éblouïr ſi vous l'euſſiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puiſque vous me le dites;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Soufrez que j'en demeure à cette obſcurité.
Je ne condamne point votre témérité;
Mon eſtime au contraire eſt pour vous ſi puiſſante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y conſente:

Votre ſang avec moi n'a qu'à ſe déclarer,
Et je vous donne après liberté d'eſpérer.
Que ſi même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refuſez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous acompagner,
Nous n'avons plus beſoin de ſecours pour régner.
La mort de Don Garcie a puni tous ſes crimes,
Et rendu l'Aragon à ſes rois légitimes;
N'en cherchez plus la gloire, & quels que ſoient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que *je ne veux.*
Le prix de la valeur doit avoir ſes limites,
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'eſt aſſez vous en dire, adieu, penſez-y bien;
Et faites vous connaître, ou n'aſpirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

QUi ne vous craindra point, ſi les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles ſe font raiſon lorſqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi !

CARLOS.

N'aide point à l'envie à ſe jouer de moi,
Blanche ; & ſi tu te plais à ſeconder ſa haine,
Du moins reſpecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'eſt trop la tenir dedans l'incertitude ;
Ce ſilence vers elle eſt une ingratitude :
Ce qu'a fait pour Carlos ſa généroſité,
Méritait de Don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah, nom fatal pour moi, que tu me perſécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes !

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

MAdame, commandez qu'on me laiſſe en repos,
Qu'on ne confonde plus Don Sanche avec Carlos ;
C'eſt faire au nom d'un prince une trop longue injure ;

Je ne veux que celui de votre créature ;
Et ſi le ſort jaloux qui ſemble me flater,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Soufrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que ſa fureur m'aprête.
Je le vois de trop loin pour l'atendre en ce lieu ;
Soufrez que je l'évite en vous diſant adieu,
Soufrez . . .

D. ISABELLE.

Quoi, ce grand cœur redoute une couronne ?
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne ?
Il veut fuir cette gloire, & ſe laiſſe allarmer
De ce que ſa vertu force d'en préſumer ?

CARLOS.

Ah, vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'eſt qu'une trahiſon de ma bonne fortune,
Que déja mes ſecrets ſont à demi trahis.
Je lui cachais en vain ma race, & mon pays,
En vain ſous un faux nom je me faiſais connaître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;
Elle a déja trouvé mon pays & mon nom.
Je ſuis Sanche, madame, & né dans l'Aragon ;
Et je crois déja voir ſa malice funeſte
Détruire votre ouvrage en découvrant le reſte,
Et faire voir ici, par un honteux effet,

Quel

Quel comte & quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage,
Pour empêcher le ſort d'abatre mon ouvrage ?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait ſaura le ſoutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chaſſe.
Je ne demande plus d'où partait ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon ſuivre votre princeſſe,
Mais allez y du moins ſans feindre une faibleſſe;
Et puiſque ce grand cœur s'atache à ſes apas,
Montrez en la ſuivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah, madame, plutôt aprenez tous mes crimes;
Ma tête eſt à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je ſuis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du ſort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naiſſant quelque déſavantage,
Il m'a donné du roi le nom, & le courage;
Et depuis que mon cœur eſt capable d'aimer,
A moins que d'une reine il n'a pû s'enflammer.
Voilà mon premier crime, & je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou Donne Elvire:

Mais je ſais que ce cœur des deux parts engagé
Se donnant à vous deux ne s'eſt point partagé,
Toujours prêt d'embraſſer ſon ſervice, & le vôtre,
Toujours prêt à mourir & pour l'une, & pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût falu choiſir,
Et ce choix eût été du moins quelque deſir,
Quelque eſpoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des ſoupirs & des vœux.
Voilà mon ſecond crime, & quoique ma ſoufrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'eſpérance,
Je ne puis, ſans mourir d'un déſeſpoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou Donne Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'aprêtait ce martyre,
Je voulais m'y ſouſtraire en ſuivant Donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, atendant que le ſort
Par un ſemblable hymen m'eût envoyé la mort:
Depuis, l'ocaſion que vous-même avez faite,
M'a fait quiter le ſoin d'une telle retraite;
Ce trouble a quelque tems amuſé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte eſt devenu moins rude,
Lorſque j'en ai vû l'heure en quelque incertitude,

Et que j'ai pû me faire une ſi douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous Don Sanche un époux néceſſaire;
Car ce n'eſt point l'amour qui fait l'hymen des rois,
Les raiſons de l'état réglent toujours leur choix;
Leur ſévère grandeur jamais ne ſe ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et puiſque le ſaint nœud qui le fait votre époux,
Arrête comme ſœur Donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir ſans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vûe,
Et que je porte ailleurs les criminels ſoupirs
D'un reſte malheureux de tant de déplaiſirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites aſſez pour mériter ma haine,
Si je laiſſais agir les ſentimens de reine;
Par un double ſecret je les ſens confondus.
Partez, je le conſens, & ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Don Sanche, atendez qu'on le voye;
Ce bruit peut être faux, & me rendre ma joye.
Que dis-je? allez, marquis, j'y conſens de nouveau;
Mais avant que partir donnez lui mon anneau,
Si ce n'eſt toutefois une faveur trop grande,

Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, & je dois obéir,
Dût cette obéiſſance à mon ſort me trahir.
Je recevrai pour grace un ſi juſte ſuplice,
S'il en romt la menace, & prévient la malice,
Et ſoufre que Carlos en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom, & ſa gloire au tombeau.
C'eſt l'unique bonheur où ce coupable aſpire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous Don Sanche ? ah, ciel, qu'oſai-je dire !
Adieu, ne croyez pas ce ſoupir indiſcret.

CARLOS.

Il m'en a dit aſſez pour mourir ſans regret.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

ENFIN après un ſort à mes vœux ſi contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoye un frère ;
Puiſque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuſe union me laiſſe tout à vous.
Je me vois afranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'impoſait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi ;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triſte victoire ;
Et l'infidélité que vous faiſait ma gloire,
Conſent que mon amour de ſes loix dégagé,
Vous rende un inconſtant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance ;
Et cette promte ardeur de rentrer dans mes fers,
Me conſole trop tôt d'un trône que je pers.

Ma perte n'eſt encor qu'une rumeur confuſe,
Qui du nom de Carlos malgré Carlos abuſe;
Et vous ne ſavez pas, à vous en bien parler,
Par quelle ofre, & quels vœux on m'en peut conſoler.
Plus que vous ne penſez la couronne m'eſt chère;
Je pers plus qu'on ne croit, ſi Carlos eſt mon frère.
Atendez les effets que produiront ces bruits;
Atendez que je ſache au vrai ce que je ſuis;
Si le ciel m'ôte, ou laiſſe enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère, ou de moi-même,
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
Ou ſi j'ai ſeulement mon cœur à conſulter.

D. ALVAR.

Ah, ce n'eſt qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'eſt lui ſeul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'acablerait d'ennui,
Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrais-je de ce frère implorer la puiſſance
Pour ne vous obtenir que par obéiſſance,
Et par un lâche abus de ſon autorité,
M'élever en tyran ſur votre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raiſon vous craignez qu'il arrive,

Qu'il ait des ſentimens que mon ame ne ſuive.
Le digne ſang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers ſujets obéiſſent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les ſoumiſſions cherchent des aſſurances;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux;
Et vous obſtineriez dans ce reſpect extrême,
Juſques à me forcer à dire, *Je vous aime.*
Ce mot eſt un peu rude à prononcer pour nous;
Soufrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup ſans pourtant vous rien dire.
Je ſais depuis quel tems vous aimez Donne Elvire;
Je ſais ce que je dois, je ſais ce que je puis;
Mais encor une fois ſachons ce que je ſuis;
Et ſi vous n'aſpirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'aprofondir ce dangereux myſtère.
Carlos a tant de lieu de vous conſidérer,
Que s'il devient mon roi, vous devez eſpérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez vous cette peine,
Et me laiſſez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joye, & ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut ſavoir.

SCENE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

DOn Alvar me fuit-il ?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint en vous voyant un *ſecours pour ſes feux*,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage ?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir ayant votre ſufrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

D. ELVIRE.

Oui, ſi vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et ſi ce bruit eſt faux ? ſi vous demeurez reine ?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre en étant incertaine ?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire eſpérer.

D. ELVIRE.

On peut atendre auſſi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir ſuprême...

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'Interroms vos ſecrets, mais j'y prens part moi-même ;
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,
Que j'oſe demander ce qui s'en eſt apris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Vû que depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait ſeulement des peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis ſur ce point aiſément ſatisfaire,

Leurs gens m'en ont donné la raiſon aſſez claire.
On aſſiégeait encor alors qu'ils ſont partis
Dedans leur dernier fort Don Garcie, & ſon fils;
On l'a pris tôt après, & ſoudain par ſa priſe
Don Raimond priſonnier recouvrant ſa franchiſe,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai ſang de nos rois;
Que Don Sanche vivait, & part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de ſa préſence.
Il joint nos députés hier ſur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince était en votre cour.
C'eſt tout ce que j'ai pû tirer d'un domeſtique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur raport eſt confus;
Mais bientôt Don Raimond vous dira le ſurplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

AH, madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeſte journée!
Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Hé bien?

BLANCHE.

Son père eſt en ces lieux,
Et n'eſt...

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en aprendre l'hiſtoire?

D. ELVIRE.

Que le ciel eſt injuſte!

D. ISABELLE.

Il l'eſt, & nous fait voir,
Par cet injuſte effet, ſon abſolu pouvoir,
Qui du ſang le plus vil tire une ame ſi belle,
Et forme une vertu qui n'a luſtre que d'elle.
Parle, Blanche, & dis nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, & plus encor de cœur.
Du haut de l'eſcalier je le voyais deſcendre;
En vain de ce faux bruit il ſe voulait défendre;
Votre cour obſtinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour, *Don Sanche d'Aragon*,
Quand un chétif vieillard le ſaiſit & l'embraſſe.
Lui qui le reconnaît frémit de ſa diſgrace,
Puis laiſſant la nature à ſes pleins mouvemens,
Répond avec tendreſſe à ſes embraſſemens.
Ses pleurs mêlent aux ſiens une fierté ſincère;
On n'entend que ſoupirs : *Ah mon fils! ah mon père!*
O jour trois fois heureux! moment trop atendu!
Tu m'as rendu la vie, &, *vous m'avez perdu.*
Choſe étrange, à ces cris de douleur & de joye,
Un grand peuple acouru ne veut pas qu'on les croye;
Il s'aveugle ſoi-même; & ce pauvre pêcheur

En dépit de Carlos paſſe pour impoſteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'eſt un fourbe, un méchant ſuborné par les comtes.
Eux-mêmes, admirez leur généroſité,
S'efforcent d'afermir cette incrédulité;
Non qu'ils prennent ſur eux de ſi lâches pratiques,
Mais ils en font auteur un de leurs domeſtiques,
Qui penſant bien leur plaire, a ſi mal-à-propos
Inſtruit ce malheureux pour afronter Carlos.
Avec avidité cette hiſtoire eſt reçûe,
Chacun la tient trop vraie auſſi-tôt qu'elle eſt ſûe;
Et pour plus de croyance à cette trahiſon,
Les comtes font traîner ce bon homme en priſon.
Carlos rend témoignage en vain contre ſoi-même;
Les vérités qu'il dit cédent au ſtratagême;
Et dans le déshonneur qui l'acable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en ſauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, & bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende ſon père;
On tremble devant lui ſans croire ſon couroux;
Et rien... mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

HÉ bien, madame, enfin on connaît ma naiſſance.
Voilà le digne fruit de mon obéiſſance.
J'ai prévû ce malheur, & l'aurais *évité*,
Si vos commandemens ne m'euſſent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeſte,
Et l'on m'arrache encor le ſeul *bien* qui me reſte!
On me vole mon père, on le fait criminel!
On atache à ſon nom un oprobre éternel!
Je ſuis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infame;
La baſſeſſe du ſang ne va point juſqu'à l'ame;

a) *Je ſuis bien malheureux ſi je vous fais pitié.*] Tout ce que dit ici *Carlos* eſt grand ſans enflure, & d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers pris de l'eſpagnol, dont le bon goût puiſſe être mécontent.

A l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis ſurprennent ſouvent le parterre; mais

Et je renonce aux noms de comte & de marquis,
Avec bien plus d'honneur qu'aux ſentimens de fils.
Rien n'en peut éfacer le ſacré caractère.
De grace, commandez qu'on me rende mon père;
Ce doit leur être aſſez de ſavoir qui je ſuis,
Sans m'acabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conſerver ſa gloire,
Madame, & l'empêchez lui-même de ſe croire.
Nous n'avons pû ſoufrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le More, & triompher nos rois,
Reçût de ſa naiſſance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une ſource plus belle.
Aidez ainſi que nous ce peuple à s'abuſer;
Il aime ſon erreur, daignez l'autoriſer.
A tant de beaux exploits rendez cette juſtice,
Et de notre pitié ſoutenez l'artifice.

CARLOS.

a) Je ſuis bien malheureux ſi je vous fais pitié!

y a-t-il rien de moins convenable que de ſe comparer à Dieu? quel raport les actions d'un ſoldat qui s'eſt élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne ſaurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuſes qui peuvent éblouïr des jeunes gens, que tous les hommes ſenſés réprouvent, & dont vous ne trouverez jamais

Reprenez votre orgueil & votre inimitié !
Après que ma fortune a ſoûlé votre envie,
Vous plaignez aiſément mon entrée à la vie ;
Et me croyant par elle à jamais abatu,
Vous exercez ſans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embuche à la mienne,
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
Mais ſon plus bel éclat ſerait trop acheté,
Si je le retenais par une lâcheté.
Si ma naiſſance eſt baſſe, elle eſt du moins ſans tache,
Puiſque vous la ſavez, je veux bien qu'on la ſache.
Sanche, fils d'un pêcheur, & non d'un impoſteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur :
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait n'aguère en peine
Deux illuſtres rivaux ſur le choix de leur reine :
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encor en ſa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un ſouverain ;
Sanche enfin malgré lui dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a paſſé pour un prince.
Voilà ce qu'a pû faire, & qu'a fait à vos yeux
Un

d'exemple, ni dans *Virgile*, ni dans *Ciceron*, ni dans *Horace*, ni dans *Racine*.

Remarquez encor que le mot de *ciel* n'eſt pas ici à ſa place,

Un cœur que ravalait le nom de ſes ayeux.
La gloire qui m'en reſte après cette diſgrace,
Eclate encor aſſez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté déſavoue un tel père,
Et par un témoignage à ſoi-même contraire,
Obſcurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainſi;
Et ſon ame paraît ſi dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai ſemée.
Je le ſoutiens, Carlos, vous n'êtes point ſon fils,
La juſtice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendreſſes du ſang vous font une impoſture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ſes rares qualités:
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut apui,

place, atendu que Dieu a créé le ciel & la terre, & qu'on ne peut dire en cette ocaſion que le ciel a fait beaucoup de rien.

Puiſque même le ſort eſt au-deſſous de lui.

D. ISABELLE.

La généroſité qu'en tous les trois j'admire,
Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
Et dans la nouveauté de ces événemens,
Par un illuſtre effort prévient mes ſentimens.
Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ſes hauts faits méritent;
Et ne dédaignez pas l'illuſtre & rare objet
D'une haute valeur qui part d'un ſang abjet.
Vous courez au-devant avec *tant de franchiſe*,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve ſurpriſe.
Et vous que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puiſqu'à ce nom vous êtes *reconnu*,
Miraculeux héros, dont la gloire refuſe
L'avantageuſe erreur d'un peuple qui s'abuſe,
Parmi les déplaiſirs que vous en recevez,
Puis-je vous conſoler d'un ſort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né *d'un tel* père;
Mais je vous tiens enſemble heureux au dernier point,
D'être né d'un tel père, & de n'en rougir point;
Et de ce qu'un grand cœur mis dans l'autre balance,
Emporte encor ſi haut une telle naiſſance.

SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

PRinceſſes, admirez l'orgueil d'un priſonnier,
Qu'en faveur de ſon fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur par promeſſe, ni crainte,
Ne ſaurait ſe réſoudre à ſoufrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, & n'en fais que ſortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire ſentir
Combien mal-à-propos ſa préſence importune
D'un fils ſi généreux renverſe la fortune,
Et qui le perd d'honneur à moins que d'avouer
Que c'eſt un lâche tour qu'on le force à jouer.
J'ai même à ces raiſons ajouté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche eſt toujours ſa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune & d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand ſeigneur,
Et que plus de cent fois il a ſû de ſa femme,
(Voyez qu'il eſt crédule & ſimple au fond de l'ame,)
Que voyant ce préſent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandirait ſon fils.

(*à D. Léonor.*)

Si vous le recevez avec autant de joye,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoye,
Vous donnerez ſans doute à cet illuſtre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paraît l'ame toute comblée.
(*D. Alvar préſente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre ſans clef, au moyen d'un reſſort ſecret.*)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aſpect vous paraiſſez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien ſujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en ſaurai ſi mon fils vit, ou non;
Et c'eſt où le feu roi déguiſant ſa naiſſance,
D'un ſort ſi précieux mit la reconnaiſſance.
Diſons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah, Sanche, ſi par-là je puis le découvrir,
Vous pouvez être ſûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
Et qu'après ce tréſor que vous m'aurez *rendu*,
Vous recevrez le prix qui vous en ſera dû.
Mais à ce doux tranſport c'eſt déja trop permettre;
Trouvons nôtre bonheur avant que d'en promettre.
Ce préſent donc enferme un tiſſu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux;

Son portrait, & le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le ſoleil ſous les climats barbares;
Et pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de ſa main.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, un garde.

LE GARDE.

MAdame, Don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir, & de l'entretenir,
Avant votre congé l'oſe faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Caſtille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE DERNIERE.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

LAiſſez là, Don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez ſeulement Don Sanche à ſes parens.
Vit-il ? peut-il braver nos fières deſtinées ?

D. RAIMOND.

Sortant d'une priſon de plus de ſix années,
Je l'ai cherché, madame, où pour les *mieux braver*,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de ſecret, que même un ſecond père
Qui l'eſtime ſon fils ignore ce myſtère ;
Ainſi qu'en votre cour Sanche y fut ſon vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illuſtre Dom.
Là j'ai ſû qu'à ſeize ans ſon généreux *courage*
S'indigna des emplois de ce faux parentage ;
Qu'impatient déja d'être ſi mal tombé,
A ſa fauſſe baſſeſſe il s'était dérobé ;
Que déguiſant ſon nom, & cachant ſa famille,
Il avait fait merveille aux guerres de Caſtille,
D'où quelque ſien voiſin depuis peu de retour

L'avait vû plein de gloire, & fort bien à la cour;
Que du bruit de ſon nom elle était toute pleine;
Qu'il était connu même, & chéri de la reine;
Si bien que ce pêcheur d'aiſe tout tranſporté,
Avait couru chercher ce fils ſi fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, ſi vos yeux pouvaient le reconnaître...

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah, ſeigneur, ah, mon maître.

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé, grand prince, rendez vous;
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être ſeul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du ſort un revers ridicule;
Mais, madame, voyez ſi le billet du roi
Acorde à Don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR *ouvre l'écrin, & en tire un billet qu'elle lit.*

Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même:
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer;

Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême,
Et je vous l'ai caché pour le mieux aſſurer.

Si ma feinte vers vous paſſe pour criminelle,
Pardonnez moi les maux qu'elle vous fait ſoufrir,
De crainte que les ſoins de l'amour maternelle,
Par leurs empreſſemens le fiſſent découvrir.

Nugne, un pauvre pécheur, en croit être le père;
Sa femme en ſon abſence acouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre, & ſut ſi bien ſe taire,
Que le père & le fils en ignorent le ſort.

Elle-méme l'ignore, & d'un ſi grand échange
Elle ſait ſeulement qu'il n'eſt pas de ſon ſang,
Et croit que ce préſent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre ſon vrai rang.

A ces marques un jour daignez le reconnaître;
Et puiſſe l'Aragon retournant ſous vos loix,
Aprendre ainſi que vous de moi qui l'ai vû naître,
Que Sanche, fils de Nugne, eſt le ſang de ſes rois!

DON FERNAND D'ARAGON.

Ah, mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus & votre grand courage.

CARLOS *à D. Léonor.*

Ce ſerait mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(*à D. Iſabelle.*)

Je reprens toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'eſpère.

D. ISABELLE.

C'eſt trop peu d'eſpérer, quand tout vous eſt aquis.
Je vous avais fait tort en vous faiſant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu déſormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai ſû vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel deſtinait pour un roi
Digne de la Caſtille, & digne encor de moi,
J'avais mis cette bague en des mains aſſez bonnes,
Pour la rendre à Don Sanche, & joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui ſans le partager donnait mon cœur à deux:
Dans les obſcurités d'une telle avanture,
L'amour ſe confondait avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondait ſans faire honte au rang,
Et le mien vous payait ce que devait le ſang.

CARLOS *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encor, & m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourait-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si Don Alvar de Lune eſt cet illuſtre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'eſt point vous.

CARLOS *à D. Léonor.*

Il honorait en moi la vertu toute nue.

(*à D. Manrique & D. Lope.*)

Et vous qui dédaigniez ma naiſſance inconnue,
Comtes, & les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur ſi véritablement,
Votre dédain fut juſte autant que ſon eſtime;
C'eſt la même vertu ſous une autre maxime.

D. RAIMOND *à D. Iſabelle.*

Soufrez qu'à l'Aragon il daigne ſe montrer.
Nos députés, madame, impatiens d'entrer . . .

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons, & cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être *aporté*;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne penſe,
Recevoir de ſes ſoins la digne récompenſe.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

DE

D. SANCHE D'ARAGON.

CETTE piéce eſt toute d'invention, mais elle n'eſt pas toute de la mienne. Ce qu'a de faſtueux le premier acte, eſt tiré d'une comédie eſpagnole, intitulée *Ex Palatio confuſo*, & la double reconnaiſſance qui finit le cinquiéme eſt priſe du roman de D. Pélage. Elle eut d'abord grand éclat ſur le théatre, mais une diſgrace particulière fit avorter toute ſa bonne fortune. Le refus d'un illuſtre ſufrage diſſipa les aplaudiſſemens que le public lui avait donnés trop libéralement, & anéantit ſi bien tous les arrêts que Paris & le reſte de la cour avaient prononcés en ſa faveur, qu'au bout de quelque tems elle ſe trouva reléguée dans les provinces, où elle conſerve encor ſon premier luſtre.

Le ſujet n'a pas grand artifice. C'eſt un inconnu aſſez honnête homme pour ſe faire aimer des deux reines. L'inégalité des conditions met un obſtacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes & demi; & quand il faut de néceſſité finir la piéce,

un bon homme ſemble tomber des nues pour faire développer le ſecret de ſa naiſſance, qui le rend mari de l'une, en le faiſant reconnaître pour frère de l'autre.

Hæc eadem à ſummo expectes minimoque poëta.

D. Raimond & ce pêcheur ne ſuivent point la régle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût inſinué dès le premier acte, ou apellé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aiſé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatriéme; mais ſi elle eût fait ſavoir qu'elle eût eu un fils, & que le roi ſon mari lui eût apris en mourant que D. Raimond avait un ſecret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raimond, qu'il vient avec des députés d'Aragon dont il eſt parlé au premier acte, & qu'ainſi il ſatisfait aucunement à cette régle; mais ce n'eſt que par hazard qu'il vient à eux. C'était le *pêcheur* qu'il était allé chercher, & non pas eux; & il ne les joint ſur le chemin qu'à cauſe de ce qu'il a apris chez ce pêcheur, qui de ſon côté vient en Caſtille de ſon ſeul mouvement, ſans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protaſe, & il n'a point de raiſon d'arriver ce jour-là plutôt

qu'un autre, ſinon que la piéce n'aurait pû finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour eſt ſi peu violentée, qu'on peut ſoutenir que l'action ne demande pour ſa durée que le tems de la repréſentation. Pour celle de lieu, j'ai déja dit que je n'en parlerais plus ſur les piéces qui reſtaient à examiner. Les ſentimens du ſecond acte ont autant ou plus de délicateſſe qu'aucuns que j'aye mis ſur le théatre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très-viſible, malgré le ſoin & l'adreſſe que toutes les deux aportent à le cacher dans leurs diférens caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, & l'autre plus de tendreſſe. La confidence qu'y fait celle de Caſtille avec Blanche eſt aſſez ingénieuſe, & par une réflexion ſur ce qui s'eſt paſſé au premier acte, elle prend ocaſion de faire ſavoir aux ſpectateurs ſa paſſion pour ce brave inconnu, qu'elle a ſi bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainſi on ne peut dire qu'elle choiſiſſe ſans raiſon ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le ſecret, puiſqu'il paraît qu'elle le ſait déja, & qu'elles ne font que raiſonner enſemble ſur ce qu'on vient de voir repréſenter.

Fin du tome cinquiéme.

TABLE
DES PIÉCES

contenues dans ce cinquiéme Volume.

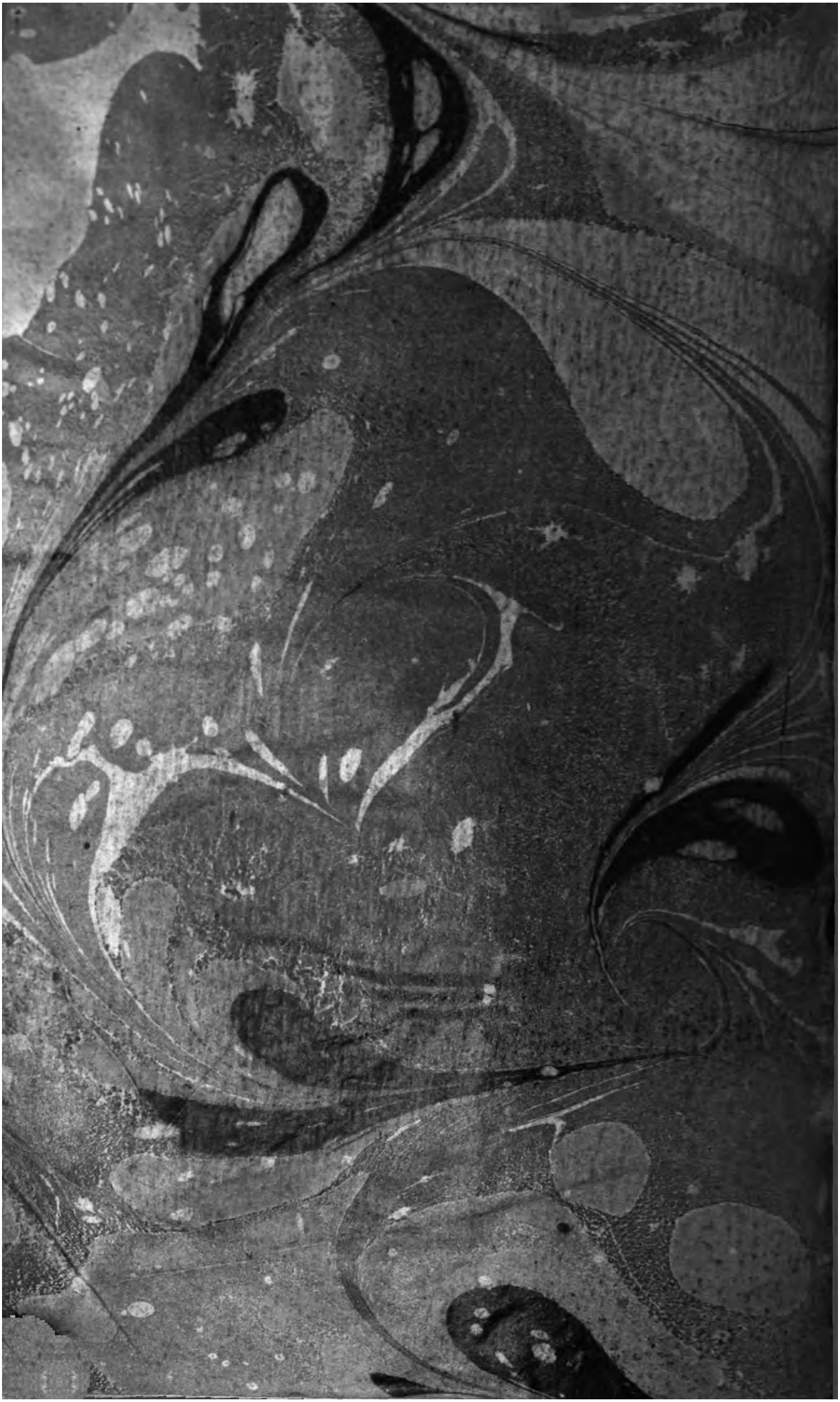
*PRÉFACE de l'éditeur ſur l'*Héraclius. page 3
Perſonages. 5
LA COMÉDIE FAMEUSE. 6
*Diſſertation de l'éditeur ſur l'*HÉRACLIUS *de* Calderon. 92
Remarque de l'éditeur ſur un paſſage concernant Héraclius. 101
Epitre à Mgr. Seguier chancelier de France. 106
*Avertiſſement de l'auteur ſur la tragédie d'*Héraclius. 109
Acteurs. 116
HÉRACLIUS, empereur d'Orient, *tragédie.* 117
Examen d' Héraclius. 294
Préface de l'éditeur ſur D. SANCHE D'ARAGON. 304
Epitre à monſieur de Zuylichem, conſeiller & ſecretaire du prince d'Orange. 309
Argument de D. Sanche d'Aragon. 318

TABLE.

Acteurs. 322

D. SANCHE D'ARAGON, *comédie héroïque.* 323

Examen de D. Sanche d'Aragon. 427

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74754621